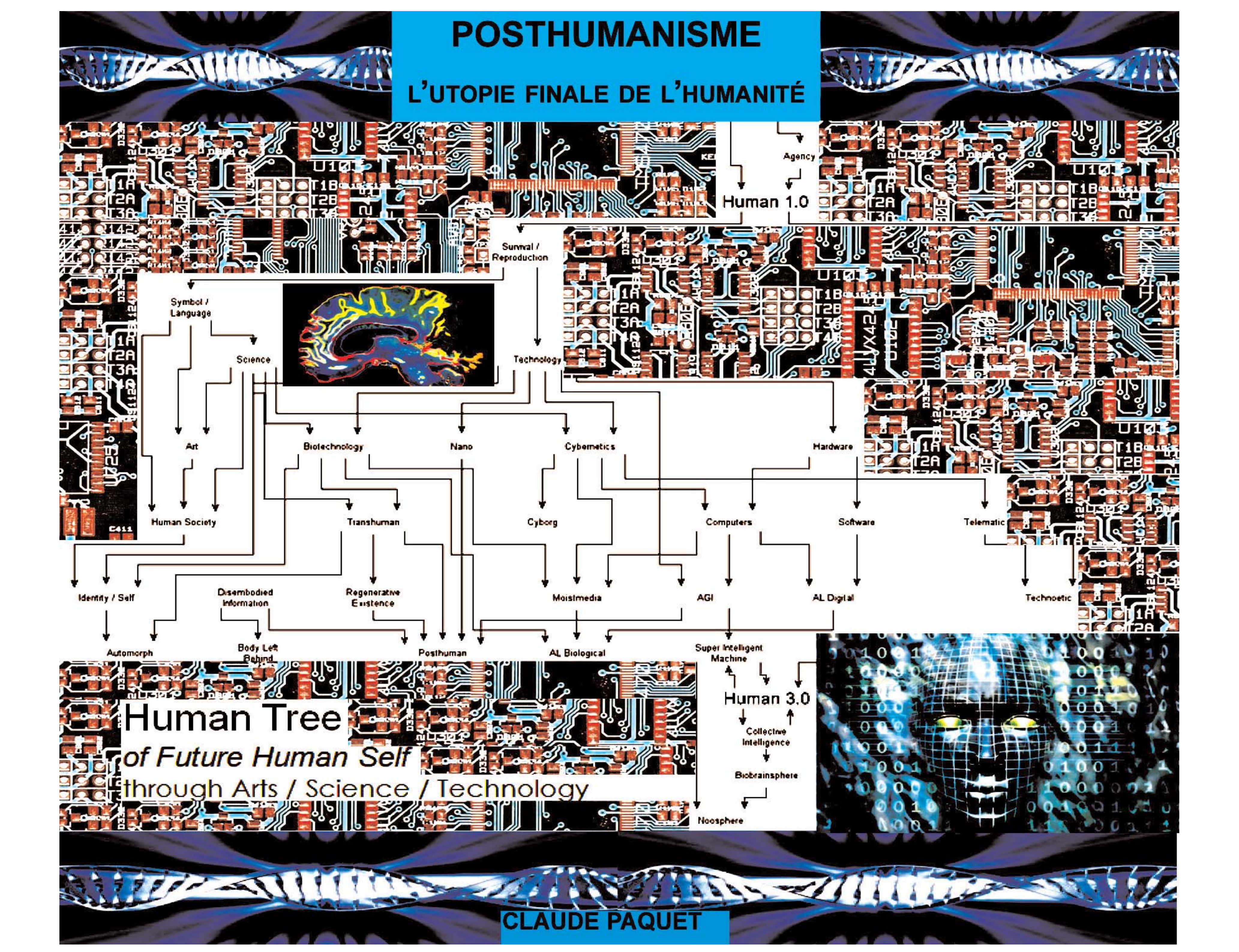

POSTHUMANISME
L'UTOPIE FINALE DE L'HUMANITÉ
Agency
Human 1.0
Survival / Reproduction
Symbol / Language
Science
Technology
Art
Biotechnology
Nano
Cybernetics
Hardware
Human Society
Transhuman
Cyborg
Computers
Software
Telematic
Identity / Self
Disembodied Information
Regenerative Existence
Moistmedia
AGI
AL Digital
Technoetic
Automorph
Body Left Behind
Posthuman
AL Biological
Super Intelligent Machine
Human 3.0
Collective Intelligence
Biobrainsphere
Noosphere
Human Tree
of Future Human Self
through Arts / Science / Technology
CLAUDE PAQUET

**POSTHUMANISTE : L'UTOPIE FINALE**

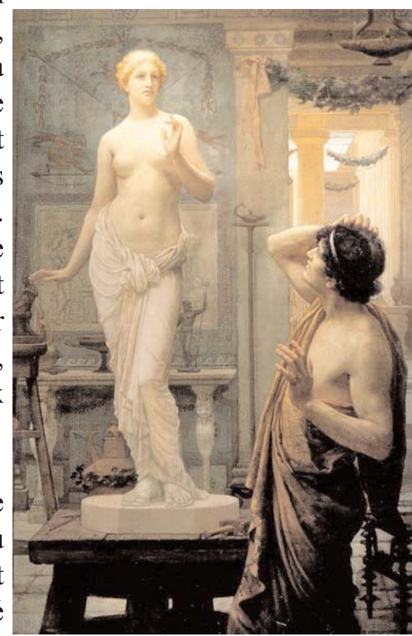
**Claude Paquet**

Au XXI$^{e}$ siècle, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, l'artiste puis ensuite le scientifique, maintenant chamans cybernétiques, proposent une vision de l'homme qui implique sa disparition physique et envisagent sa sortie du biologique vers le cyberespace idyllique. Le matérialisme s'effondre, le corps s'anéantie dans l'immatérialité du post-humanisme, la philosophie du pur esprit/octet supportant la nouvelle mais dernière idéalisation de l'Homme désincarné, l'utopie ultime de la race humaine.

**CORPS UTOPIQUE.**

La finitude du corps versus l'immortalité de l'âme ou de l'esprit est au cœur des concepts du corps utopique. Ce fantasme de l'homme créateur traverse toutes les époques depuis la préhistoire et l'Antiquité. « La créature artificielle apparaît dans la légende de Talos où un automate géant de laiton surveille les côtes de la Crête. Et au III$^{e}$ siècle avant J.C, une légende bouddhiste relate qu'il existait «au Royaume de Roma... des moteurs porteurs d'esprits» ainsi que des hommes-mécaniques utilisés comme instruments de défense. » (Eastham, Interculture, cahier 145, 2003)

En ce sens, le cyborg n'est pas une invention récente du 3$^{e}$ millénaire mais bien l'aboutissement technologique d'un thème récurrent depuis la nuit des Temps, chaque époque cherchant à faire revivre, à actualiser du «connu antérieur. » Comme les statuettes du Paléolithique étaient métaphores de dieu, les créatures artificielles sont métaphores de l'homme. Si bien que l'on est passé de la croyance en une statuette sacrée possédant l'esprit d'un dieu à l'idée d'une statue créée par l'homme et porteuse d'humanité. (Breton, À l'image de l'homme : du golem aux créations virtuelles, 1995)

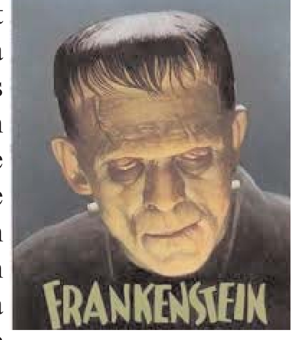


La première créature «vivante» née de l'imagination humaine (autre que Dieu lui-même diront avec raison les athées) est Galatée : un jeune homme nommé Pygmalion sculpte dans l'ivoire une femme merveilleuse qu'il veut pour épouse. L'intervention d'Aphrodite donnera vie à la statuette. On peut voir dans cette métaphore qu'un Dieu donne vie à une créature issue de l'imagination de l'artiste et qu'en ce sens il cautionne le désir de l'homme d'atteindre la déité. Mais cette histoire démontre également que la technologie et l'art peuvent servir à l'expression des fantasmes masculins envers le corps féminin.

Au niveau religieux, c'est dans le livre de la création *Sefer Jezira* d'inspiration juive, rédigé entre le III$^{e}$ et le VI$^{e}$ siècle après J.C, qu'apparaît un être (Golem) artificiel créé par l'homme dans la glaise et qui s'anime grâce à la magie de paroles sacrées. Pour la première fois est ainsi attestée la création par l'homme d'un être artificiel par une pratique magico-religieuse. Il en est ainsi dans la tradition chrétienne de la création d'un petit garçon par Simon le magicien à qui il aurait donné non seulement un corps mais aussi une âme. Détail d'une importance considérable puisque de tout temps, Dieu était le seul et unique dépositaire et dispensateur de l'âme comme principe de vie.

L'apparition de la machine entraîna toute une révolution de la créature artificielle. Dorénavant, elle s'incarnera dans la réalité matérielle. Les explorateurs du mouvement automate de la vie toucheront à toutes les composantes du monde vivant, de l'animal à l'androïde mécanisé; nous l'avons vu dans le corps disséqué et le corps automate couvrant la période de la Renaissance au XIX$^{e}$ siècle.

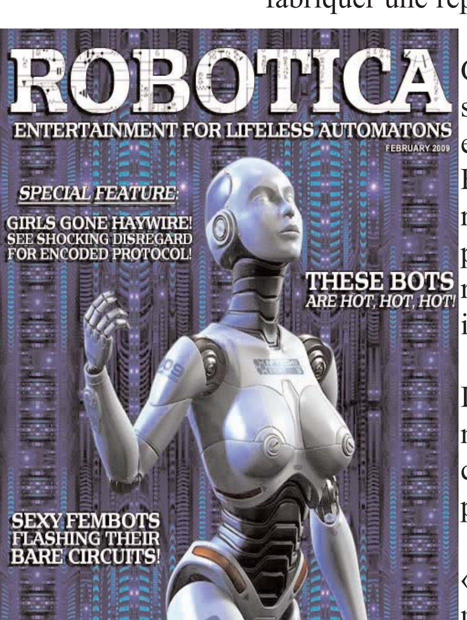
Par la suite, une autre étape sera franchie en 1816 lorsqu'une jeune femme de dix-neuf ans, Mary Shelley écrit un conte d'anticipation scientifique dans lequel il ne s'agit plus de reproduire par le mouvement mécanique la réalité des êtres mais encore plus de connaître les secrets de la vie elle-même. C'est donc à un médecin, le Dr Frankenstein, qu'incombe cette lourde responsabilité scientifique. La créature artificielle du docteur démontre que la profanation du corps mystique par la biologie est le chemin obligé vers l'avènement du rêve messianique de la science sacralisée. La science quitte donc le mécanique des automates pour s'attaquer à la biologie des corps.




Suivra en 1896 *L'île du Docteur Moreau* de H.G. Wells qui met en vedette des créatures hybrides comme le hyène-porc, le cheval-rhinocéros ainsi que

des créatures mi-homme, mi-animal qui brise la symbolique de l'humain et qui finalement sont entraînées vers leur extinction en se dévorant mutuellement. Ces transgressions sont prémonitoires des manipulations génétiques futures telles que proposées par le groupe *Symbiotica* d'Australie.

Au début du XXe siècle, les récits de science-fiction prennent de l'ampleur. Dès les origines du genre, on trouve des messages d'alerte sur les dangers des nouvelles technologies. Mais, dans l'ensemble, jusque dans les années 40-50, la science-fiction est caractérisée par un certain optimisme vis-à-vis de l'avenir et une confiance dans les possibilités des sciences et des techniques. Puis arriva l'explosion de la bombe atomique de Hiroshima en août 1945 qui ébranle les convictions optimistes, la science peut créer des armes de destruction massive qui mettent en péril l'avenir même de l'humanité.




Les années 60 introduisent une rupture assez importante, avec l'émergence d'une science-fiction qui interroge la notion de progrès, questionne la société de consommation et s'empare des premiers messages d'alerte écologique. Le film américain Soleil Vert réalisé par Richard Fleischer en 1973 dépeint ainsi un avenir lourd de menaces.

Dans les années 80, la science-fiction s'intéresse aux progrès technologiques récents de l'informatique et de la génétique, et à la façon dont les individus s'en emparent. C'est le courant dit « cyberpunk » qui intègre les messages d'alerte écologique de la génération précédente, tout en plaçant une certaine confiance dans les technologies émergentes, perçues comme des moyens d'acquérir de nouvelles formes de liberté.

Au début du XXIe siècle, les auteurs contemporains ont pour la plupart fait le deuil de la capacité de l'humanité à surmonter les difficultés, liées aux changements climatiques par exemple. Ce discours, qui commence tout juste à émerger dans l'opinion publique, est très présent dans les ouvrages de science-fiction. Il s'agit non plus d'alerter les lecteurs sur les dangers et les risques, mais plutôt de proposer des exemples d'adaptation, en rédigeant des fictions prospectives sociales et politiques.

En 1922, la science-fiction devient réalité quand un écrivain tchèque, Karel Capek, invente une nouvelle entité, un être artificiel au sens biologique et chimique : le robot construit sur le modèle de l'homme. Dans sa pièce RUR pour désigner l'usine *Rossun Universal Robot*, le savant Rossum crée des entités humanoïdes chez qui le savant Rossun a supprimé toutes les activités normales d'un humain pour ne garder que celles indispensables à son travail. Inspiré par l'œuvre de Capek, l'auteur de science-fiction Isaac Asimov tentera de donner une image plus positive des robots à condition qu'ils soient programmés à respecter les humains. Par la suite, la naissance de créatures artificielles et de super héros aux pouvoirs fabuleux formeront la trame et la richesse d'histoires inouïes.

En 1945, le mathématicien John Van Neumann crée une machine «intelligente» qui sera la base de l'ordinateur moderne. Mais dans l'esprit des promoteurs de l'informatique le but à atteindre est bel et bien de fabriquer une réplique artificielle de l'homme intelligent.

C'est le mathématicien Norbert Wiener qui, en 1948, fait la synthèse de tous ces projets en créant la cybernétique dont est issue le cyborg, mélange de Golem, d'automate, de Frankenstein, de robot et d'ordinateur. Autrement dit, il revient à Wiener d'avoir enfin conceptualisé en une entité plus de deux siècles de désir/recherche artistique, magico-religieuse, mécanique, automatique, biologique et informatique.

La cybernétique, du grec *kubernetes* signifiant «pilote» d'un navire, vise à suppléer aux imperfections humaines par la création de machines correctrices, capables de contrôler, de prévoir et de gouverner.

«Rompant avec la traditionnelle dichotomie humain-machine, Wiener propose une approche «humano-mécanique» de la société. (...) Qu'il soit question de remplacer un membre amputé ou de calculer ou de traiter de l'information, les machines intelligentes constituent pour lui des prothèses, des prolongements des membres, des greffes d'instruments. Insistant sur les dangers potentiels de cette situation, Wiener considère l'humanité comme entièrement dépendante de ses prothèses. » (Céline Lafontaine, l'Empire cybernétique, 2004, p.58

A ce sujet, le cinéma contemporain s'est emparé du corps expérimental de la science et de la médecine pour mieux lui faire franchir les limites de la mort.


FANTASTIC
METROPOLIS
STIRRING SCIENCE
MUSIC FOR ROBOTS
METROPOLIS
Science
QUARTERLY
ATOM-AGE
MONSTERS
GALACTICA
analog
November • 50 cents
SCIENCE FACT — SCIENCE FICTION
FUTURE
SCIENCE FICTION
35¢
SUPERIOR WEAPONS
by Douglas &
Dorothy Stapleton
FUTURE
SCIENCE FICTION stories
THEY WILL DESTROY
NOT QUITE HUMAN
by Emil Petaja
FALSE PROPHETS SHALL RISE
SPECIAL ARTICLE
by L. Sprague de Camp
UNCANNY TALES
MAY
15¢
MONSTER OF THE MARSH
BRIDE OF FRANKENSTEIN
PLANET stories
THUS FAR
UNIVERSE
An exceptional range of sf art from innocent idyll to space hardware.
if
WORLDS of SCIENCE FICTION
THE TWILIGHT ZONE
THE DAY THE EARTH STOOD STILL
BATTLESTAR GALACTICA
analog
Weird
THE ROBOT GOD
RAY CUMMINGS
MUSIC FOR ROBOTS
FRANKENSTEIN
GALACTICA
UNKNOWN
MONSTERS
IMAGINATION

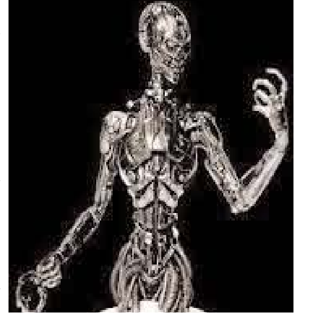

FANTASTIC
METROPOLIS
COMET
MONSTERS
MARVEL SCIENCE
GALACTICA
CAPTAIN FUTURE
MAN OF TOMORROW
Featuring DAYS OF Creation
An Amazing Curtis Newton Novel
By BRETT STERLING
CAPTAIN FUTURE
WIZARD OF SCIENCE
CAPT. FUTURE AND THE SPACE EMPEROR
By EDMOND HAMILTON
CAPTAIN FUTURE
MAN OF TOMORROW
THE LOST WORLD OF TIME
By EDMOND HAMILTON
STARTLING STORIES
The Dark WORLD
By HENRY KUTTNER
STARTLING STORIES
THE ISOTOPE MEN
STIRRING SCIENCE
BRIDE FRANKENSTEIN
FRANKENSTEIN
PLANET
THUS FAR
UNIVERSE
RUSSIANS IN ORBIT
CCCP
FUTURE SCIENCE FICTION
ALL BRAND NEW STORIES
THE TWILIGHT ZONE
THE DAY THE EARTH STOOD STILL
BATTLESTAR GALACTICA
FUTURE
combined with SCIENCE FICTION
THE GENIUS-BEASTS
CAPTAIN FUTURE
STIRRING SCIENCE
MUSIC FOR ROBOTS
Science-Fantasy
FRANKENSTEIN
THUS FAR
MUSIC FOR ROBOTS
METROPOLIS
BELA LUGOSI BORIS KARLOFF
QUARTERLY
IMAGINATION

Avec des cyber-films tels que *Robocop*, *Terminator*, les cyber-théoriciens mettent en oeuvre les récits célébrant la fusion bio-mécanique dans un univers de désarroi où règne l'absence de perspectives historiques typiquement terrestres. Ces rêveries scientistes sont présentées comme un saut évolutif considérable qui donnera naissance à des formes de vie bien supérieure à la nôtre.

L'homme est ainsi confronté à sa condition intime de mortelle et c'est parce qu'il désespère de pouvoir changer de condition que l'homme rêve de changer de nature, de quitter le monde biologique comme le lui enseignent l'artiste et le scientifique des nouvelles technologies des mondes virtuelles. Une rage de surhumanité se dresse contre le naturel.

Les artistes de *Survival Research Laboratory* sont depuis les années 1980 les créateurs cyberpunk qui ont inventé les spectacles mécaniques à grand déploiement, de véritables psychodrames motorisés d'une puissance démente. Véritable cirque mécanique, l'humain y est absent, remplacé par des machines de tôles et des robots métallisés qui paradent selon une chorégraphie programmée par ordinateur qui laisse entrevoir un conditionnement électronique des masses comme si l'homme était prêt à accepter toutes les servitudes possibles tellement son désir de transcender son corps physique est puissant.

L'humain veut s'arracher à l'humain, il veut l'Impossible. Ainsi dans *Terminator 3*, l'androïde TX est la quintessence du post-humain. Pur esprit, TX s'incarne dans un corps futuriste recomposé à partir d'organes morts, forme quasi identique à cette sublimation mystique que les érudits anciens appelaient la métempsycose à savoir la migration de l'esprit, de l'âme d'un corps à l'autre. Nous vivons une ère de l'extrême où nos désirs se radicalisent : l'homme du XXI$^{e}$ siècle ne veut plus mourir. Vaincre la mort est l'obsession principale de la culture cyber. Pour les jeunes d'aujourd'hui la vieillesse est une maladie dont il faut soit guérir par les drogues et les thérapies génétiques ou en fuyant carrément la sphère bio responsable de la décrépitude des espèces.

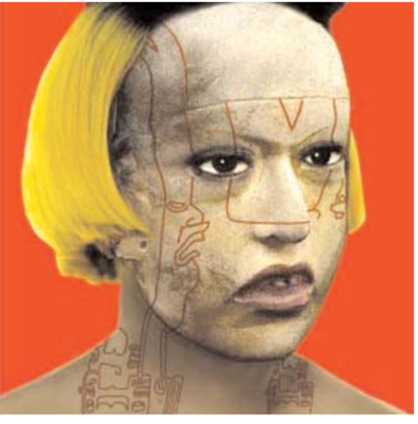


**CORPS DESIGN.**

Des performances comme laboratoire expérimental, nous passons au bloc opératoire. La décréation du corps n'est pas qu'une désincarnation mais aussi une réinvention, une réincarnation, une multiplication, une vectorisation, une ré-genèse de l'humain. Avatar et métempsycose.

L'œuvre de Orlan est taxé de performance chirurgicale. En effet les chirurgiens doivent opérer de manière à reconstruire sur le visage de l'artiste un portrait-robot digitalisé composé du front de la *Joconde*, les yeux de la *Psycbée* de Gerome, le nez de la *déesse Diane* de l'École de Fontainebleau, la bouche de *L'Europe* de Boucher et le menton de la *Vénus* de Botticelli; en somme une sorte de work-in-progress d'art charnel destiné à transformer un visage banal en un collage de traits célèbres. En créant des hybrides troublants entre son visage et ceux des canons de la beauté, Orlan aspire à une trans-figuration profane, remake de la transfiguration du corps du Christ en entité mystique. Ce parcours initiatique est un meurtre de l'identité naturel, sacrifice nécessaire à une renaissance de l'autre artificielle.

Cette recherche d'identité passe par le travestissement, vouloir être autre, de passer d'une identité à une autre, se transformer à défaut de changer la société et forcer ces institutions à reconnaître le changement. Elle s'en prend en premier lieu à l'Église en se déclarant sainte Orlan tout en fusionnant des pulsions divines aux désirs érotiques. Ensuite, elle dénonce le mercantilisme de l'art en se déguisant en putain dans des salons d'art contemporain. Finalement, elle confronte le désir de changement identitaire aux nouvelles technologies par des opérations-performances radicales dans le but avouer de mettre en demeure les pouvoirs publics d'officialiser cette identité par l'obtention de l'ensemble des papiers, numéros et formalités nécessaires; en somme reconnaître le post-humain. (Philippe Vergne, En corps ! in l'Art au corps, 1996, p.33)



Avec Orlan, la monstruosité devient le canon postmoderne de la beauté qui consiste à combattre tout ce qui est naturel où l'idéal est devenu totalement contre-nature; ce dernier remplaçant la contre-culture des années 1950-1970. De la contre-culture à la contre-nature, beau titre de livre n'est-ce pas ?

En ligne directe avec le Paléolithique, l'œuvre d'art contemporain symbolise bel et bien une sorte de totem personnel apportant le «salut»et pour laquelle l'artiste, à l'image de Pygmalion et sa statue, voue un culte de Rédemption. Par la mise en scène du corps, l'art se démocratise. Le corps/accessoire est

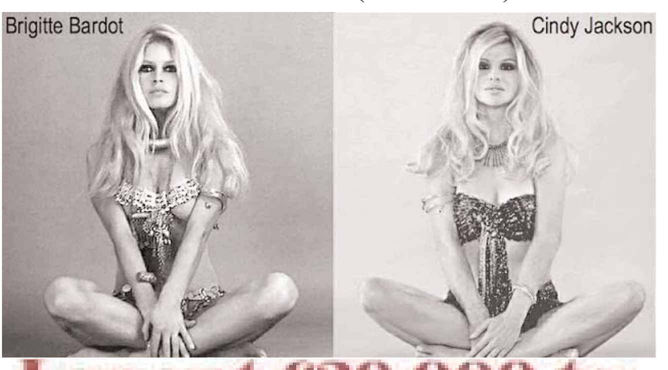
pris en main, véritable chantier de construction, par une formidable industrie du design corporel déifiée à grand renfort de publicité et de marketing. Du tatouage à la liposuccion en passant par le piercing et le rasage pubien, le corps devient une marque griffée, porteur de sens, d'une appartenance à soi. Le corps ainsi magnifié acquiert toute la symbolique du talisman qui protège l'identité tout en l'affirmant et, de fait, échappe à l'indistinction, à l'anonymat.

**CORPS CONSTRUIT.**

Le corps difforme force la science à s'interroger sur le corps normal. Au XVIII[e] siècle une science de la physionomie et de la mensuration du corps humain et de ses parties se met en place. Les études de disproportions cherchant à fixer les types de laideur se doublent d'études sur les proportions idéales, à en dégager les caractéristiques jusqu'à les amplifier par les produits cosmétiques, la mode, les exercices et même la chirurgie. Et ce phénomène n'a fait que s'amplifier au cours des siècles.

La chirurgie esthétique répond à une blessure narcissique de la personne insatisfaite et qui demande réparation. Il s'agit de rendre le corps, surtout le visage, conforme aux normes idéologiques de la beauté dont nous connaissons maintenant l'inouïe cruauté. Sous les bandages, derrière les ecchymoses et les points de suture, se profile une identité nouvelle, parfois monstrueuse qu'il faudra bien affronter. Des shows télévisuels programment dorénavant le remodelage des corps comme construction symbolique et culturelle de l'époque. Le corps naturel mit en disgrâce disparaît sous la mise en scène de l'artifice. tre rime désormais avec paraître.

D'ores et déjà, artistes ou adeptes du culte du muscle, prônent la transformation du corps grâce à l'utilisation de l'électronique, des nouveaux designs et des nouveaux matériaux. Natasha Vita-More, une artiste body-builder, considère le corps comme un nouveau terrain d'expérimentation pour la mode : « J'aimerais renforcer la puissance de mes jambes pour marcher dans la montagne, posséder une voile épidermique protecteur qui me protégerait des dangers particuliers à cet environnement, pouvoir rafraîchir ma température interne et bénéficier d'une ouïe et d'une vision amplifiées, explique-t-elle dans un entretien à Spirale.org.




Dans le même registre, l'actrice Cindy Jackson a subi à ce jour plus de vingt opérations pour ressembler à l'actrice Brigitte Bardot et un autre Jackson prénommé Michael a quant à lui transgressé sa naturalité jusqu'à la monstruosité. Ces deux «phénomènes de foire» nous révèlent cependant l'émergence d'un attrait populaire pour les produits de beauté et la chirurgie esthétique. On arrive à une superficialité tangible dans le culte de l'image dans un univers spectaculaire où l'on préfère la copie à l'original, le simulacre à la réalité. Nous vivons à l'ère des «oeuvres de pacotille» du faire-valoir, de faire-voir, comme le prêt-à-porter. Nous sommes ébahis par ce kaléidoscope de couleurs, de formes synthétiques et à la fois, hébété par le peu de signification de nos «créations. »

Nous assistons à la victoire de la conception mécaniste du corps perméable à toutes expériences techno-pharmacologiques. Tous les organes à l'exception du cerveau et du système nerveux central ont déjà leur clone artificiel. Cette réduction du corps à une mécanique va de pair à une transformation des organes en marchandises ; à quand la bourse des organes ?

Le corps a toujours incarné une certaine vérité de soi face au monde. Il en était ainsi des pratiques de marques corporelles qui agissaient comme révélateur de l'identité, du caractère. Les années 1980 ont vu émerger n'ont pas l'affirmation de sa personnalité mais plutôt la gestion de son apparence et même, la simulation de son identité.

**« De la séduction considérée comme l'un des beaux-arts »**
(Baudrillard)

Quels seront donc les canons de la beauté postmoderne ? C'est simple ! «C'est l'exigence folle d'une perfection physique jadis inaccessible» mais maintenant à portée de main grâce à la pharmacopée, aux prothèses et aux images de synthèse couplées aux logiciels de visualisation. Cette technique de transformation informatique s'appelle le morphing, un détournement sans précédent du naturel vers l'artificiel ». (Baudrillard, De la séduction, Paris, 1979)

Détournement des désirs naturels vers le produit de consommation avec le spot publicitaire, détournement des procédés publicitaires vers la

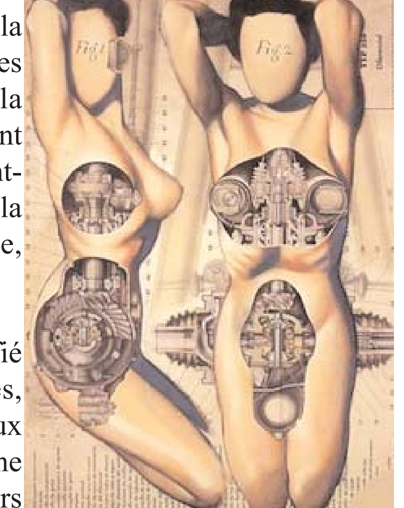
propagande de soi, détournement du corps vers le rejet sacrificiel avec le body art, détournement des cycles de la vie vers la jeunesse perpétuelle avec le postmodernisme et finalement, nous le verrons, détournement de la vie biologique vers le factice cybernétique avec le post-humanisme.



Du corps construit physiquement, nous passons au corps construit artificiellement. McLuhan dans la *Mariée mécanique* entrevoyait voilà plusieurs décennies l'étrange fusion du sexe et de la technologie.

Auparavant, au début du XX$^{e}$ siècle, Marinetti, père du futurisme, prophétise le mécano-érotisme que représente Picabia dans *Parade amoureuse* (1917), portrait d'une valve de moteur évoquant la copulation sexuelle, thématique que les dadaïstes ironisèrent avec leur mise en scène de rut et d'orgasme mécanisé d'une race automate vidée de toute existence spirituelle. Avec *Fornication d'automobile* (1914), le poète Mario de Léon décrit un accident de voiture comme un accouplement ; idée reprise par Ballard dans *Crash* qui met en scène l'amour fétiche qui ne peut se réaliser hors de l'alcôve mécanique de l'automobile. Ainsi naît le triangle «amoureux» post-moderne du sexe, de la technologie et de la mort.

«Aujourd'hui, les remarques prémonitoires de McLuhan sur «l'image mêlée, largement répandue, du sexe, de la technologie et de la mort», les thèmes de la technologie érotisée, du sexe assisté par les machines, de l'accouplement avec la technologie et des désirs charnels déviant pour aboutir à des orgies de destruction hight-tech, se retrouvent tous enchevêtrés dans la cyberculture. » (Dery, Vitesse virtuelle, p.196)




Nous savons que l'arrivée du sida a modifié considérablement les relations sexuelles, c'est d'ailleurs à la même époque que les jeux sexuels, les «chat» érotiques connaissent une popularité toujours croissante dans l'univers du cybersexe où chaque participant, en prime, peut se présenter, narcissisme oblige, sous son jour le meilleur. Dorénavant le corps virtuel construit deviendra simulacre.

**CORPS NARCISSIQUE.**

La vision de l'artiste devient fantasme de son univers personnel en fusion avec le monde. Le phénomène de la musique du monde ou «world music» est une bonne analogie de cette fusion. Dans ce nouveau courant musical, on ne parle plus que d'échantillonnage et de séquençage, de sons, remixages de musiques diverses répertoriées à travers le monde. C'est le copier/coller des logiciels informatiques appliqué à l'art en général. C'est le «cut off» en littérature tel que proposé par le beatnik Burroughs où sont juxtaposés des bouts de phrases éparses glanés ici et là dans les quotidiens et placés sur une trame musicale. En peinture, c'est le remixage sur la toile d'éléments organiques du body art comme le sang ou la merde et en sculpture, l'introduction de viande fraîche ou de viscères. C'est l'ère des fusions, de la convergence : fusion danse/vidéo/théâtre par exemple.

Le nomadisme post-moderne est la grande illusion cosmopolite. Apatride, citoyen du monde, le sujet post-moderne veut continuellement être ailleurs à condition que cet ailleurs renferme le minimum de confort, de sécurité, en somme, ailleurs doit être un peu comme chez-nous. Nous ne sommes plus nomades puisque nous parcourons le monde en touristes déambulant dans un souk exotique flairant le prix le plus bas comme dans n'importe lequel *Wall Mart* de ce monde. Tous les artefacts se retrouvent sur les rayons du grand supermarché mondial de l'humanité. Le monde est en solde



L'identité personnelle suit le même cheminement. À travers le cinéma, la chanson, le théâtre, la télévision et les arts en général, nous cherchons tous des scripts qui répondent aux questionnements de notre époque et des modèles susceptibles d'être intégrer dans le processus de construction de notre identité. Nous nous retrouvons devant le supermarché de tous les possibles. Si bien que les histoires d'aujourd'hui productrices de sens se sont multipliées en catégories de toutes sortes, touchant toujours de plus près aux préoccupations personnelles et intimes. (Chalvon-Demersay cité in

L'invention de soi, p.152-153)

«Jouer astucieusement de ses logiques identitaires» n'est pas donner à tous. En ce sens, la rébellion n'est pas négative. La scène de l'art a été un terrain d'expérimentation où se sont exprimées toutes les recherches et toutes les revendications : destruction, construction, déconstruction, archaïsme, sexe, guerre, subversion, mélancolie, tout y est, malheureusement nous savons aussi que tous ont échoué. «Nous sommes dans un état tout à fait paradoxal, qui se traduit, je crois, par une frayeur, une sorte de panique collective devant cette situation où tout est déjà arrivé, où les utopies sont réalisées, où en réalité nous sommes dans la désillusion totale. » (Baudrillard)

Depuis les années 1990, nous assistons à un éclatement, à une polyphonie de discours qui s'entrechoquent principalement sur internet. On ne s'affirme plus en défendant des idées extérieures à soi mais à partir de ce que l'on est et même de ce que l'on croit être. Le «Nous» révolutionnaire s'estompe, l'amnésie historique s'installe, le projet collectif de société éclate en une multitude de projets personnels.

Le corps est alors réinventé et devient un instrument de pratiques sociales, un corps organique, un corps subjectif, enfin, un corps matériel, exploité par plusieurs artistes et auteurs qui en font un objet de représentation. Le corps ne se trouve plus divisé en deux pôles : le bien et le mal, l'esprit et le corps, l'âme et la chair comme dans les siècles précédents, mais bien dans une infinité de fictions, de représentations et de systèmes symboliques. Le corps se trouve dans la multiplicité des identités, dans le travestissement de l'être. (Kathleen Thibault) Ce mouvement se définit comme une recherche de multivalence, sorte de désir de vivre des expériences variées.

### Corps simulacre



Le phénomène *Poku* (Pop + Otaku : culture populaire et fan d'animations japonaises) a envahi la planète. *Poku,* imprégné de l'imaginaire manga, revendique l'héritage du pop art américain. Aya Takano se réclame de ce nouveau courant artistique inspiré de la subculture japonaise. Son terrain de prédilection, c'est l'adolescence dans une société consumériste et débridée. Dans une société des plus en plus informatisée, l'adolescente s'ennuie de la vie réelle. L'adolescence est un passage difficile à traverser. Comment rester réel et ne pas disparaître dans les mondes virtuels, être pris dans la toile ?

A travers ses tableaux, on peut voir des adolescentes rêveuses ou s'ennuyant, passives en action mais résolument actives en pensées : leurs regards profonds - représentés par des pupilles très dilatées - semblent nous scruter jusqu'au fond de notre âme. Sont-elles heureuses ou tristes derrières leurs masques ? Sont-elles naïves ou perverses ?

La post-modernité est installée comme mode de vie, elle est faite pour la jeunesse, par la jeunesse et vit centrée sur l'image de la jeunesse. Elle en a adopté le désir de divertissement et l'a promu au rang de culture. La société occidentale est restée adolescente. La post-modernité s'amuse, elle aime les illusions et les leurres qu'on lui offre. Elle n'a ni le sens de la profondeur, ni le sens du Sacré. Ce à quoi elle voue par-dessus tout un culte, c'est à l'image, ce qu'elle vénère, c'est la production d'illusions, le spectaculaire et l'immédiat.

Le monde otaku est un jeu virtuel; il s'agit alors d'y participer. On peut être à la fois ou successivement mi-homme, mi-animal, sorcier, monstre, chevalier ou fée, etc. Le joueur se forme un double et intègre une tribu élargie de fans de dessins animés, de jeux vidéos, d'effets spéciaux et fanzines. Chaque joueur revêt une personnalité multiple derrière laquelle il avance masquée. Le «Je est un autre» de Rimbaud, expression poétique, devient virtuellement réalisable, une vie parallèle prend naissance. Le principe de réalité si cher à Freud mute en fantasmagorie. (Azuma Hiroki, Génération Otaku, 2008)

**«Le projet de société de la postmodernité est d'en avoir aucun. »**

La post-modernité comme expression radicale de l'individualisme refuse toute forme d'engagement ; «s'engager est un truc de vieux cons. » La post-modernité, c'est la fin de la suprématie de la culture et l'avènement de la consommation comme culture, de la mesure de la culture à partir de la consommation. Nous, les jeunes, notre culture, c'est la consommation ; « on veut tout et tout de suite ». (Arianne Moffat) Nous ne voulons pas changer le monde, nous voulons en profiter. On consomme les idées, les opinions, des films, des bandes dessinées, des spectacles, des musiques en vitesse comme des marchandises ou des émissions de télé; nos jugements varient selon

notre humeur de zappeur à la recherche de la satisfaction immédiate du désir au moindre coût.

À ce chapitre, le site *Second life* sur Internet montre adéquatement le processus psychologique de transfert identitaire vers une autre identité virtuelle libérée des contraintes, celui du bonheur sans aliénation. (www.secondlife.com)

Avec *Second life*, il s'agit de vivre non pas sa propre vie, mais celle d'un autre, qui raconte, s'agite, frappe, se dénude ou fait l'amour à votre place. *Second Life* est un hybride entre un site communautaire et un jeu en ligne. Chaque utilisateur peut s'y construire dans les moindres détails un personnage en trois dimensions, et lui acheter une maison, une piscine, une voiture, des objets de toute sorte… Bref, tout ce dont il a besoin pour que son personnage puisse évoluer selon nos désirs.

«L'âge dans lequel nous entrons est celui de la démocratisation personnelle, de l'invention de soi. L'individu est sommé de s'auto-définir et de choisir, dans tous les domaines de sa vie personnelle; de choisir sa vérité, sa morale, son avenir, et in fine son identité. Il est devenu un créateur de lui-même, grisé par ces nouveaux espaces de liberté... » (Kaufmann) et son génie créateur lui commande de laisser trace dans une oeuvre unique comme un barre/code qui prouve sa valeur. Puisque tout est désormais contrôlé, le citoyen ne peut s'exécuter que sur le matériau qui lui est propre et accessible, dédouanée des contraintes sociales : son corps/éden dans l'univers du body art commercialisé.

Internet, c'est l'apologie du kitsch, du maquillage, de l'illusion comme la narcissique parade sexuelle sur les «sex-chat», c'est la présentation nickel de soi avec image retouchée sur photoshop, téléchargement en prime. Plus nous retouchons l'original, plus nous participons à notre effacement du monde; l'image comme «un pseudo-idéal qui tient lieu d'une réalité existant déjà dans le monde. » L'art hyper individualiste demande maintenant une adhésion complète à la technologie en proposant des univers virtuels d'immersions complètes qui nourrissent un narcissisme collectif débouchant sur une religiosité toute électronique. Notre image sur *Facebook* ressemble aux faux dieux de l'Antiquité que l'on nommait «idoles. » Il ne s'agit plus de prendre la place de Dieu mais de s'ériger soi-même en son propre Dieu. Le miroir déformant de la réalité virtuelle nous déstabilise ainsi jusque dans notre propre intimité.

C'est le corps-gadget, le corps-botox, le corps-ludique, le corps-disneyland «qui deviennent les modèles d'après lesquels les gens se façonnent eux mêmes, il s'ensuit une aliénation extrême. » (Ewen) La femelle «photoshop» et l'androïde stéroïdé en lifting perpétuellement pixellisé sont les êtres que vous risquez de rencontrer dans vos navigations sur les eaux du cybersexe où la vie est loin d'être «un beau fleuve tranquille. » Le cybersexe, c'est l'univers de l'absence de tous les repères identitaires dans un imaginaire pornographique où, extase totale, des soldats irakiens posent nus, empilés en tas et forcés de s'activer sexuellement devant les caméras vidéos. Guerre et porno; du pareil au même.

Le culte de la représentation postmoderne, comme une transe hypnotique, vénère l'image et les illusions qu'elle procure. On ne parle plus, on communique plus mais on regarde la même image. Plus il y a d'images, plus il n'y a rien à dire. L'art postmoderne est un désert de la pensée humaniste au profit d'un hyper individualisme.

«S'exprimer en contexte postmoderne veut dire se faire valoir dans sa différence pour la différence même si l'on a rien à dire, surtout si on a rien à dire. » (Carfantan)

L'art devient ainsi éminemment égocentrique. On est bien obligé de constater que l'espace public est entièrement envahi par le publicitaire qui

étend sa visibilité tentaculaire jusque dans le cabinet privé.

Mon narcissisme aidant, ces scénarios modernes, postmodernes ou ultramodernes, que sais-je encore, deviennent expression du «me- myself-and-l» où l'artiste comme le voyageur du XX$^{e}$ siècle devient une mise en scène de soi dans le monde : Moi devant le Sphinx, Moi devant la tour Eiffel, Moi à Place Saint-Pierre, Moi devant le Taj Mahal, Moi au Sahara, Moi chez les Innus de la Minganie au Canada, etc. Le Moi fusionnant à toutes les cultures.

Parvenu à ce terme, la mort a fait son ouvrage puisque le téléspectateur a perdu son âme. Non pas d'une mort physique mais plus essentiellement encore, de ne pas vivre sa vie, de mourir comme présence au monde, de mourir comme Présence à soi, de disparaître dans le flux de l'inconsistant et l'irréel d'une vie autre qui ne sera jamais mienne.

Raconter des histoires n'est pas nouveau pour la société, les mythes archaïques en témoignent. Sauf que l'évolution du récit fictionnel était inéluctablement confronté à la réalité. Le script de l'identité attendu était donc continuellement remodelé par l'expérience de vie. La biotechnologie esthétique aidant, l'humain est dorénavant capables de « changer » de peau à volonté grâce aux tatouages dermato-électroniques, la peau devenant un écran, un interface connecté à des synapses artificiels. Les possibilités de transformations sont inouïes. Comme un caméléon, la peau et l'iris des yeux changent de couleurs; idem pour les vêtements trompe-l'œil, la nouvelle mode transgénique.

Mais il arrive que le décalage entre l'identité souhaitée et la réalité est si profond qu'il provoque la rupture identitaire. Il s'ensuit un décalage souvent une confrontation qui déstabilise l'individu. Il y alors retrait progressif de l'action ordinaire vers la contemplation ou la rêverie renforçant encore l'identité virtuelle.

«Voici la nouvelle clôture : l'homme fini, enfermé dans son moi, son identité et ses droits, qui ne tolère aucune référence étrangère à ses désirs, à son corps et à ses origines. En apparence ouvert à tous, l'homme fini s'est laissé enclore dans un cocon qu'il a lui-même sécrété. Cet enfermement, qui a pour cause la dégradation du sens de l'idéal, est la marque de l'individualisme narcissique d'aujourd'hui qui lotit l'homme contemporain d'un monde peuplé d'images. (...) Sitôt disparus les référents et les idéaux, bref tout son sens vertical de l'altérité, la meilleure stratégie de survie qui s'offre à l'homme fini est de se replier sur lui-même, dut-il être la seule mesure de ses désirs.» (Marc Chevrier, Le temps de l'homme fini, p.91)

## Corps androgyne

La porno, comme art de masse, a eu le mérite de nous renseigner sur le discours idéologique qui prépare l'éviction de la femme du seul lieu où elle l'emportait d'emblée : la maternité. Le mouvement féministe n'avait pas prévu, d'ailleurs pouvait-il le prévoir ? - que la libération totale de la femme se finaliserait dans la disparition complète de la mère, - son sacrifice ? - évincée par les techniques de la reproduction au profit de la sexualité stérilisante du porno. Depuis les rituels préhistoriques que l'homme aspire à déposséder la femme de son pouvoir créateur, voici enfin le jour arrivé de l'ultime conquête.

«Le dernier mot ne peut-être laissé à la nature : tel est l'enjeu fondamental. Il faut que cette grâce exceptionnelle, innée, immorale comme une part maudite, soit sacrifiée et immolée par l'entreprise du séducteur, qui va l'amener par une tactique savante jusqu'à l'abandon érotique, où elle cessera d'être puissance de séduction, c'est-à-dire une puissance dangereuse. (...) De toute façon, quelque chose est donné à la femme, qu'il faut exorciser par une entreprise artificielle, au terme de laquelle elle est dépossédée de sa puissance. (...) C'est toujours l'histoire d'un meurtre, ou plutôt d'une immolation esthétique et sacrificielle... » (Baudrillard, De la séduction, 1979, p. 136-140)

**"La mort de Dieu, c'est aussi la mort de la déesse"** (Haraway)

L'icône moderne de la femme dépossédée par l'homme de sa maternité est la drag queen, «cette fée qui a mal tourné», comme triomphe de l'hyper féminité stérile. La drag queen prépare symboliquement le terrain à l'éviction de la femme comme «matrice biologique», naturelle, au profit de l'avancée triomphante de la matrice cybernétique, artificielle.

Mais le ou la transsexuelle n'est qu'une étape vers une finalité encore plus ésotérique ou magique : l'androgyne. La féministe radicale américaine, Donna Haraway, emportée par la mouvance cybernétique dans *Simians, Cyborgs and Woman. The Reinvention of Nature*, appelle de tous ses vœux la dénaturalisation complète de la femme et par ricochet, de l'homme. «Il n'y a plus ni père, ni mère, mais une matrice technique toute puissante. » (Lafontaine Céline, L'empire cybernétique 2004)

On serait porté à croire que la femme serait naturellement encline à défendre le féminisme humaniste contre l'approche cybernétique. Mais en croire, l'historienne Haraway, dans *Cyborg Manifesto*, seule la cybernétique pourra

délivrer la femme de l'oppression socio-historique dont elle est victime en construisant un nouvel environnement où les différences entre humains et machines, entre hommes et femmes seront abolies. La féministe cybernétique «rêve d'un monde hybride, sans sexe et sans genre. » Nous voyons très bien en quoi ce féminisme cybernétique contribue à l'immense popularité des industries cosmétiques et biotechnologiques qui rêvent de remodeler le corps humain selon les codes fantasmés formulés par le génie génétique grâce aux images de synthèses. Concept au cœur du travail de plusieurs artistes plasticiens car cette inaccessible androgynie est ce vers quoi se dirige l'humanité. (Haraway in Vitesse virtuelle, p.254-258)

Il est nécessaire de rappeler que derrière cette dialectique philosophique, il existe une réelle revendication politique. Ainsi l'imperfection de l'Homme serait la dualité sexuelle. Pour Klonaris et Thomadaki par exemple, la volonté de proposer une alternative à la différence des sexes s'accompagne d'une position féministe: « pour pouvoir opprimer les femmes, il faut savoir qu'elles sont bien des femmes. » En créant la confusion, on résoudrait donc toutes les inégalités. L'emblème de l'androgyne participe finalement au même discours que le genre mais le déplace vers la sexualisation, vers les sexes anatomiques. Il ne s'agit plus de contester les constructions du féminin et du masculin mais bien la bipartition homme-femme, ou plus exactement mâle-femelle et d'en souhaiter la disparition, telle serait la finalité du féminisme, fallait y penser.



Ces oeuvres rejoindraient ainsi le discours sur l'amour d'Aristophane dans *Le Banquet* de Platon dans lequel l'amour correspondrait au sentiment de nostalgie face à cette unité perdue. L'androgynie correspond donc aussi à ce fantasme de complétude. Il fait signe vers la fusion originelle et incarne cette mémoire de l'origine et de l'indifférenciation sexuelle voire comme le dit Mircea Eliade, «la nostalgie essentielle de l'humanité. » Dans le *Timée*, Platon raconte qu'au début du genre humain il n'y avait pas de division sexuelle. Reprise par les religions bibliques, cette thématique de l'unité se concrétise dans l'ange et le chérubin asexués. Encore une fois, les mythes antiques viennent envoûter les artistes contemporains. Transsexuels et androgynes traversent ainsi l'imaginaire contemporain comme les esquisses d'un corps en devenir, dont les configurations actuelles oscillent entre fétichisme technologique, nihilisme sexuel et invention d'un au-delà idyllique.

Ainsi en est-il de la création future des « sex machines » à l'usage de personne seule, de couple ou de groupes. Ces machines orgasmiques connectées au système nerveux central sont identiques au synthétiseur psychédélique (drogue-machine) conçu pour provoquer des hallucinations agréables.

**Corps techno-mystique.**

La post-modernité marque l'arrivée du néo-chamanisme à la portée de tous. Individualisation oblige, l'homme est certain qu'il est son seul chaman, comme il est son seul artiste, son seul gourou capable de réaliser sa connexion spirituelle avec le cosmos. Ce recentrage de la spiritualité sur l'individu marque l'explosion des sectes «à la carte. » Finies les religions collectives, les cultes de masse, bienvenue dans le monde des croyances alternatives du néo-chamanisme, ce qui fait dire à certains ethnologue que le chamanisme primitif fut probablement la première religion de l'homme et moi de rajouter que le chamanisme techno sera la dernière.

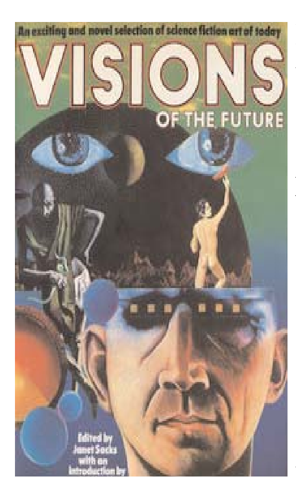
Placée sous le sceau de la réconciliation, de la synchronicité, où physique et métaphysique, intuition et raison, psychologie et parapsychologie, tout devient recyclé, brassé, détourné et amalgamé dans un formidable réenchantement du monde. Jamais l'offre spirituelle aura atteint cette prolifération hallucinante du karma-cola, expression désignant la commercialisation de la spiritualité postmoderne.

Religions monothéistes, spiritualités orientales, médecines douces, naturopathies, psychothérapies se côtoient jusqu'à la copulation quasi-incestueuse pour donner naissances des entités hybrides aussi improbables que le massage christique, l'astrologie coranique, la tarologie kabbalistique, les soufis nettoyeurs de chakras, les chamans gestaltistes, les cancérologues gnostiques, les guérisseurs kinésistes et les dentistes hypnothérapeutes. Mais cette convergence entre technologie et sources naturelles de la vie distille dans nos veines un effet des plus pervers.

Plus la science et la technologie évoluent, plus elles emploient un langage mystique. Les équations de la mécanique quantique deviennent de telles énigmes que seul un langage métaphysique permet d'en saisir la complexité. Ainsi Einstein plaida en faveur d'une "religiosité cosmique" à laquelle ne correspond "aucune idée d'un Dieu analogue à l'homme"; une religiosité cosmique sans dogme, sans Église, sans caste de prêtres. Certes, car cette

religiosité est incontournable ; plus la science appréhende les limites de l'Univers, plus la représentation de celui-ci échappe au rationnel et se réfugie dans la métaphore et la poésie, ce que le célèbre physicien Werner Heisenberg illustra en ces termes : "Nous finissons certes par réussir à comprendre le monde, en présentant ses structures d'ordre sous des formes mathématiques ; mais lorsque nous voulons en parler, il nous faut nous contenter de métaphores et de paraboles, presque comme dans un langage religieux."

Mais surtout, les théorèmes quantiques nous démontrent que le monde est devenu aléatoire et la réalité comme la vérité absolue indéchiffrables. La science qui depuis le siècle des Lumières, a démantelé rationnellement la conception spirituelle du monde, se retrouve devant un cul-de-sac ; une incompréhension tout à fait logique – «Notre raison a des limites» (Kant) - qui permet le retour du sacré. Certains affirment que la science est entrain de découvrir rationnellement ce que les mystiques savent intuitivement depuis toujours.




La techno-mystique mélange les élans transcendantaux des hippies des années 60 aux aspirations électroniques des cyberpunks des années 80-2000. Pour les hippies, l'avenir radieux est psychédélique axé sur l'expansion de la conscience grâce aux drogues hallucinogènes permettant au corps de retrouver sa pureté primitive, pour le cyberpunk, l'avenir est cyberdélique axé sur la conscience branchée aux grands réseaux informatiques formant le cyberespace, «le corps étant obsolète. » Le point de convergence étant que tous deux témoignent d'une foi religieuse en la technologie, l'une chimique (LSD) et l'autre électronique (ordinateur).

Deux livres majeurs se révèlent être les fondateurs la nouvelle théologie électronique en accord avec les prophéties de Joachim de Flore. Le premier *l'Avenir de l'homme* de Teilhard de Chardin annonce la grande métamorphose spirituelle qu'attend l'humanité : la noosphère. Plus la matière, l'atome, se complexifie, plus il devient conscient, explique-t-il. L'homme, comme organisme conscient le plus sophistiqué, a permis à l'évolution d'accéder à la technosphère, fruit de la raison. Ce nouveau bond succède aux sphères successives qui ont recouvert la terre soient : la lithosphère, la biosphère, l'atmosphère. En ajoutant la technosphère, l'homme amène l'évolution a seuil d'un nouveau saut où les hommes de l'avenir ne formeront plus, en quelque manière, une seule conscience, la noosphère annonce-t-il en 1924. Pour lui, l'avènement d'une «Ultra-humanité» convergera en un «Point Oméga», sorte de Christ cosmique qui serait l'achèvement de l'évolution dans la noösphère, sorte d'Hyper-esprit. Le second *Pour comprendre les médias* de McLuhan explique que les technologies des communications transforment graduellement le monde en un «village global» permettant de réaliser «une seule et unique conscience». Deux volumes importants de la contre-culture qui tentent donc la réconciliation entre la métaphysique et le matérialisme dans une cosmologie scientifique.

La «cyberdélie», la «noosphère» illustrent donc la venue d'un nirvana technétronique où l'esprit supplantera définitivement la matière, le corps. «Qu'est en réalité l'élimination de l'homme en personne du processus que l'homme a découvert et perfectionné, avec sa fin promise de toutes luttes et de toutes recherches, sinon l'évasion finale de Bouddha hors de la Roue de la vie ? Une fois complète et universelle, l'automation complète (post-humanisme) signifie la totale renonciation à la vie, et finalement l'extinction totale : la retraite même au sein du Nirvana que le prince Gautama dépeignait comme l'unique moyen de se délivrer du chagrin, de la douleur et de l'infortune. » (Mumford, Le Mythe de la machine, T.II, 1974, p.307)

Cette observation de Mumford se visualise à la fin de *2001 Odyssée de l'espace*, film co-écrit par Clarke et Kubrick, où l'apothéose techno-mystique se réalise lorsque l'astronaute franchit le point «Oméga» où l'odyssée extérieure et intérieure convergent pour former le royaume du sacré d'un nirvana transcendant résolument l'humanité.

«Selon les nouvelles technologies, les êtres vivants appartiennent de moins en moins à la sphère organique. Nous devenons des corps-médias, des corps-images, des corps-intelligence. Nous nous transformons en corps-culture.» (www.archée.qc.ca - entrevue avec Olivier Dyens - Chair et métal)

«Fini le temps où l'être humain se définissait simplement en fonction de sa biologie, aujourd'hui, les machines font partie intégrante de cette définition." "Qui dit que la vie doit être organique? » (www.archée.qc.ca, op. cit.)

«Plus l'environnement culturel et médiatique grandit, s'étend et acquiert son autonomie, moins l'environnement organique est nécessaire. » (www.archée.qc.ca, op. cit.)

«Il faut se dématérialiser. Il faut se "décorporaliser". Il faut devenir "liquide" et plonger totalement dans l'espace informationnel que nous offre le cyberespace. Pour survivre, pour permettre à cette planète de survivre, nous allons devoir nous rendre plus transparents, moins "lourds", moins chairs et plus informations, plus octets et moins gènes. » (www.archée.qc.ca, op. cit.) Or cette science dématérialiste et post-humaniste rappelle en plusieurs points la théologie mystique développée par les ordres monastiques où l'homme s'avère en quelques sorte l'auteur de son propre salut dans sa recherche de déification, sa *théosis*, idée fondée à partir des paroles mêmes du Christ :

« Je leur donne la gloire que tu m'as donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes un: moi en eux et toi en moi, pour qu'ils soient parfaitement un. » (Jean 17 : 22-23).

Délaissant son corps, le mystique s'unit à Dieu dans la contemplation du monde et participe ainsi à sa *théosis* c'est-à-dire à sa déification :

« Tu m'as accordé, Seigneur, que ce temple corruptible - ma chair humaine - s'unisse à Ta sainte chair, que mon sang se mêle au Tien; et désormais, je suis Ton membre transparent et translucide. » (Siméon le Nouveau Théologien).

La théologie mystique de l'Incarnation développée par les moines s'inscrit dans une recherche de l'union avec l'énergie divine «qui transforme le corps et le rend spirituel (...) de sorte que l'homme tout entier devient Esprit. » (Triades AI, 2,9). Ce qui veut dire que «celui qui participe à l'énergie divine (...) devient lui-même, en quelque sorte, lumière; il est uni à la Lumière, et avec la Lumière il voit en pleine conscience tout ce qui reste caché à ceux qui n'ont pas eu cette grâce » (V. Lossky, Théologie de la lumière, p. 110 in Eliade)

L'entrée de la Lumière divine dans la conscience permet donc de découvrir la perfection des origines et de la fin, le sort ultime de l'homme qui mettra fin à l'histoire. (Eliade) Et seuls les hommes dignes (artistes, scientifiques cybernéticiens) comme les moines peuvent dès à présent jouir de la vision de la Lumière. Sauf que le moine en transe quitte son corps momentanément pour y revenir alors que la techno-mystique nous convie à «un adieu au corps» permanent.

Voici donc arrivée l'ère des techno-chamans dont le programme messianique fut prophétisé par Arthur C. Clarke, célèbre auteur de science-fiction qui déjà en 1968 déclarait dans la revue *Playboy* :

**«Peut-être que notre rôle sur cette planète n'est pas d'adorer Dieu, mais de le créer. »**

Dans toutes les sphères de l'activité humaine, nous assistons à une mise en place graduelle d'une philosophie contre-naturelle qui veut nous "libérer" de la finitude humaine et de la terrible faillite de l'homme dans son environnement matériel. L'artiste moderne découvre avec effroi non pas qu'il soit mortel mais qu'il est déjà mourant, en train de mourir. Et cette angoisse lui impose l'urgence de s'inventer soi-même, à devenir créateur non pas de son identité mais de son simulacre sauf que s'inventer soi- même n'est pas une sinécure.

### Corps transhumain

**«Le futur, c'est comme un trou noir, c'est troublant. »**

Le transhumanisme prêche «l'amélioration» de l'Homme par tous les moyens technologiques possibles. Cette philosophie futuriste est basée sur le refus des «limites» et des «défauts» de la nature humaine. Elle ne prône rien de moins que l'émergence d'une nouvelle espèce « supérieure » à la nôtre; le surhomme de Nietzsche à la sauce techno. Grâce à la technologie, nous serions en train de devenir «transhumains», un état transitoire vers le «post-humanisme. »



Initialement, l'humaniste cherche à exploiter la raison, la science et la technologie afin de contrer la pauvreté, la maladie, le handicap et l'insuffisance alimentaire dans le monde. Le transhumaniste, lui, porte un intérêt particulier à l'application des techniques pour l'amélioration du corps humain à l'échelle individuelle, à la qualité du vivant en général, à l'élimination des barrières congénitales du physique et du mental.

Les philosophes transhumanistes pensent qu'il existe un impératif éthique de perfectionnisme: les hommes s'efforcent au progrès et à l'amélioration de

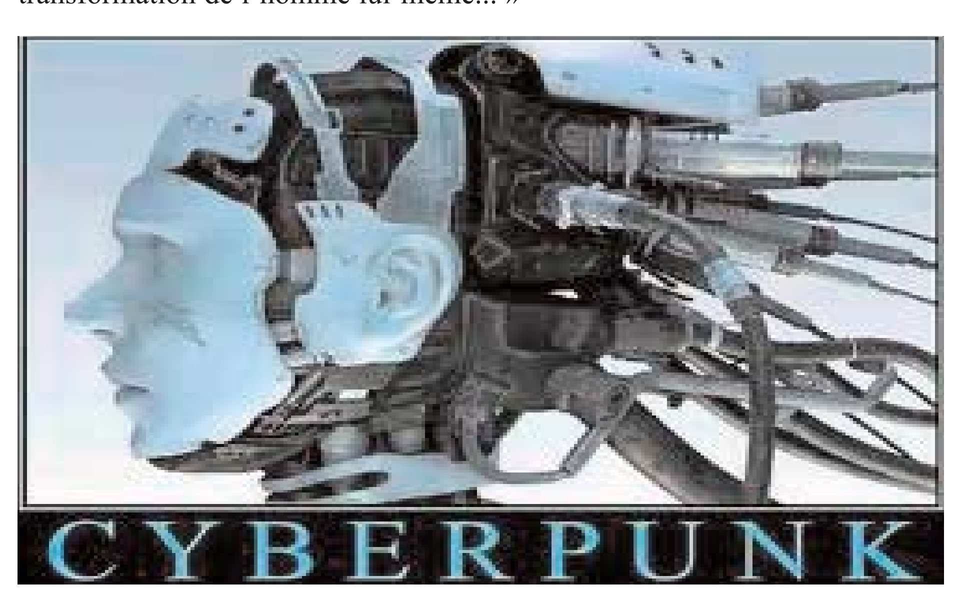
leur condition. Ils soutiennent également qu'il est possible et souhaitable que l'humanité entre dans une ère transhumaine, où les humains auront le contrôle de leur évolution. Dans une telle ère, l'évolution naturelle serait remplacée par une transformation délibérée et artificielle.

Avec la chirurgie prothétique, l'homme devrait cesser de subir son évolution physique, il pourra la redéfinir. Les implants et les prothèses donnent à voir une autre manière de sculpter notre corps, de lui donner du relief, de le modeler comme bon nous semble, à l'image que nous souhaitons donner. Certaines pratiques trans-humanistes sont déjà parmi nous sans que nous y fassions attention au quotidien. Actuellement la plupart ont pour but de réparer l'humain : on créer des jambes et des bras articulés pour les personnes amputées, on rend l'ouïe a des sourds grâce a des implants cochléaires, on aide leur cœur à battre avec des pacemakers, on rend la vue avec des yeux bioniques (minuscule caméra placée dans l'orbite et reliée au nerf optique)… Il est bon de noter que de telles prothèses sont déjà plus ou moins couramment utilisées mais qu'elles ne sont qu'au début de leur évolution et que d'autres recherches sont en cours pour les rendre encore plus efficaces.

D'autre recherches, celle-ci au stade d'expérimentation sont menées : implant permettant d'augmenter la mémoire, manipulation de bras a distance…Des recherches sont également menées sur le développement des micro-générateurs qui permettent de récupérer de l'énergie dans le corps humain pour alimenter les prothèses (utilisé aujourd'hui seulement pour les pacemakers). Plusieurs chercheurs orientent leurs travaux vers les neurosciences et les recherches sur l'ADN. Leurs buts : la photosynthèse artificielle humaine pour libérer l'humanité des famines et la création de cellules prédatrices appelées les « phagocytes artificielles », sorte de cellules prédatrices repiquées à l'intérieur de l'ADN pour remplacer les cellules défectueuses ou séniles.

Les premières représentations du trans-humain sont directement tirées de l'imaginaire de la science-fiction, notamment du cyberpunk, où apparaissent des humains " connectés ", surchargés de prothèses en tout genre, mi-hommes, mi-machines.

Les « transhumanistes » distinguent quatre grandes évolutions possibles. Première évolution : le passage vers l'ère du «robot sapiens» (le cyborg) avec ses prothèses intelligentes ou pas. Deuxième évolution : le passage vers le «soma sapiens» ou «homme pharmaceutique», grand consommateur de médicaments et de substances d'amplification cognitive... afin d'agir sur la composition biochimique du cerveau et de créer sensations et croyances à volonté. Troisième évolution : le passage vers les HGM nanotechnologiques (humains génétiquement modifiés). La solution passerait par la biogénique et les nanotechnologies qui permettraient un grand bricolage permanent des cellules souches. Quatrième évolution : le passage vers «l'immortalité» par «uploading» c'est à dire téléchargement des informations se trouvant dans notre cerveau dans un disque dur d'ordinateur. Par exemple, l'uploading (la mise en ligne de la conscience ) est le thème du livre la Cité des permutants, de l'Australien Greg Egan, qui imagine qu'il sera un jour possible de simuler son cerveau sur un ordinateur pour le faire vivre dans un monde virtuel pour l'éternité. On retrouve ce principe dans les films avatar et matrix, mais l'uploading est aussi le sujet de recherche de plusieurs chercheurs sur l'intelligence artificielle. Tout ce beau programme est parfaitement résumé dans la formule du philosophe Daniel Tanguay : «régler le problème humain, non pas dans ses conditions sociales ou extérieures mais à partir de la transformation de l'homme lui-même... »




**Bienvenue dans l'univers du body art cybernétique du millénarisme technologique.**

On trouve de tout sur Internet : du cyberpunk sadomasochiste, de la science-fiction messianique, des combats virtuels de robots/pixels publicitaires, des spectacles d'auto-amputation, des contrôles néo-inquisiteurs de vos pensées les plus secrètes, des prophéties neuro-psychiatriques, des «cyborgasm», des visions submoléculaires chamaniques, des musiciens du cerveau, des machines/poupées érotomanes, dragues virtuelles, sex tex, sexualité

paradoxale, perversions technicisées, créatures morphées, animaux transgéniques, désincarnations biotechnologiques, aliénation chirurgicale, des barbies machistes, des culturistes cyborgs, des «neuromanciens», des tatouages biomécaniques, des prothèses neurologiques, des puces neuromusculaires : osmose d'homme nouveau et de primitif moderne.

Entre leur main, l'art cybernétique devient ainsi rituel célébrant l'apothéose de la cyberculture où l'esprit subira bientôt, telle est la promesse de salut, un traitement numérisé comme les images de synthèses. Aujourd'hui, c'est le cyberespace, illusion contemporaine, qui offre le champ d'expérimentation identitaire le plus recherché, expérience du double médiatique où l'ensemble des symptômes du mal-être moderne, l'insatisfaction continuelle envers l'identité réelle, la tension des désirs inassouvis trouvent sur Internet leur exutoire dans le techno-kitsch. Plus encore, l'art hyper individualiste demande maintenant une adhésion complète à la technologie en proposant des univers virtuels d'immersions complètes qui nourrissent un narcissisme collectif débouchant sur une religiosité toute électronique.

"Le rapport naturel de l'homme au réel est donc modifié ou même détruit et se voit remplacé par un rapport artificiel créé de toutes pièces par les moyens de la technique. Nous voyons le monde à travers la télévision, les images vidéo, nous pensons le monde à travers notre puissance technique de transformation de la Nature. Nous nous représentons l'intériorité à travers l'usage d'instruments techniques. Nous imaginons à travers les représentations futuristes que la technique nous découvre. La pensée, la parole, l'action, l'imagination, la sensibilité, la sensibilité de notre temps vivent sous influence et sous l'influence de la technique. Est-ce à dire que la technique est devenue une manière de penser? Ou bien est-ce qu'elle est là pour nous dispenser de penser?" (Serge Carfantan, http://sergecar.club.fr, Philosophie et spiritualité, leçon 44)

Cet art techno-chamaniste s'inscrit dans le grand mouvement d'affranchissement de la nature propagé pour toutes les grandes religions et trouve son point culminant dans l'Avènement de l'Immortalité digitale où identité, caractère et souvenirs seront sauvegardés sur disque dur.

**«Tout mal se justifie, dont le spectacle édifie un Dieu. »** (Nietzsche)

Toute la cyberculture est caractérisée par une recherche de la transcendance à l'image de la majorité des grandes religions. Le déni du corps est la voie de la souffrance pour atteindre l'Illumination à l'exemple des auto-flagellations monastiques et des saints stigmatisés. Mais souvent quand le corps apparaît comme limite à la transcendance, alors sortir de son corps devient le moyen ultime d'élévation spirituelle. Les artistes/performeurs du body art nous ont permis, par leur «théâtre de la cruauté», par leur mise en scène du corps, de comprendre l'odieuse absurdité du corps voué à la corruption : la faiblesse de l'homme fini, abîmé, vieilli, destiné à mourir.

**«La perfection des moyens et la confusion des buts semblent caractériser notre époque. »** (Einstein)

La science d'aujourd'hui ressemble sur plusieurs points à ces «arts de laboratoire» qu'ont été les arts de la construction de l'homme nouveau. Comme eux, la science, principalement la technoscience aspire à la métamorphose en tant que désir d'un futur indéterminé, comme une nécessité intérieure vers un imaginaire utopique.

Puisque les religions, la politique et l'art, ont démontré leur impuissance face au défi du monde réel, c'est dorénavant à la science de prendre le relais.

Au début du dernier siècle, les auteurs de science-fiction s'inspiraient des avancées scientifiques pour créer des êtres aux pouvoirs fabuleux. Depuis, c'est la science qui s'inspire des ces supers héros pour créer des projets de recherche qui tentent de rendre tangibles ces pouvoirs imaginés dans le but de développer l'humain, le rendre plus performant, plus puissant. Par exemple les Extropiens qui récusent l'entropie (le désordre va toujours croissant), inéluctable processus qui conduit l'univers à sa désagrégation, et annonçent l'avènement imminent d'une nouvelle espèce.

Il en est de même autant du cyborg que des projets artistiques actuels. Il est paradoxal de constater qu'autant les artistes et les scientifiques, même les plus athées férus de la théorie de l'évolution, n'échappent pas à la transcendance; qu'en voulant créer le cyborg, ils «confirment» que l'homme est une création : «la créature artificielle et l'humain dont elle est l'image relèvent d'une création qui fait toujours appel à un «niveau supérieur. » (Breton, À l'image de l'homme : du golem aux créations virtuelles, 1995)

Comme Dieu créant l'homme en insufflant le souffle de vie dans la matière, l'être humain aspire depuis toujours à la démiurgie. Autrefois les hommes déifiaient ce qu'ils ne comprenaient pas, alors qu'aujourd'hui, ils déifient ce qu'ils comprennent, ce qui est à leur portée. En premier lieu, réaliser le potentiel inouï de l'homme nouveau cybernétique, le seul capable d'abolir les frontières entre l'homme, l'animal et la machine; un être fusionnel intégrant tous les concepts utopiques du corps idéal devenu enfin réel, l'idéal

réalisé. Ray Kurzweil, informaticien et futurologue, anticipe l'avènement imminent d'une super-intelligence qui rendra celle des hommes obsolètes. D'après lui, nous sommes à la veille d'un saut technologique reposant sur la croissance exponentielle de la puissance de calcul des ordinateurs. “La Singularité, écrit Kurzweil est une période future où le rythme des changements technologiques sera si rapide et son impact si profond que la vie humaine sera transformée de manière irréversible.”

L'application du concept cybernétique revient à Steve Mann, chercheur au MIT (Massachussetts Institute of Technology) et l'inventeur des «wearables computers» sorte de petits ordinateurs à porter sur soi. Il serait l'un des premiers cyborgs, un cyborg primitif. Voici comment il rapporte son expérience cybernétique dans le magazine américain *Technology Review* :

«Chaque matin, je décide sous quelle forme je visualiserai le monde durant la journée. Parfois, je me rajoute deux yeux derrière la tête - ça peut être utile, on ne sait jamais... - Ou alors, je m'octroie un sixième sens, comme la capacité de sentir les objets à distance grâce à la “vibravest” que j'ai inventé. C'est une veste équipée de radars qui détectent les objets qui approchent et déclenchent alors des vibrateurs. (...) Me fondre avec la technologie me fait atteindre un état de conscience plus élevé. »

Vous remarquerez que notre cyborg primitif porte tous ses appareils sensoriels à l'extérieur du corps humain. La prochaine étape fut celle de l'américain Johnny Ray qui s'implanta une électrode dans le cerveau qui, quand il se concentre, commande un ordinateur. Dorénavant avec les nanotechnologies (technologies de la miniaturisation) l'homme pourra avaler sa propre technologie et pourra structurer son corps à son goût; il sera architecte de lui-même.



Les grands pontes de la nanotechnologie voient déjà le jour où ces machines microscopiques répareront indéfiniment les cellules et nous rendront quasi-immortels. La notion de corps devient fondamentale à la lumière des nanotechnologies puisqu'il devient en tant que tel un lieu de pouvoir de plus en plus dominant. C'est ce qui pourrait également remettre en cause la nature humaine ainsi que la notion humaniste qui semblait la caractériser : la liberté. Car ces grains de sable minuscules bourrés d'informations qu'on peut glisser entre la peau et le muscle des membres agiront aussi comme de véritables code-barres et permettront aussi l'identification et la localisation par satellite des individus. Ainsi les technologies seront toujours au service du contrôle social des masses à des fins d'ordre et de sécurité.

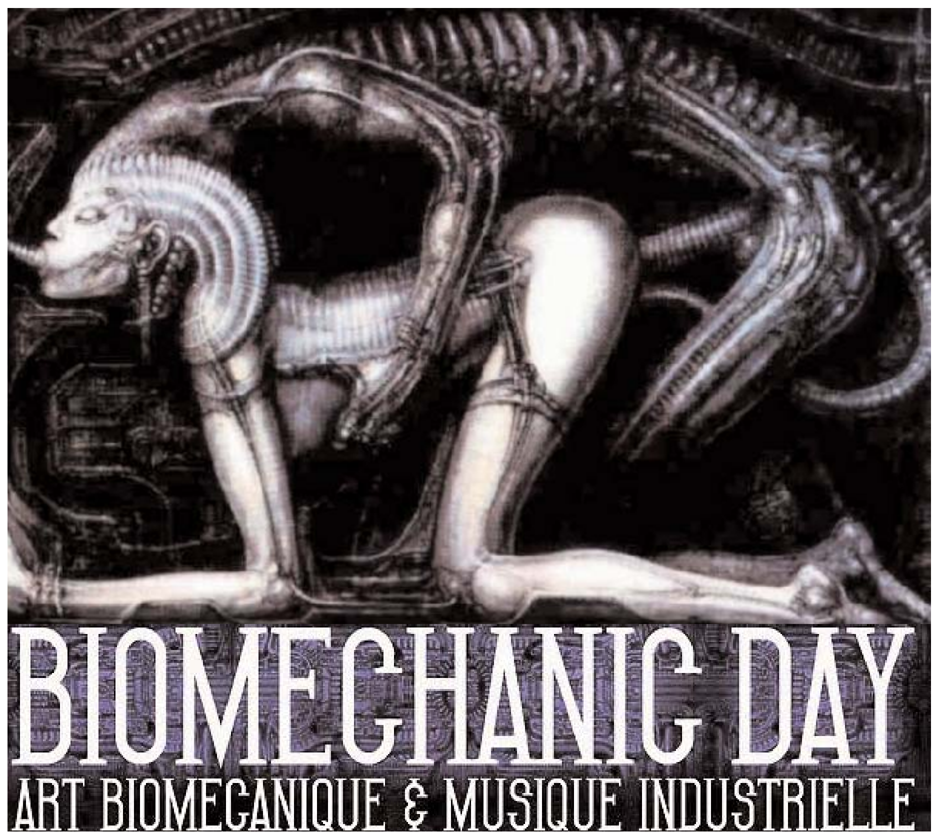
C'est Michel Foucault qui a le mieux analysé cette intrusion de plus en plus forte du pouvoir dans les corps. Dans *La volonté de savoir*, le biopouvoir a un rôle de régulateur du corps social : il régule la population, administre le vivant… « Il s'agit d'investir la vie de part en part. » Et de rajouter : « Une société normalisante est l'effet historique d'une technologie de pouvoir centrée sur la vie. »

Aparté : Surveillez votre poubelle, ne tournez jamais le dos à votre téléviseur, souriez plus souvent à votre voiture. Dites “bonjour” le matin à votre cafetière et “au revoir” à votre réveil-matin. Lorsque votre lacet se détache, que des pièces de monnaies tombent de votre pantalon, que le stylo n'écrive plus, que le moteur tousse, que le bouchon de pâte à dent tombe dans l'évier, que le grille-pain brûle vos rôties, que le feu de circulation tombe toujours au rouge pour vous; surtout ne vous énervez-pas, tout est épouvantablement piégé, car

c'est ce qu'ils veulent ces sales objets, vous éliminer, vous faire craquer. Tel est leur action subversive : prendre votre place en vous rendant comme eux. (scénario d'un texte de science-fiction des années 1950)

**Corps biomécanique**

Si Warhol souhaitait devenir une machine, les personnages de H.R. Giger eux, ont réalisé déjà la grande fusion biomécanique. C'est le grand maître éroto-bio-mécanique des jeux vidéo et de toute la culture cyberpunk, l'artiste le plus influent du monde pictural des nouvelles technologies. Les créatures biomécaniques de Giger n'ont plus rien d'humain, avec lui, «Dieu est un monstre. » Créateur de Alien, monstre du cinéma hollywoodien, style fin-de-siècle, le peintre surréaliste suisse Giger, dans ses oeuvres/papier dont *Necromonicon*, *Biomechanics*, nous révèle tout un univers démentiel «de fesses sodomisées par des pénis autonomes et cimentés par des excréments, un enfant tétraplégique couvert de furoncles, des images «érotomécaniques» d'orifices humains pénétrés par des phallus heavy-métal», en somme, il nous présente sa cosmogonie biomécanique de monstres «chair et métal» exprimant ses phobies post-humanistes qui déroutent toujours, même encore, les psychiatres freudiens les plus aguerris.



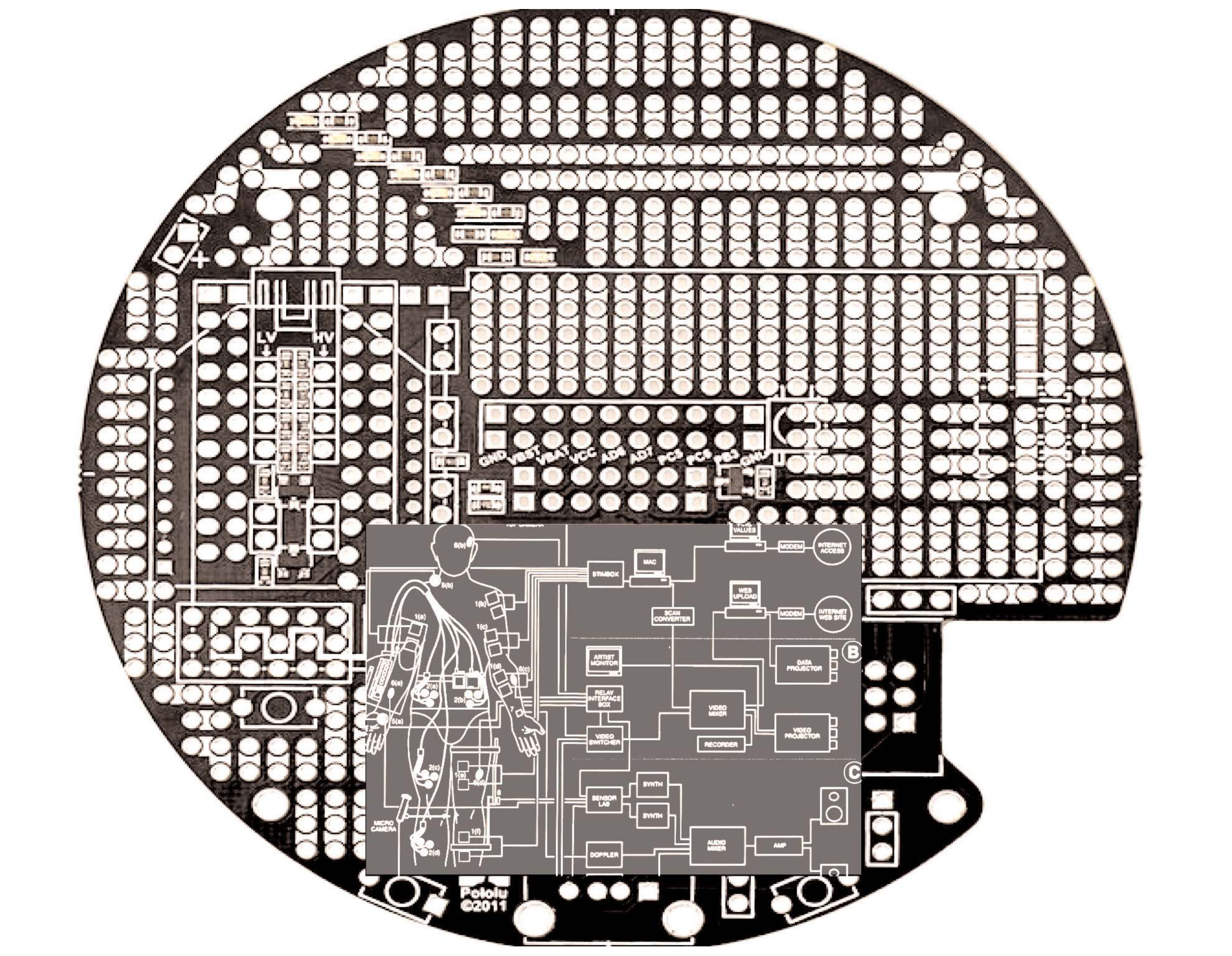

Les corps «bio-mécanoïdes», terme employé par Giger, sont la quintessence du tribalisme technologique et en disent long sur la condition humaine dans la cyberculture. Pour Ray Bradbury, célèbre écrivain de science-fiction, « ces illustrations prédisent l'avenir».

L'artificialisation de l'environnement touche ainsi à la totalité du corps : organes plastifiés, implants, prothèses, manipulation génétique, robotique. Lorsque Stelarc affirme que le corps est obsolète, il précise que l'affirmation de McLuhan voulant que la technologie soit l'extension des fonctions du corps est dépassée. Désormais, la technologie devient une composante essentielle du corps pour qu'enfin le corps puisse fonctionner en temps réel, à la vitesse de la lumière comme dans les réseaux informatiques d'où l'idée de Stelarc d'un «corps amplifié, accéléré» par des implants électroniques.

Le corps est pour Stelarc un site d'expérimentation radicale. Ainsi l'art cybernétique poursuit les recherches entreprises par la médecine au début du siècle dernier, pensons aux poumons artificiels, au pace maker pour le cœur, aux implants électroniques. Ce machinisme médical transpose la notion de corps laboratoire à la société toute entière, l'art n'y faisant pas exception au contraire.

Stelarc a débuté par des suspensions spectaculaires, utilisant froidement son corps non pour atteindre un état de conscience supérieur mais comme simple matériau de sculpture. Corps vide, vulnérable, obsolète, qu'il pénètre, virtualise, robotise. Il explore la téléprésence et le corps involontaire dans *Split Body* en permettant à des personnes distantes de piloter la moitié de son corps connectée à une interface qui lui envoyait du courant électrique et contractait involontairement ses muscles. Dans *Poing Body*, il connecte son corps à l'Internet qu'il utilise comme un système nerveux externe, le corps bougeant en fonction des données du net, possédé par une entité informatique. « Je ne vois pas le corps comme le site de la psyché ou de l'inscription sociale qui présuppose une sorte de moi, mais comme un appareil biologique qu'on peut redesigner. »

Autant de matériaux nouveaux dont s'empare l'artiste : le troisième bras de Stelarc sous la forme d'une prothèse électromécanique, les poupées en peau humaine de synthèse fabriquées par les artistes australiens du groupe *Symbiotica*, les expériences de manipulation génétique de Edouardo Kac sur des plantes et animaux, enfin que dire des mannequins de Christ Cunningham, présentés à la Biennale de Venise 2001, aux bielles et rouages de synthèse si joliment polis et faisant harmonieusement l'amour (All is full of Love) dans un univers synthétique post-humaniste.



LV
HV
GND
VBAT
VCC
AD6
AD7
PC5
PC6
PB3
GND
STIMBOX
MAC
SCAN CONVERTER
WEB UPLOAD
MODEM
INTERNET ACCESS
MODEM
INTERNET WEB SITE
ARTIST MONITOR
RELAY INTERFACE BOX
VIDEO SWITCHER
VIDEO MIXER
RECORDER
DATA PROJECTOR
VIDEO PROJECTOR
B
C
SENSOR LAB
SYNTH
SYNTH
AUDIO MIXER
AMP
DOPPLER
MICRO CAMERA
Pololu
©2011






Dans ses performances, le corps de Stelarc devient un véritable laboratoire expérimental où le corps, comme un cosmonaute de la NASA, est bardé de senseurs, de micros et de sondes diverses projetant sur écran vidéo les images et sons des organes interagissant avec des prothèses artificielles.

Sur ce plan, Stelarc reprend la formulation de McLuhan pour qui la technologie a toujours été au centre de l'évolution humaine depuis l'apparition des outils au paléolithique jusqu'aux ordinateurs modernes. Sauf que jusqu'à aujourd'hui, la technologie n'interférait pas à avec la nature intrinsèque de l'homme. Il en est maintenant autrement. Avec la miniaturisation, des micro-machines peuvent être implantées dans le corps.

Selon Stelarc, l'introduction des prothèses dans le corps (cœur artificiel etc.) signifie la fin de l'évolution biologique de l'espèce ;  à chaque greffe, l'être évolue maintenant artificiellement et progressivement de génération en génération vers le cyborg. Nous sommes à la croisée des chemins de l'évolution, nous entrons dans une ère post-darwinienne qui ouvre la voie à une symbiose entre le biologique et le technologique. Le corps doit être débarrassé de ses organes pour devenir un meilleur réceptacle de prothèses plus performantes et surtout résistantes à la biodégradation.

Toute une philosophie foncièrement post-humaniste se construit sur le postulat que le corps cybernétique pourra agir et vivre au-delà de sa propre biologie et de l'espace/temps qui lui est imparti. Le post-humanisme n'accepte plus le corps humain tel qu'il est. Et pour bien marqué la fin de l'évolution bio, le dégoût du corps, la chair, dans le langage cyber, est appelée «viande. »

## De la contre-culture à la contre-nature.

**«Des instincts sacrilèges hantent encore les grands rêves. »** (Noorbergen)

Artistes et scientifiques s'emploient donc à vider le corps de sa substance : le gène remplaçant l'âme, le gnomique préventif pour dépister les sujets «imparfaits. »  Les technosciences font de mon corps un morceau de chair dé-spiritualisée. C'est toute ma présence au monde qui est ici annihilée par ce réductionnisme métaphysique.

Curieusement, la cyberculture de masse que représente l'art populaire des jeux vidéos est un curieux mélange de BD, d'art «trash» et des préceptes futuristes de Marinetti sur la violence et la guerre, de productivisme stalinien faisant l'apologie de la vitesse, de la machine. Sauf que le rêve des débuts du XX^e siècle concrétisé dans la civilisation de masse s'est métamorphosé en dérives totalitaires dans une démocratie de marché obnubilé par l'idolâtrie de la marchandise. L'art est une composante essentielle de nos sociétés et sera toujours présente. Ce n'est donc pas l'art qui est ici en cause mais plutôt une critique de la représentation de l'homme et de la direction socio-politique que certains artistes tentent de promouvoir. Que voulez-vous, l'art n'est pas exempt des dérives totalitaires comme l'ont démontré jadis le futurisme et le productivisme, le réalisme socialiste, etc.

Dans *Metrophage* de Richard Hadrey, des «Zombie analytics», sorte de bandes sauvages, possèdent leur «crest», leur emblème totémique sous formes de tatouages corporels comme «des pixels sous-cutanés qui reproduisent des images scintillantes de la peau de stars mortes du rock et de la vidéo. » Tandis que dans *Video Star*, Walter Jon Williams nous décrit la nouvelle tendance du style «chirurgie urbaine» :

«Le résultat était un visage aplati changé en toile pour l'artiste tatoueur qui avait recouvert chaque centimètre carré de chair. Des formules mathématiques complexes couvraient le front. Sous les implants oculaires en plastique noir on voyait des gratte-ciel, des silhouettes d'immeubles qui traçaient un horizon factice en travers du nez aplati. Le menton semblait être un diagramme de circuit imprimé. » (cité dans Vitesse virtuelle, p.292)

**«Nous aurons le destin que nous aurons mérité. »** (Einstein)

L'être n'est plus que représentation numérisée dans un cortège d'hybridations pluridisciplinaires tiré de l'univers des arts médiatiques. Tel est le projet post-humaniste, en droite ligne avec les trois religions monothéistes du Livre, soit une haine exponentielle du corps, des instincts et de la nature. Tandis que la poésie tend à rapprocher l'être de son essence, la technique elle tend à l'éloigner; ce que l'art représente, la technologie le réalise.

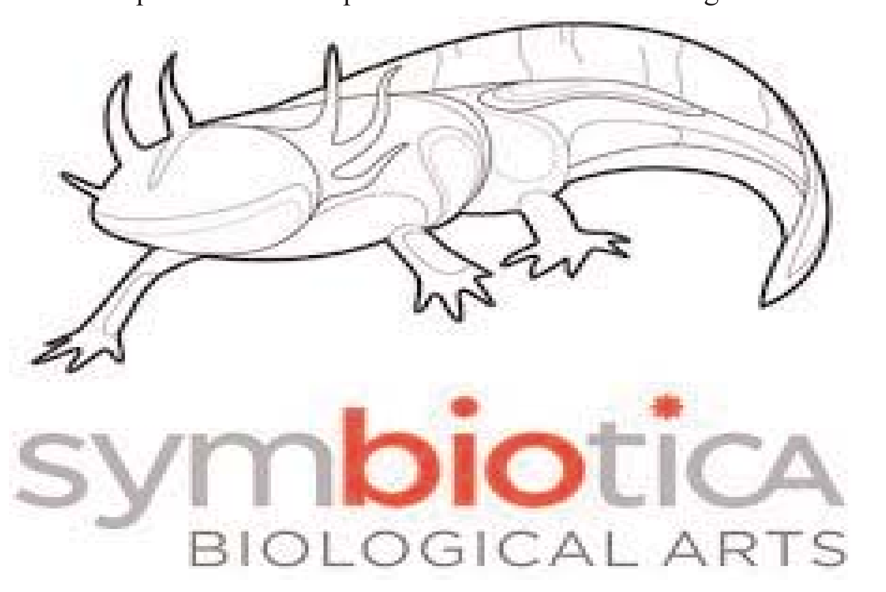
La question n'est plus de savoir s'il aura cyborg ou non, mais quand ? Nous acquérons déjà les composantes du cyborg, tranquillement, nous l'avons vu.

L'art du XXIe siècle prépare le terrain en diffusant l'évangile de la symbiose homme-machine des bio-techniciens. Encore plus, échappant au code d'éthique sous prétexte de création, l'artiste devient le cobaye d'expérimentations bio-techniques audacieuses supervisées par des scientistes complaisants. L'art transgénique est un exemple convaincant de la collusion artistico-scientifique contre-naturelle.

### Corps transgénique

La découverte de la double hélice de l'ADN par Francis Crick, James Watson et Maurice Wilkins en 1953 transporta la génétique au panthéon de la science moderne et fut déterminante dans l'évolution du concept cybernétique pour la création d'un être artificielle, intelligent et autonome.

Les bio-généticiens sont attirés par la chair, là où «le verbe s'est fait chair» précisément là où réside le secret de la vie. L'ADN mystique fait donc une entrée remarquée sinon remarquable dans la nouvelle cosmogonie scientiste.




«Certains généticiens parlent du génome humain en l'appelant «la Bible», «le livre de l'homme» et le «Saint-Graal». (...) L'ADN acquiert ainsi un statut culturel semblable à celui de l'âme dans la *Bible*. (...) C'est l'entité fondamentale - le siège du véritable «moi» - dans le discours du déterminisme biologique. » (Nelkin, Lindee, La mystique de l'ADN, 1998)

L'histoire du corps au XXe siècle est intiment reliée aux développements scientifiques et médicaux; il est donc normal que l'artiste s'y intéresse. La génétique s'avère tout aussi palpitante sinon plus que les voyages interplanétaires.

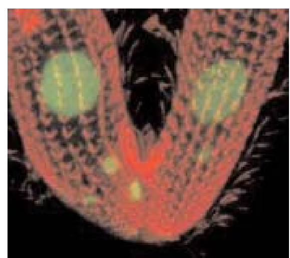


«L'art transgénique est une nouvelle forme d'art basés sur le recours aux techniques de l'ingénierie génétique afin de transférer des gènes synthétiques aux organismes ou de transférer du matériel génétique naturel d'une espèce à une autre, le tout dans le but de créer des êtres vivants inédits. (...) Étant donné qu'au moins une espèce en voie d'extinction disparaît à jamais quotidiennement, je suggère que les artistes puissent contribuer à accroître la biodiversité globale en inventant de nouvelles formes de vie. (...) En plus du transfert du matériel génétique inhérent à une espèce vers un nouvel hôte, nous pouvons aussi parler de "gênes d'artistes"... L'artiste devient alors un programmateur génétique dans le sens littéral du terme, qui peut créer des formes de vie en inscrivant ou modifiant ce code. (...) tre humain signifiera que le génome humain n'est pas notre limite mais notre point de départ. » (Edouard Kac, www.ekac.org)

L'artiste contemporain est le seul à avoir actualisé dans la modernité le secret anthropocentrique de notre inconscient collectif depuis la Préhistoire : la création d'un être nouveau issu du génie de l'homme. L'instrumentalisation des hommes par les technosciences où l'homme devient l'objet des travaux

scientifiques ouvre toutes grandes les portes de la démiurgie biologique. Le génie génétique, par une sorte de bricolage moléculaire, va au-delà de l'ordre naturel et social en tripotant le corps humain lui-même ainsi que tout le vivant. Le corps devient un théâtre moléculaire ouvert à toutes les manipulations, les mises en scène possibles.

Le projet artistique de Kac vise à introduire le gène luminescent de la méduse *Aequorea Victoria* dans son futur chien comme pour le désormais célèbre lapin vert fluorescent. Par la suite, il se lancera dans la combinaison d'ADN en vue de créer des "plantimaux" sorte de plante-animal ou son contraire, un animal doté de matériel génétique végétal et de créer des "animains" sorte d'humain-animal ou animal possédant du matériel génétique humain. L'artiste Christiane Geoffroy, quant à elle, se propose de transposer les grands tableaux de la peinture contemporaine en art vivant en modifiant les vaches génétiquement. En manipulant les gênes responsables de la forme de l'ossature et des taches de couleurs, elle veut proposer aux paysans un catalogue de vaches cubistes à la Picasso, des vaches/Mondrian, des vaches/Klee, une Vasareli, peut-être ! Ainsi paysans et promeneurs du Dimanche seront en contact direct avec l'histoire de l'art.



Sur cette même lancée, l'artiste Marta de Menezes a réussi à créer des papillons génétiquement modifiés aux motifs jamais vus auparavant dans la nature. En Afrique du Sud, Laura Cinti a exposé un cactus transgénique contenant du matériel génétique humain qui en plus d'épines produisait des poils humains. Voici comment elle explique son projet :

« Le «cactus project» a débuté en 2001. Son premier défi logistique a été l'expression morphologique de gènes kératiniques implantés dans les cellules du cactus et la production externe de poils (même si une production interne m'aurait tout autant intéressée). Au départ, notre idée était de créer et d'expérimenter des plantes transgéniques. Le cactus, parce qu'il est presque charnel et apparaît souvent comme à la fois monolithique et innocent, protégé par ses épines. Les poils, c'est un signe reproductif, le signe que notre corps change et devient sexuel. La rencontre des deux se veut alors comme une orgie sémantique, un chamboulement de l'ingénierie génétique traditionnelle qui, au lieu de produire quelque chose de stérile, s'incarne dans un cactus transgénique qui demeure sexuel (un godemiché organique, en croissance...) » (http://lesmutants.site.voila.fr/cinti.htm)




Ces travaux artistiques furent bien sûr rapidement récupérés par l'économie. Ainsi en 2003, une compagnie de Singapour a mis en vente le premier animal de compagnie transgénique, un poisson-zèbre rouge, vert et orange fluorescent. Le « Glofish », (glow signifiant luire, fish, poisson) est un animal génétiquement modifié par l'introduction dans son génome d'un gène de protéine fluorescente. (http://www.glofish.com/)

L'exploitation transgénique des animaux ne fait que commencer. Ces projets artistiques vont en droite ligne avec les manipulations génétiques actuelles des scientifiques sur les porcs en autres qui ont reçu du matériel génétique humain afin de produire et transplanter chez l'homme des organes de secours ou des cellules bêta qui produisent de l'insuline.

Bien sûr, l'art transgénique fait partie des projets publicitaires du futur. Déjà, les publicitaires planchent sur des projets visant à transformer les couleurs et les motifs des animaux à des fins commerciales. Les modifications génétiques de la nature sont un terrain publicitaire vierge. Imaginez les retombées commerciales pour les compagnies Nike ou Adidas, pour celle qui réussira à introduire génétiquement son logo sur le pelage du guépard, l'animal le plus rapide au monde.

«Imaginez des poisons coralliens affichant le logo de la compagnie EXXON, des requins Coca-Cola, des barracudas Pepsi, des vaches McDonald, du poulet Kentucky, des rhinocéros Land Rover, etc. Et pour bien faire passer la pilule, rien de telle qu'une campagne publicitaire expliquant que ces modifications génétiques font partie d'un vaste plan des grandes compagnies internationales pour éviter l'extinction des espèces menacées. Les grandes entreprises se doivent de sponsoriser toutes les espèces végétales et animales pour les protéger. » (Michael Crichton, Next, 2007, p.264-268)

**«Science sans conscience n'est que ruine de l'âme.»** (Rabelais)

Selon Marc-André Sirard, le directeur du *Centre québécois de recherche en biologie de la reproduction* : « Le plus spectaculaire outil de la démiurgie génétique est le fameux 47e chromosome, un micro chromosome artificiel

qui contient les gènes que les chercheurs veulent bien y placer. Inséré dans le noyau d'une cellule, ce chromosome s'intègre au reste du génome humain dans les 46 chromosomes naturels et permet l'expression stable et précise d'un nombre élevé de gènes triés sur le volet. Les questions qui se posent aussitôt sont les suivantes : quels gènes doivent contenir ce chromosome ? Où doit-on s'arrêter dans l'amélioration de la qualité de la vie ? Quels modèles d'êtres humains choisirons-nous d'être ? Quel sera le meilleur humain pour la planète ? Demain sera notre juge. Chose certaine rien ne sert de jouer à l'autruche. Ces technologies seront utilisées par l'humain. Lentement mais sûrement parce que l'homme a toujours cherché à améliorer son sort et qu'il a toujours utilisé les outils à sa portée pour y arriver. C'est dans sa nature. » Mais qui décidera de leurs applications à l'espèce ? Sûrement pas vous, sûrement pas moi ! N'oublions pas que la science moderne est subjuguée par la loi économique qui en détermine les orientations. C'est le marché qui détermine de plus en plus la recherche. Tout comme le politique, la science est asservie aux forces du marché et aux investisseurs privés. La collusion entre les nouveaux savoirs et l'hégémonie du marché réalisera concrètement ce qui est prometteur et techniquement faisable. Sachez bien que des centaines de chercheurs sont entrain de concocter la recette du post-humain et que nous serons mis devant le fait accompli sans préavis car, nous avons laissé la science penser à notre place en acceptant d'être déresponsabiliser de notre destin. Comment alors se révolter contre ce qui apparaît acte de libération ?

Depuis la promulgation de droits aux brevets sur les êtres vivants (ADPIC), des centaines de compagnies biogéniques se livrent à une véritable confiscation du vivant, sorte de néocolonialisme génique où l'on prélève systématiquement l'ADN des habitants, des plantes et des animaux. On assiste à un incroyable bio-piratage de la biodiversité en sachant que 80% de cette biodiversité encore vierge se retrouve justement dans les pays, les forêts et dans les gènes des populations dites en voie de développement.

Sous prétexte de bio-prospection, des compagnies s'accaparent les richesses géniques des pays pauvres avec la même férocité par laquelle l'Occident, jadis, avait spolié leurs richesses naturelles pendant la période coloniale. Pour la période entre 1987-1995, 25 000 brevets en biotechnologies furent déposés à *l'US Patent Office* tandis qu'une centaine seulement le furent par des pays en voie de développements, Chine comprise. (Papon, Le temps des ruptures, 2004, p. 210,)

Pourquoi une telle ruée vers l'or génique ? Parce que le nombre des espèces vivantes est estimé entre 5 et 50 millions; aucun expert ne peut affirmer un chiffre avec certitude ce qui explique un si grand écart. Pour le moment, seules 1,4 million d'espèces ont été recensées : 990 000 invertébrés, 45 000 vertébrés et 360 000 plantes et micro-organismes. Mais ce qui est certain par contre est l'aspect préoccupant de l'appauvrissement de la biodiversité. On estime entre cinquante et trois cents espèces végétales et animales qui s'éteignent chaque jour tandis que *l'Union internationale pour la conservation de la nature* (UICN) affirme, dans sa liste rouge, que 11% des oiseaux, 20% des reptiles, 25% des amphibiens, 25% des mammifères et 34% des poissons sont actuellement en danger à l'échelle mondiale. Au lieu de prendre des mesures pour redresser la situation écologique de la planète, on s'aventure dans la cueillette des gènes des espèces menacées dont on espère tirer le plus de brevets possibles. Le scénario est tout tracé d'avance : dans 20 ou 30 ans, des compagnies offriront sur le marché du clonage des animaux et plantes disparus afin de «réparer» l'écosystème terrestre que nous avons dégradé.

Comme toujours, l'homme se croit créateur alors qu'il n'est que confiné à la simple imitation. Le clone sera toujours inférieur à l'original. Le clone est un monstre qui fascine. Par contre, plus l'original disparaît, plus «le monstre» prend de l'importance jusqu'à éventuellement le remplacer complètement. Déjà, Pascal, dans les *Pensées*, avait remarqué le même phénomène auparavant en peinture :

**«Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on admire point les originaux !** » Pascal

Si bien que selon *l'Organisation mondiale de la propriété intellectuelle* (OMPI), les particuliers et firmes des pays industrialisés détenaient, au milieu des années 1990 et tous domaines confondus, 95% des brevets d'Afrique, pratiquement 85% de ceux d'Amérique latine et 70% de ceux d'Asie. Et le plus triste est de constater que cette énorme disparité est le plus souvent le fait d'élite politique tiers-mondiste corrompue comme le remarque Albert Memmi : «Ce n'est pas très difficile de voir qu'il existe une corrélation entre la misère économique et la corruption débridée qui gangrène leurs pays. » On ne peut attribuer au seul Occident l'échec de la décolonisation car il y a bel et bien co-responsabilité et la pensée tiers-mondiste, qui rejette toute la responsabilité de ses cuisants échecs sur les nations dominantes, est une pensée fallacieuse. Les ex-colonies ont réussi peut être leur libération politique mais ont failli dans leur libération économique et culturelle. (La Presse, 24 septembre, 2004, Lectures, p.9)

Et le seul texte international portant sur la biodiversité, la *Convention*

*internationale sur la biodiversité biologique*, signée en juin 1992 lors du Sommet de la Terre de Rio, refuse clairement (article 15, alinéa 1) d'appliquer aux ressources génétiques le statut de patrimoine commun de l'humanité.

Or cette capacité inédite de façonner la nature «à notre image» et de créer une faune et une flore bio-industrielles favorisera l'émergence des Créateurs d'Écosystèmes associés au puissant complexe scientifique, technologique et économique résultant de la convergence entre la révolution génique et la révolution électronique. Ces Créateurs d'Écosystèmes ont pour seul but de repousser les limites de la connaissances en explorant tous les aspects de la bio-génétiques et de voir jusqu'où ils pouvaient affiner leurs techniques. Ainsi pour réglementer la surpopulation, ces créateurs du futur pensent déjà à modifier le génome humain de l'embryon afin de créer les tissus et organes nécessaires à la vie amphibienne. Ces hommes-poissons auront une peau conçue pour résister aux agression de l'eau salée, une couche supplémentaire de graisse sous-cutanée pour se protéger de l'hypothermie en eau froide, des pieds palmés, une série de chimio-capteurs pour localiser leur nourriture et un système de sonar comme celui des dauphins ou des baleines pour s'orienter ainsi qu'un code ultrasonique pour communiquer entre eux.

Derrière ce désir de créer du «vivant» tant chez l'artiste que le scientiste se profile la projection fantasmagorique de créer un autre monde, d'être le rival de quelqu'un (Dieu ?) ou de quelque chose. (la nature ?)

Aparté : Commentaire sur le prophète Zarathoustra. «Mais le prophète est las de l'éternel rituel de la régénération des mythes et annonce une fois pour toute une transfiguration radicale et définitive de la condition humaine par la «science» de la connaissance rigoureuse et utile. L'homme ne pourra atteindre l'Illumination que par son sacrifice, dans la transfiguration (Révolution finale) où il surpasse sa condition humaine pour atteindre la grande «Rénovation universelle. » (Eliade)

«Le partage viscéral est la seule voie pour briser l'isolement, surmonter l'obligatoire solitude qui est le lot de toute incarnation. Tant que nous n'échangerons pas nos organes, nous ne pourrons pas avoir une véritable expérience de l'autre. C'est la seule façon d'inaugurer un échange réel entre les individus. Mettre ses tripes sur la table est insuffisant. Il faut les mettre dans les autres et accueillir les leurs. A ce prix seulement pourrons-nous abolir les exclusions, les luttes et la violence qui ont de tout temps divisé les peuples. La nature humaine est à changer. Jusqu'à présent, l'art s'est affairé à commenter et critiquer le monde. Il doit maintenant le transformer. Il faut, que de toute urgence, que l'humanité se prenne en mains. Les artistes, pour être à la hauteur de leur tâche historique de prophètes, doivent montrer la voie. » (Jean-Jacques Pelletier, La chair disparue, 1998)

Cette nouvelle conception du rôle de l'art dans la société est capitale pour la compréhension de l'art moderne. En nous offrant sa propre lecture des réalités socio-politiques, l'artiste prétend aussi construire des «réalités nouvelles» pour un «homme nouveau» habitant une «cité nouvelle» et va jusqu'à affirmer que son oeuvre «est un acte de création, au sens presque divin du mot. » (Read, La philosophie de l'art moderne, 1988, p.16-21)

«Ce n'est pas seulement de la science et de la technique que la modernité s'était inspirée. C'était aussi, c'était surtout peut-être de tout un syncrétisme spiritualiste qui s'alimentait à ce qu'il y a de plus contraire à la raison. Théosophie et anthroposophie, sans doute, mais aussi spiritisme, occultisme, dialogue avec les défunts, croyance aux mondes invisibles, aux rayonnements mystérieux, aux forces paranormales, aux univers parallèles. (...) Aucun des grands noms de la modernité, de Kupka à Kandinsky, de Mondrian à Malevitch, de Duchamp à André Breton, n'est sorti indemne de cette fascination qui montre que le symbolisme n'est pas mort en 1900. Toute une nébuleuse ésotérique inquiétante, où se retrouvent la croyance dans des pouvoirs paranormaux, le goût des palingénésies (réincarnation) et des eschatologies (vision ultime de l'homme et de l'univers), mais aussi la croyance à la manipulation des masses par le pouvoir occulte de quelques initiés, mages, maîtres et «chefs» (Mussolini, Hitler, Staline), obscurcit l'éclat des Lumières que la modernité était supposée augmenter. » (Jean Clair, La responsabilité de l'artiste, p.17-18) (Les mots entre parenthèses sont de nous).

Nous nageons encore en pleine illusion romantique de «l'artiste rebelle à toute cause, insolent, indépendant. » Dès l'aube du XX^e siècle, les artistes, écrivains et théoriciens de la modernité ont démontré le contraire. Autant à Paris et Rome, Berlin et Moscou, l'intelligentsia avant-gardiste flirta avec la terreur. Depuis ce temps, l'avant-garde artistique gangrenée par la doctrine du salut, incarnée par l'artiste/sauveur, a toujours eu tendance à dériver vers les utopies totalitaires; le post-humanisme fin de siècle remplaçant le bolchevisme, le fascisme et le nazisme comme utopie sociale de masse.

«J'ai vu croître et se répandre sous mes yeux les grandes idéologies de masse, fascisme en Italie, national-socialisme en Allemagne, bolchevisme en Russie et avant tout cette plaie des plaies, le nationalisme qui a empoissonné la fleur de notre culture européenne. Il m'a fallu être le témoin sans défense et impuissant de cette inimaginable rechute de l'humanité dans

un état de barbarie qu'on croyait depuis longtemps oublié, avec son dogme anti-humanisme consciemment érigé en programme d'action. » (Zweig) «Leur prédilection pour le crime, pour l'outsider satanique, pour la destruction de la civilisation est notoire. (...) La notion d'avant-garde a pris dès lors un sens fâcheux que ses premiers tenants n'auraient jamais imaginé» (Eizensberger cité par Clair, 1997, p.18-19)
L'échec des artistes d'avant garde dans leur tentative de «changer la vie» ouvrit la porte à une nouvelle collaboration inédite entre l'art et la science, un nouveau messianisme positiviste naîtra, celui de créer, à l'image de l'homme, un être artificiel; le corps devient objet d'art et de science, c'est le chemin de Damas qui mène à la résurrection. L'homme aspire dorénavant à la démiurgie, celle de l'homme/Dieu.

Avec la découverte du génome humain, tout un langage magico-religieux a envahi la science. Stephen Hawking affirme que les scientifiques dévoilent «l'esprit de Dieu; Leon Lederman nomme la particule subatomique, «la particule-Dieu» à l'origine de tout. La sociologue Isabelle Stengers a très bien résumé le phénomène en déclarant :

« Lorsque les scientistes parlent de Dieu, ils parlent en général d'eux-mêmes. »

Peut-être devons nous prendre conscience du "complexe de déité" inhérent à la raison instrumentale issue de la modernité pour nous faire comprendre et adopter la raison modeste ? «Si l'Incarnation est le fait central de notre culture alors, tout en découle. »

**«Personne ne sortira vivant des arts du futur. La beauté de l'homme est dans sa destruction. »**

La grande différence entre la génétique et la bio-techno-informatique pour atteindre la «révolution finale» est que la reproduction d'un être humain à partir d'une cellule de la peau (clonage) n'est pas équivalente en terme de création à celle d'une entité carrément artificielle, extérieure et indépendante de l'homme. Même la création d'un être transgénique n'est pour eux que tripotage passéiste de gènes associés aux 150 races de chiens issues par manipulation humaine. C'est du déjà vu. Non, pour plusieurs généticiens et informaticiens, la création du cyborg est de beaucoup supérieure au vulgaire clone ou à l'humain-porc. Fortement élitaire, la cyberscience a pour constante finalité la recherche d'un état supérieur de l'homme.

Le projet mythique de créature artificielle incarne donc depuis l'Antiquité la fine pointe des techniques les plus avancées de leur temps afin de déjouer ou reproduire les lois de la nature.

«Ne pourrait-on pas alors imaginer que l'humanité soit aussi une maladie pour quelque organisme supérieur (la terre, l'univers) que nous n'arrivons pas à saisir comme un tout, et dans lequel elle trouve la condition, la nécessité et le sens de son existence? Chercher à détruire cet organisme et être obligé de le détruire au fur et à mesure de son développement, tout à fait comme l'espèce microbienne aspire à détruire l'individu humain atteint d'une maladie (cancer).

Et ne nous est-il pas permis de poursuivre notre réflexion et de nous demander si ce n'est pas peut-être la mission de toute communauté vivante, qu'il s'agisse de l'espèce microbienne ou de l'humanité, de détruire petit à petit le monde qui la dépasse? (...) En ce sens, il est peut-être permis d'interpréter l'histoire de l'humanité comme un éternel combat contre le divin qui, en dépit de sa résistance, est peu à peu, et par nécessité détruit par l'humain. » (Jean Baudrillard, Figures de l'altérité, p. 148-149, 1994)

### Corps cybernétique

**«La science nous renvoie notre propre image: c'est en regardant dans ce miroir que nous nous faisons peur. »** (Jacques Roger)

La science et la technique n'ont pas dit leur dernier mot. Soyons «résolument postmoderne» et allons jusqu'au bout de nos possibilités. Car le cyborg n'est qu'une étape vers le but ultime. Car le cyborg est toujours matériel, il a un corps fusionné, soit, mais toujours soumis à l'attraction terrestre donc à la nature, idem pour le corps transgénique. Or, la volonté de puissance veut se libérer de tout, sortir du tourbillon de la pesanteur matérielle et cette suprême conquête sera celle de l'évanescence complète du corps dans l'esprit.

Dorénavant, seule la nécessité de franchir les limites naturelles de la vie biologique animera le désir de l'artiste afin de conjurer le mauvais sort jeté à la condition humaine, celui de sa lente et laide décrépitude, sa mortuaire déchéance physiologique. Confions donc, à la fusion de l'art et de la science, un autre mandat sotériologique : le post-humanisme.

«Dans un esprit qui rappelle à bien des égards le millénarisme religieux, les prophètes, nombreux dans le monde anglo-saxon, de la post-humanité prétendent que la révolution technique qui s'annonce représentera un saut évolutif formidable pour l'ensemble de la vie terrestre, de sorte qu'ils prévoient

à terme que ces transformations prochaines donneront naissance à de nouvelles formes de vie bien supérieures à la nôtre. » (Daniel Tanguay, Argument, vol 6, no 2, p.29, 2004)

Comme pour l'industrie des cosmétiques ou de la pharmacologie, la cyberculture nous présente les nouvelles technologies comme autant de produits susceptibles de concrétiser le mythe de l'éternelle jeunesse. Tandis que le corps vieillit, la machine, elle, ne cesse de rajeunir, de s'offrir des nouveautés, années après années, de se perfectionner sans cesse, éternellement; le fin du fin étant de jeter avec plaisir la machine usée, démodée et de la remplacer par le nouveau modèle révolutionnaire au design plus sexy. Voilà ! vous en conviendrez un attrait séduisant de beaucoup supérieur à nos funérailles. Certains philosophes y voient une régression de l'humanité et de l'intelligence. Peut être ! Sauf que l'homme est prêt à tout pour ne pas mourir !




D'ailleurs les utopies post-humanistes nous apprennent beaucoup sur les conditions de l'homme actuel. En effet, quel sous-entendu se profile derrières ces pensées futuristes ? Il reviendra à Wiener de le dire avec une clarté désarmante : «Nous avons modifié si radicalement notre milieu que nous devons nous modifier nous même pour vivre à l'échelle de ce nouvel environnement. » Autrement dit, l'homme a tellement endommagé le cycle écologique de la planète qu'il s'est lui-même mis en péril et ce faisant, il doit sortir du cycle biologique s'il veut survivre. Mais il faut bien l'admettre; l'humanité a réussi à recréer les forces de la mort bien avant celles de la vie. Freud a raison, Thanatos (instinct de mort) a toujours gagné sur Éros (instinct de vie) dans l'histoire de l'homme jusqu'à maintenant que l'on pense à la bombe atomique, aux génocides à répétition, aux changements climatiques et à l'extinction effarante des espèces végétales et animales.

Devant cet éclairage nouveau, nous pouvons presque remercier le post-humanisme de nous avoir dévoiler l'escalade possible de la science instrumentalisée vers la destruction de la vie. Or, le cyberespace est un paysage mental où l'homme exploite ses possibilités de spéculation et de prospectives pour dépasser, plutôt se débarrasser des lieux «naturels» qui l'empêchent d'accomplir son destin divin. L'Occident s'est donné l'immortalité comme horizon et le post-humaniste est prêt à se sacrifier pour que cette civilisation réussisse son pari historique : durer éternellement dans la fraîcheur de la jeunesse virtuelle du cyberespace.

Précisons d'emblée car il y a un hic et un os de taille envers le post-humanisme. Même si nos capacités abstraites nous permettent de reproduire la nature organique avec une exactitude étonnante, notre savoir sur la nature de la vie ne dépasse pas celui des Grecs de l'Antiquité si bien que transférer de l'organique dans l'inorganique et vice-versa au point d'être capable de télécharger le contenu informationnel de notre cerveau dans le cyberespace revêt une dimension temporelle inouïe, aussi bien dire verser du vide dans du néant..
Premièrement, soyons certains que l'ère de la puce en silicium ne remplacera jamais le gène et l'extraordinaire capacité d'adaptation de la biosphère. Deuxièmement, l'intelligence artificielle n'a rien à voir avec l'intelligence du cerveau. Alors de les transférer l'un dans l'autre... (Fisher, Argument, vol 6, no 2, 2004)

En admettant que l'on soit capable de le faire, ce qui est loin d'être le cas, le seul téléchargement des informations contenues dans nos neurones demanderait 10 milliards d'années sans compter les 25 milliards d'années nécessaires pour stocker auparavant l'information sur un disque dur qui demanderait une mémoire vive quasi inimaginable. Quant à la connexion neuronale entre matériaux organiques et inorganiques, n'y pensons même

pas; une antinomie. (Selon les experts informaticiens consultés par Dery dans *Vitesse virtuelle*). Il est techniquement quasi-impossible de réaliser les promesses du post-humanisme. D'ailleurs, la nature et la crise environnementale qui s'annoncent et notre «éthique» nucléaire risquent de nous faire disparaître bien avant cela. De la fusion homme/machine, seul le commerce de la vente, des services de réparations et des pièces de rechange et des assurances y trouveront leur compte. Toutes les études «d'engineering» culturel sont formelles : la principale fonction de la culture moderne est de faciliter la croissance économique.

Malgré l'impossibilité présente du téléchargement neuronal, il ne faut pas oublier que tous les laboratoires travaillent à des scénarios expérimentaux qui font la promotion du post-humanisme et que l'homme est le seul être de la création capable de modifier le cours de son évolution. L'utopie cybernétique est pavée de bonnes intentions : éviction des maladies grâce à l'homme génétiquement modifié (Watson), création de l'homme immortel (Haseltine), de l'homme bionique (Stelarc), la *Venus Envy*, utopie esthétique du corps rêvé (Haiken, Natasha Vita-More) ou l'androgyne, utopie cybernétique (Haraway) et finalement, disparition du corps biologique au profit du cerveau informatique évoluant dans un espace strictement artificiel : le cyberespace (Hawking).

Le transhumanisme se retrouve principalement dans les pays occidentaux les plus industrialisés. La Silicon Valley est l'un des pôles géographiques les plus réceptifs aux discours sur le posthumain (le transhumanisme étant né en Californie, là où Gregory Bateson, père de la cyberculture, conduisit des recherches associant la cybernétique aux sciences sociales).

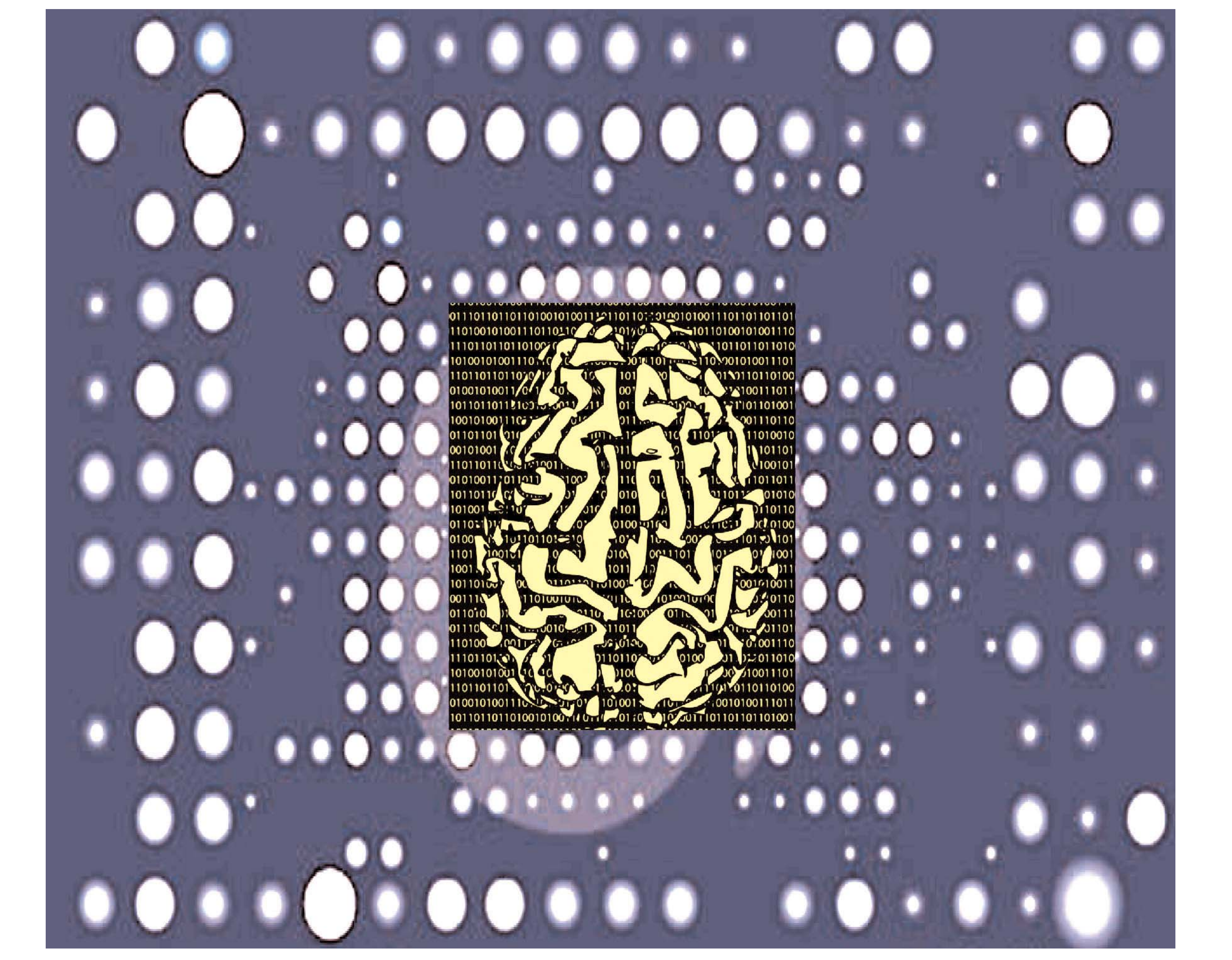
Parmi ces pays du " Nord " occidentaux, les pays anglo-saxons (plus particulièrement les États-Unis, le Royaume Uni, l'Australie et les pays du Commonwealth en général) ainsi que le Japon et dernièrement la Chine sont très actifs. Soulignons qu'avec internet comme vecteur de communication, le critère géographique n'est pas déterminant en soi : le transhumanisme est une idéologie " déterritorialisée ".

Les leaders sont des universitaires, des chercheurs indépendants, généralement des scientifiques mais également des théoriciens. Ce sont eux qui structurent le mouvement transhumaniste en publiant des essais, ouvrant des débats sur le sujet et faisant avancer les recherches pour passer de la fiction à la réalité.

Faut-il vous rappeler que l'évolution des nouvelles technologies est tributaire des recherches militaires. Saviez-vous que des équipes d'officiers de l'armée, de la marine passent au crible toutes les découvertes scientifiques de la science expérimentale pour y déceler les applications militaires possibles. L'armée récupère tout. A preuve cet événement cocasse tel que révélé par Gertrude Stein dans son livre consacré à Picasso : au début de la guerre 1914, Picasso, boulevard Raspail à Paris, regarde passer les premiers camions militaires couverts de taches de peintures destinées à les camoufler. Picasso s'écria alors consterné : «Ce camouflage, c'est du cubisme. » De fait, on a appris par la suite que l'armée avait constitué une unité de peintres célèbres chargée de concevoir et réaliser des camouflages en tout genre. C'est ainsi que, malgré Picasso, le cubisme apporta sa contribution à «l'art de la guerre. » (Papon, Le temps des ruptures, 2004)

Aujourd'hui la convergence idéologique entre le Pentagone et l'industrie des jeux vidéos est patente. La guerre est dorénavant présentée comme un jeu vidéo où les soldats deviennent cobayes des applications techniques. L'art et la science expérimentale sont subordonnés au complexe militaro-industriel dont les travaux sont grassement financés. Les entreprises mondiales et leurs grandes filiales nationales, conscientes de l'ampleur que prend petit a petit le transhumanisme, ainsi que les grands groupes industriels participent aux recherches sur les augmentations bioniques et produisent également les éléments nécessaires aux augmentations bioniques afin de garder la tête du marché : une entreprise qui n'innove pas, c'est une entreprise qui coule ! Mais le transhumanisme modifierait profondément la société en créant de nouvelles inégalités. Les multinationales de la high-tech et les philanthropreneurs dont la contribution sont des investissements plutôt que des dons, verraient dans le transhumanisme une incroyable mine d'or et un moyen d'asservir la population en créant de nouveau besoin et une dépendance à ces extensions bioniques. Le pouvoir tomberait entre les mains des personnes les plus augmentés et celles des entreprises fabriquant de telles extensions.

Aujourd'hui, le monde de la recherche scientifique et universitaire est condamné fatalement à collaborer avec l'univers industriel soumis à la "logique" financière de la globalisation. Tout commence sérieusement avec la publication en 2002 du fameux rapport « NBIC » (nanotechnology, biotechnology, information, technology and cognitive science...) commandité par le gouvernement américain via la *National Science Foundation* (NSF) et le *Department Of Commerce* (DOF). Objectif : faire dresser par une cinquantaine de scientifiques américains de renom un grand portrait futuriste de l'avenir de notre civilisation et de humanité... le tout en pas moins de 400 pages. Leur conclusion est limpide : sur la base de la



convergence des nanotechnologies, biotechnologies, technologies de l'information et sciences cognitives... il deviendra possible de réaliser les fantasmes les plus fous comme des interactions entre humains et machines, la disparition des obstacles à la communication généralisée, en particulier celles qui résultent des langues, l'accès à des sources d'énergie inépuisable, la fin de la dégradation de l'environnement. (in Rapport 2002 de la *National Science Foundation*).

Le cyborg fait partie du carnet de commande de toutes les grandes agences spatiales surtout la japonaise qui a déjà une longueur d'avance phénoménale. La présence de l'humain sur Mars est à la limite de nos capacités physico-psychiques actuelles. Au-delà de Mars, la conquête spatiale appartient au cyborg. Médecine spatiale, nanotechnologies, circuit cybernétique et mathématique quantique sont donc à l'œuvre.

Comme on le voit l'artiste contemporain est intimement lié à la science pour réussir dans son projet artistique. Et que dit la science ? Elle répond oui, c'est possible. La technique ne se contente pas comme l'art, de mettre en scène nos peurs apocalyptiques et la disparition tragique de l'être humain, elle a la possibilité de les réaliser. Parmi les travaux futurs : citons la reproduction ectogénétique dans des matrices artificielles et extérieures au corps humain où les biotechniciens pourront intervenir directement sur le fœtus pour améliorer le développement des tissus de l'embryon. Bien sûr, les agences spatiales eurent vite fait de comprendre la possibilité de d'élever, en cours du voyage spatial vers des galaxies de plus en plus lointaines, des supers astronautes, une nouvelle race spécialement adaptée à une atmosphère de basse-gravité et dotée d'une longévité exponentielle grâce aux phagocythes prédateurs venant éliminer les cellules vieillissantes.



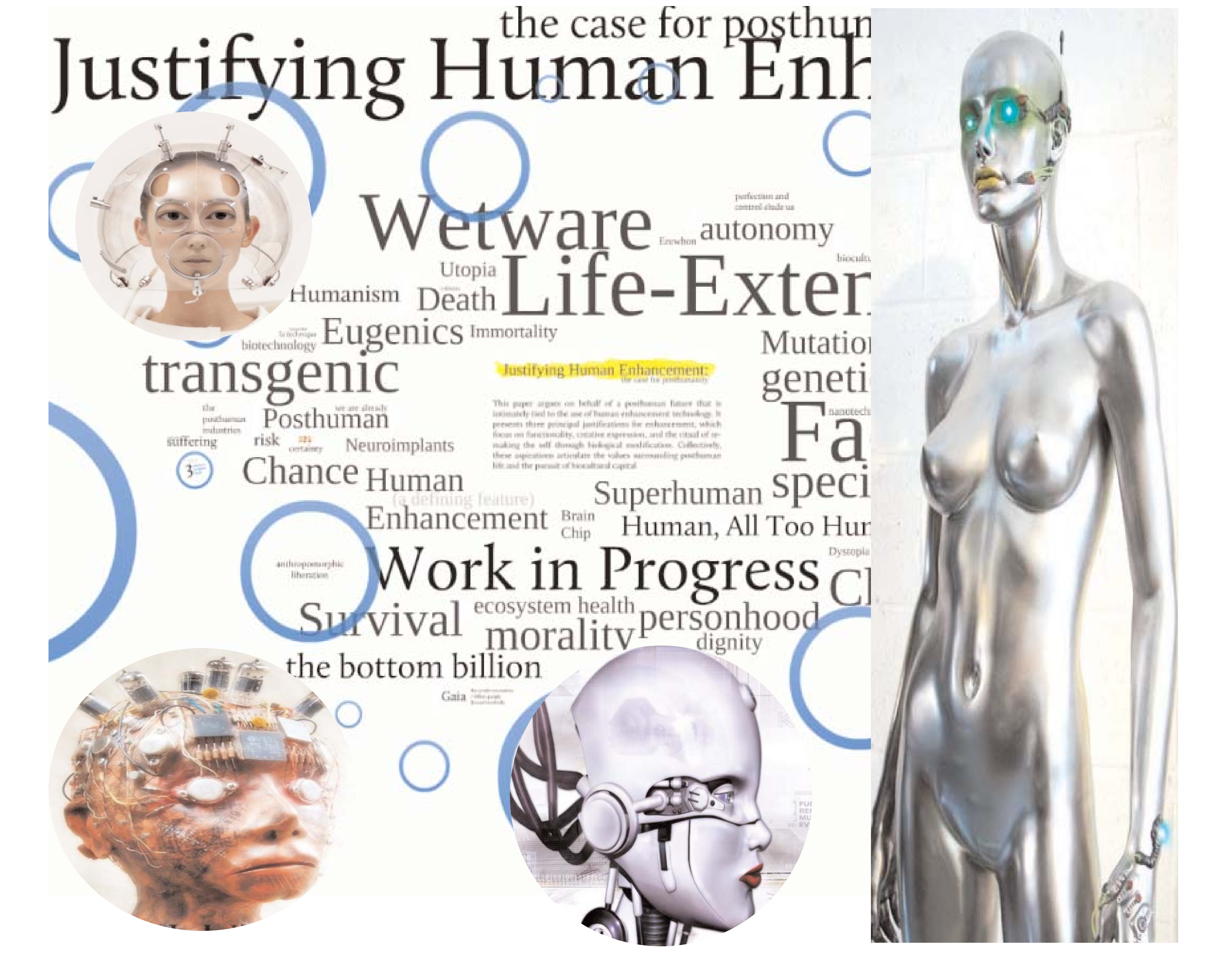
Depuis la nuit des Temps Anciens, l'homme enfonce puissamment le même clou : dominer la nature et surpasser la condition humaine. L'Australopithèque cybernétique n'étant que la métamorphose bio-technologique de notre ancêtre, sa mutation finale. Comme la flamme (verticalité) du feu primordial, il veut physiquement quitter ce monde horizontal et amorcé sa conquête de l'Univers. Que la puissance, «que la force soit avec toi ! » Et ce déplacement inattendu de nos espérances révolutionnaires, du politique et de la théologie vers la technique contemporaine, s'explique par des innovations qui nous rapprochent de l'avenir désiré. Si bien que ces abstractions métaphysiques, artistiques, scientistes sont à prendre au sérieux car la jonction de l'art à la science confirme de plus en plus les désirs d'hégémonie du savant/artiste puisque la pensée cybernétique est bien celle qui aujourd'hui pense le monde. Le futur est sidéral.

### CORPS VIRTUEL MUTANT

Cerné de toutes parts par la génétique, le clonage, les technosciences informatiques, la culture cyber, la haine du biologique et la promotion de l'inorganique, le projet ontologique du XXI$^{e}$ siècle se précise de plus en plus : muter et disparaître.

C'est pourquoi tous les artistes de la cyberculture ont placé leur désir de transcendance entre les mains des technosciences comme une sorte de pensée magique, un techno-animisme au service de la métaphysique du corps, de son épiphanie.


TOKIO HOTEL
HUMANOID
“We are going t
be a hybrid”



the case for posthun
Justifying Human Enh
Wetware
perfection and control elude us
Erewhon
autonomy
Utopia
Life-Exten
Humanism
Death
Eugenics
Immortality
biotechnology
Mutatio
transgenic
Justifying Human Enhancement:
geneti
Posthuman
suffering
risk
Neuroimplants
Fa
Chance
Human
speci
Superhuman
(a defining feature)
Enhancement
Brain Chip
Human, All Too Hur
Dystopia
anthropomorphic liberation
Work in Progress
Survival
ecosystem health
personhood
morality
dignity
the bottom billion
Gaia

Que l'on ne s'y trompe pas, postmoderne veut aussi dire post-biotique «où des formes de vie robotique capables de pensées autonomes et de procréation vont se développer jusqu'à constituer des entités aussi complexe que nous-mêmes. Bientôt, nous allons transférer de notre plein gré nos esprits dans une mémoire informatique ou des corps robotiques, et prendre congé de cette faible chair qui nous encombre. » (Dery/Moravec, Vitesse virtuelle, 1997, p.18) Encore une fois nous sommes en pleine prophétie millénariste électronique du salut éternel où nos fantasmes de puissance échapperont toujours à l'éthique.

Seule la cyber-technologie peut concrétiser le désir d'immortalité en arrêtant le cycle de l'évolution biologie par extraction de l'esprit du corps ensuite propulsé dans le "Nirvanet" où nous traversons les apparences comme des transparences, comme une «empreinte d'ange. »

Le cycle de la sélection naturelle prend fin. De l'évolution biologique, (Ceci est mon corps) on passera au perfectionnement cybernétique (Ceci est mon logiciel) où les organes inutiles seront remplacés par de nouveaux gadgets, le corps sera prothèse : Ecce Homo Techno.

«Nous sommes à l'âge des technologies douces, software génétique et mental. Les prothèses de l'âge industriel, les machines faisaient encore retour sur le corps pour en modifier l'image - elles-mêmes étaient métabolisées dans l'imaginaire, et ce métabolisme faisait partie de l'image du corps. Mais quand on atteint un point de non-retour dans la simulation, quand les prothèses (nanotechnologiques) s'infiltrent au cœur anonyme et micro-moléculaire du corps, lorsqu'elles s'imposent au corps même comme matrice, brûlant tous les circuits symboliques ultérieurs, tout corps possible n'étant que sa répétition immuable - alors c'est la fin du corps et de son histoire : l'individu n'est plus qu'une métastase cancéreuse de sa formule de base. » (Baudrillard, 1979, p.235)

**«Dans mille ans, nous serons des machines ou des dieux.** » (Sterling)

Le corps virtuel souligne la victoire de la raison pure, de l'esprit sur la matière. Cette victoire passe par la désincarnation, une libération de l'esprit de sa prison charnelle. Ce pur esprit endosse les attributs de la déité. L'image du corps cybernétique est l'un des miroirs les plus révélateurs du cinéma hollywoodien. Le film *Terminator I* de James Cameron nous offre une résurrection contemporaine d'un corps recomposé à partir d'organes morts et d'objets inertes. Ainsi le corps ne peut plus mourir puisque sa force vitale est désormais relayée par la toute-puissance de la science. En fait, la cyberculture nous révèle le grand projet métaphysique des technosciences qui se développe à l'insu des hommes.

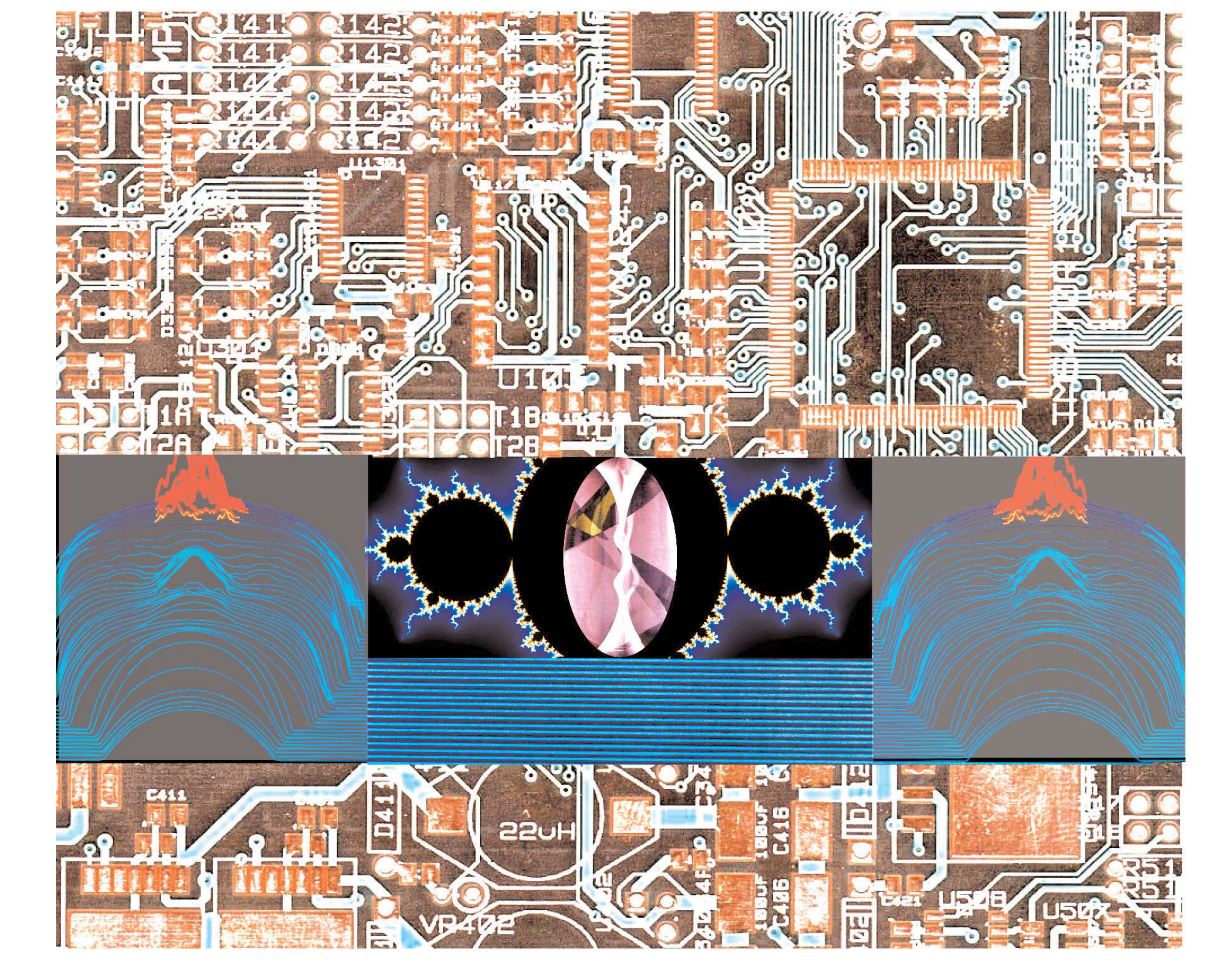
Il faut pour cela comprendre que la cyberculture n'est que le résultat technologique de la philosophie religieuse monothéiste concernant la nature et le corps. La cyberculture «s'abreuve aux sources syncrétiques de toutes les cultures et religions. Il cimente les éléments épars arrachés aux mythologies disparues. Puis il recompose tout avec la minutie d'un prodigieux sorcier» ; il se réinvente perpétuellement intégrant les nouveautés technologiques au fur et à mesure de leur invention. (Christian Noorbergen, Les distances du divin, in Artension, nov-déc. 2003)

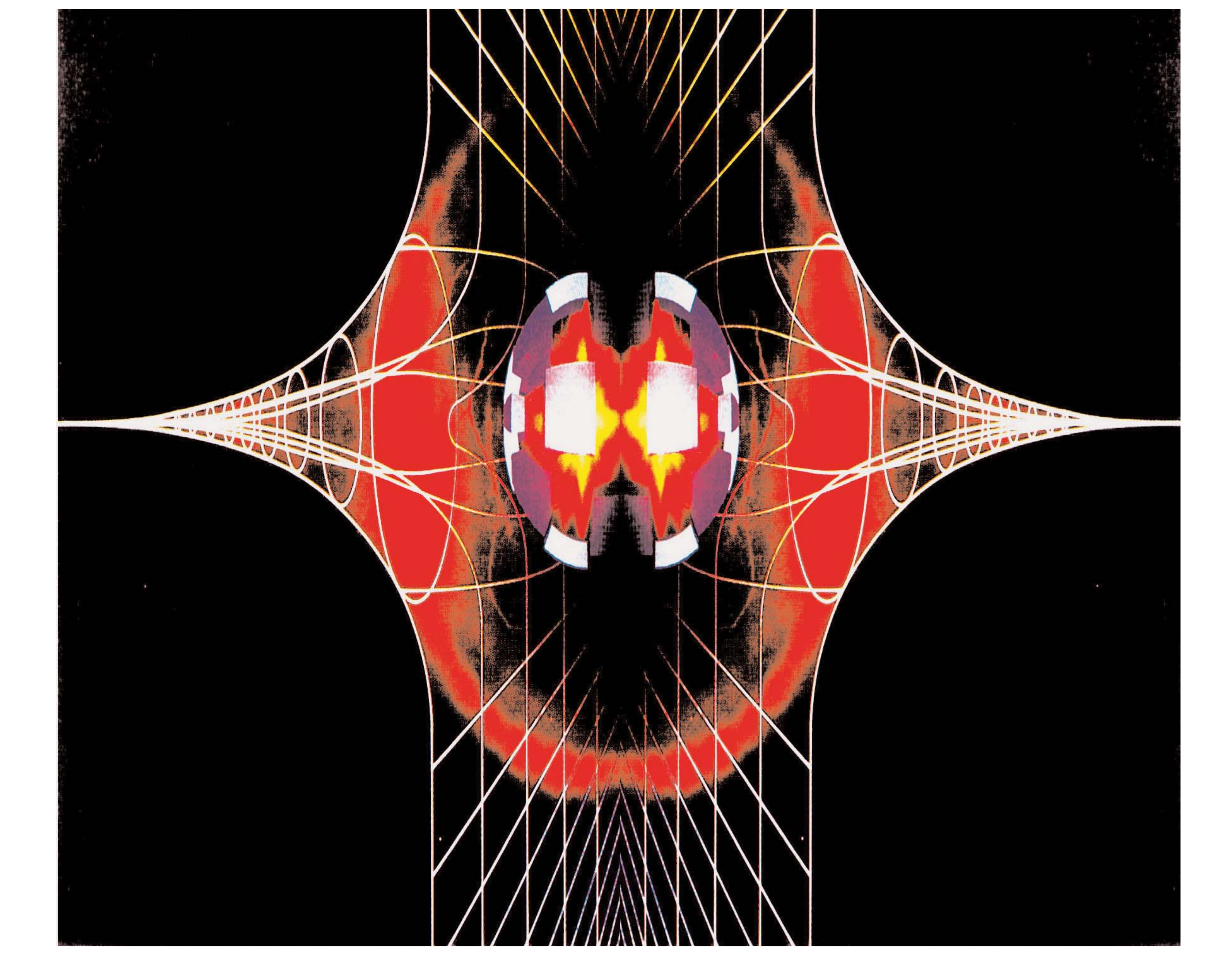
«Nous assistons à une déification du savoir c'est à dire «la connaissance l'emportant comme valeur sur la vie humaine, ce qui permet de justifier toutes les dérives des expériences biologiques. » (Drouin, L'Autre futur, 1989)

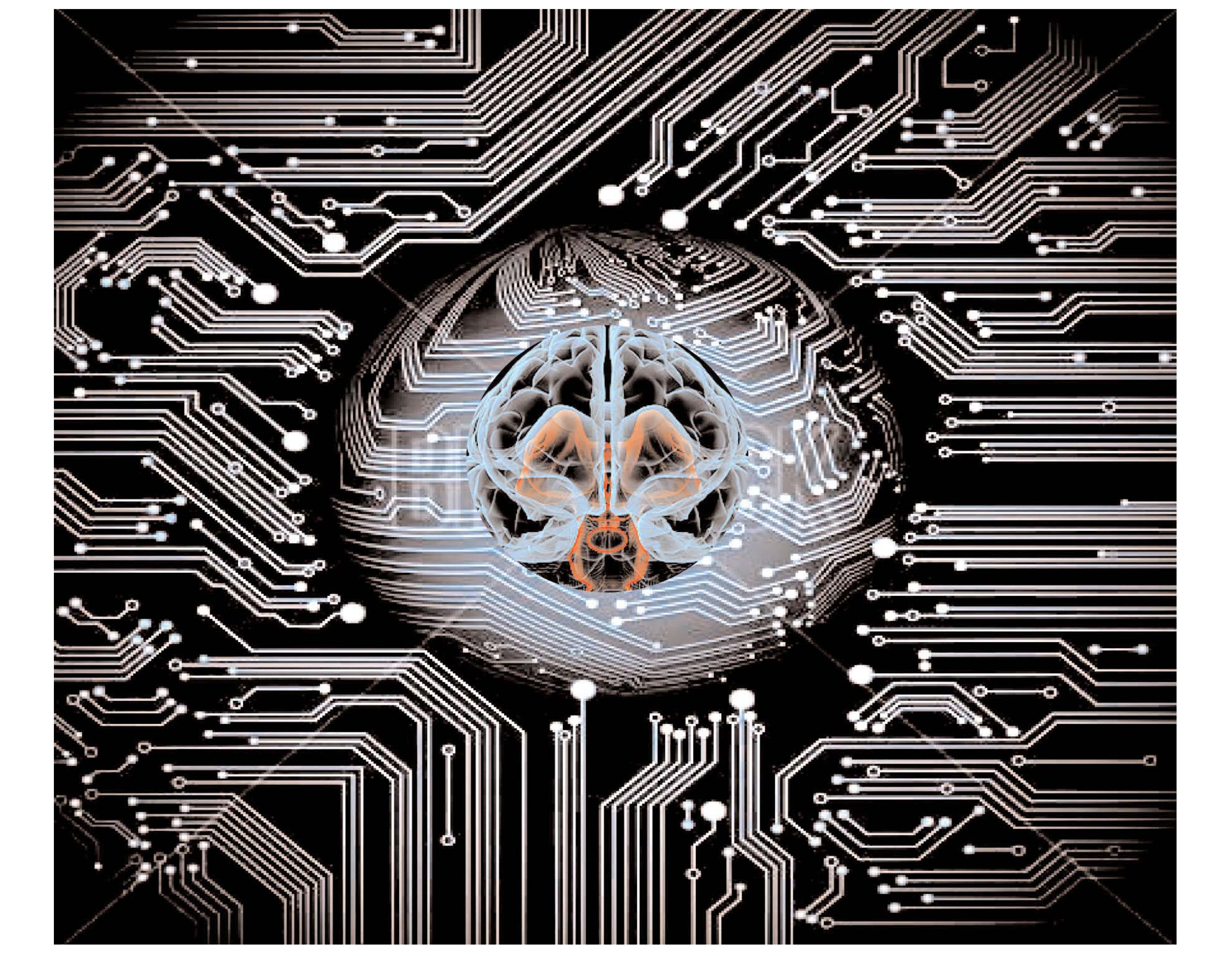
« Je pense beaucoup à Teilhard de Chardin; il parlait de la noösphère, qui serait la connexion de tous les champs de la conscience humaine, et qui devient de plus en plus puissante à mesure que la civilisation avance; et il disait que Dieu veut avoir quelqu'un de son niveau à qui parler, et que c'est ça que l'humanité crée peu à peu. Je ne saurais pas mieux vous décrire ce qui, à mon avis, est en train de se passer. » (Barlow in Vitesse virtuelle, p. 58)

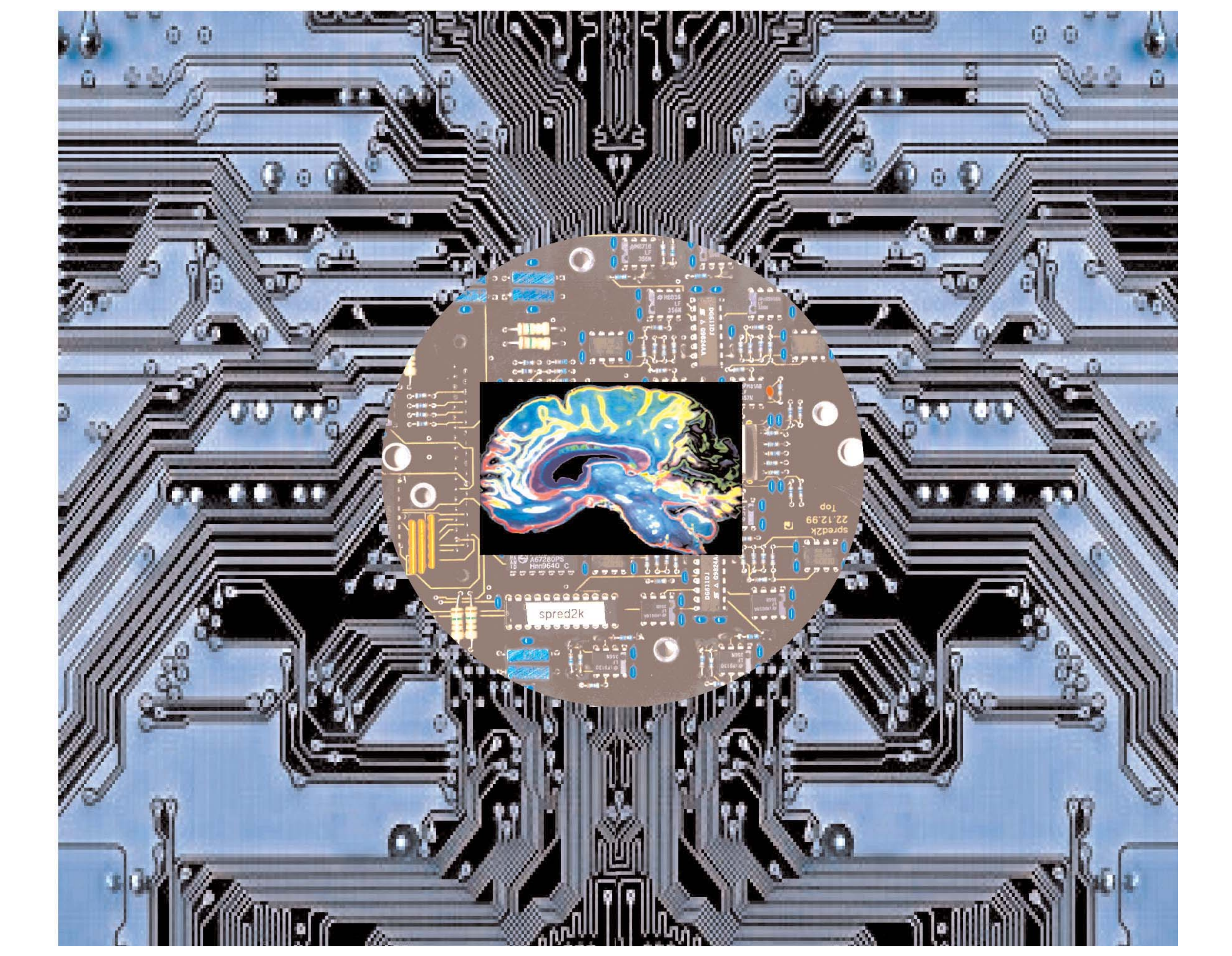
Car Dieu ne peut mourir comme tous les archétypes il ne peut que se métamorphoser, prendre la couleur des us et coutumes des sociétés comme un caméléon quoi! Tout au plus, Dieu comme archétype peut s'effacer, s'absenter le temps de sa transformation, toujours il resurgit. Ainsi l'évangile postmoderne se lit comme suit: la nouvelle conscience post-humaniste annonce l'avènement d'une Ultra-humanité convergeant en un Point Oméga - un Christ cosmique qui serait l'achèvement de l'évolution dans la noösphère (de Chardin). Cette «génération du Saut Total entrera dans l'Hyper-esprit (...) en laissant derrière elle les derniers résidus de matière. » (Clarke). Ayant atteint le point où se rejoignent l'odyssée de l'espace extérieure et celle de l'odyssée intérieure, l'être peut enfin transcender son humanité pour accéder au royaume du sacré. (in Vitesse virtuelle)

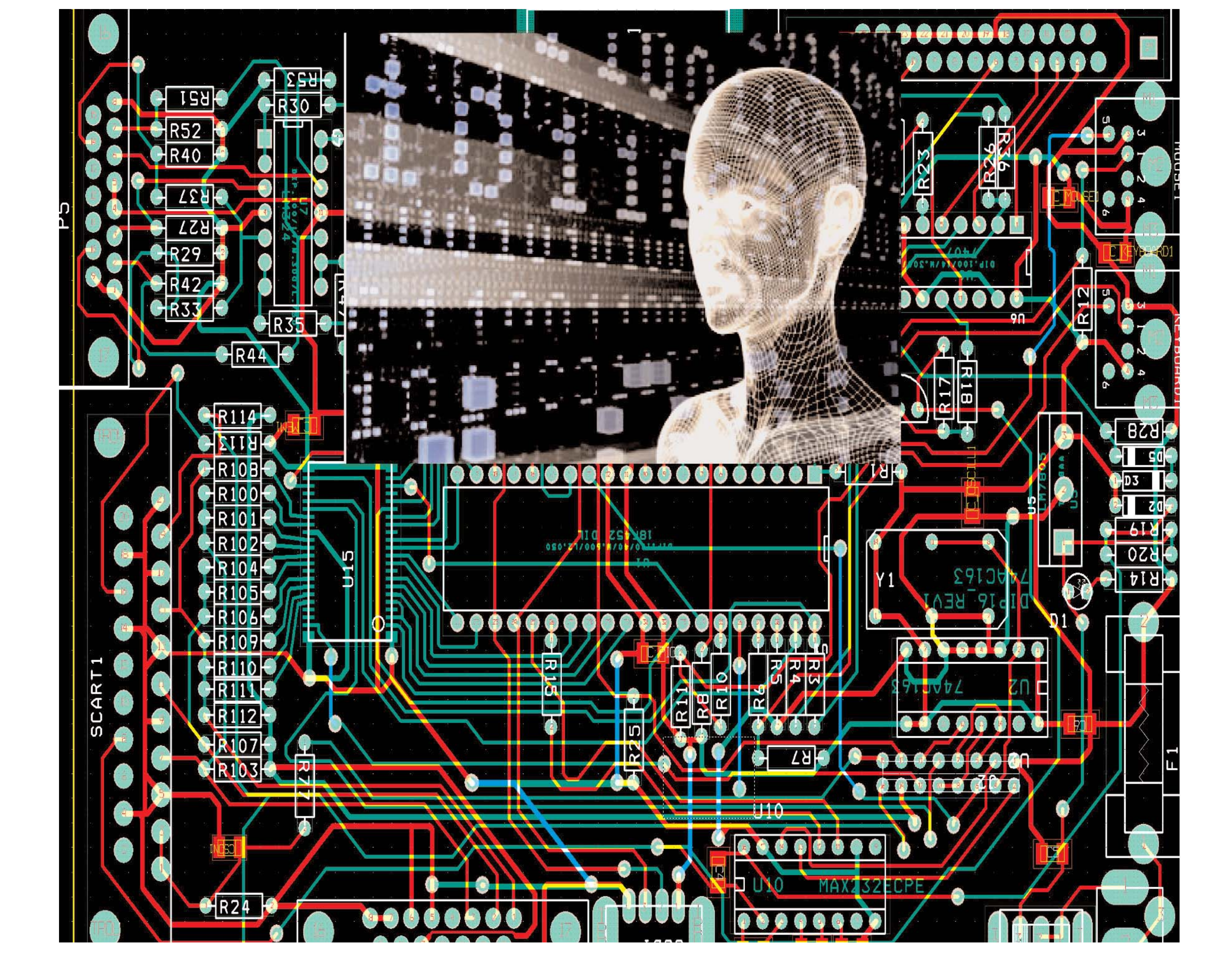
« À toute réalisation scientifique correspond donc un mythe dynamique : Icare est le mythe de l'aviation, Prométhée celui de l'énergie atomique dérobant aux étoiles leur secret pour le donner aux hommes, le golem est celui de l'automate, celui de la cybernétique. Les mythes dynamiques


22uH
VR402
C411
C416
C406
U508
T1B
T2B
U101

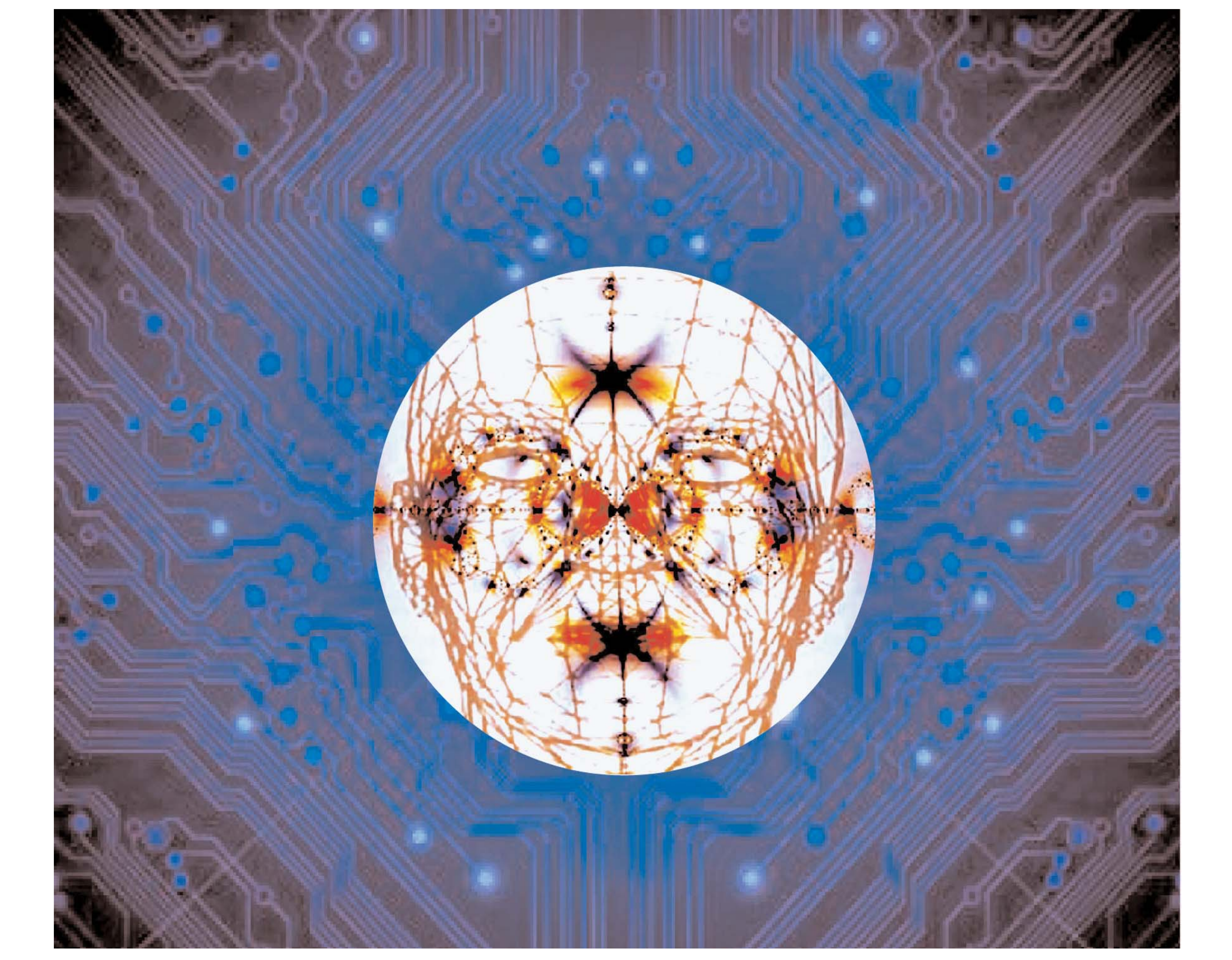


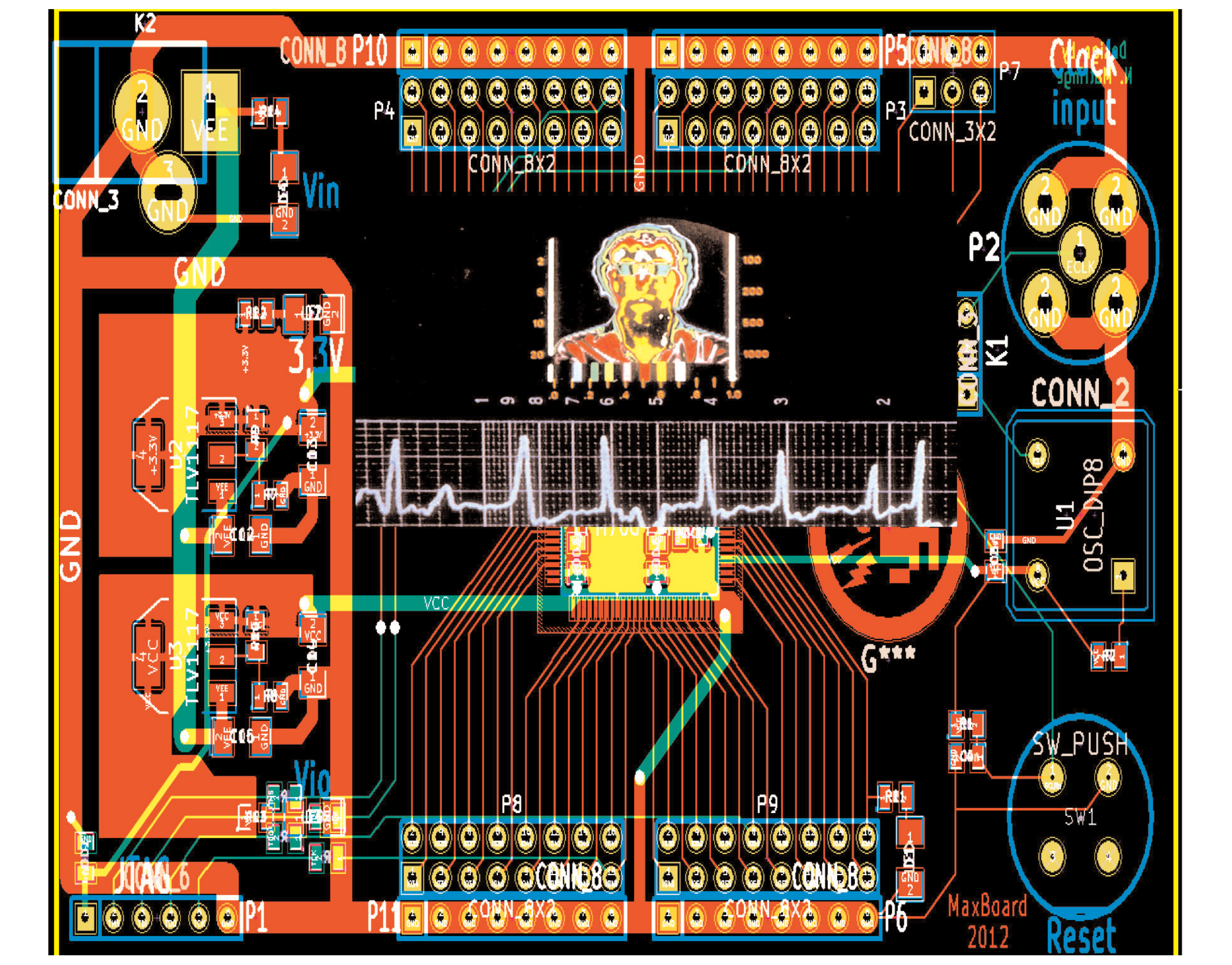



spred2k
A67280PS
Hnn9640 C
spred2k
22.12.99
Top

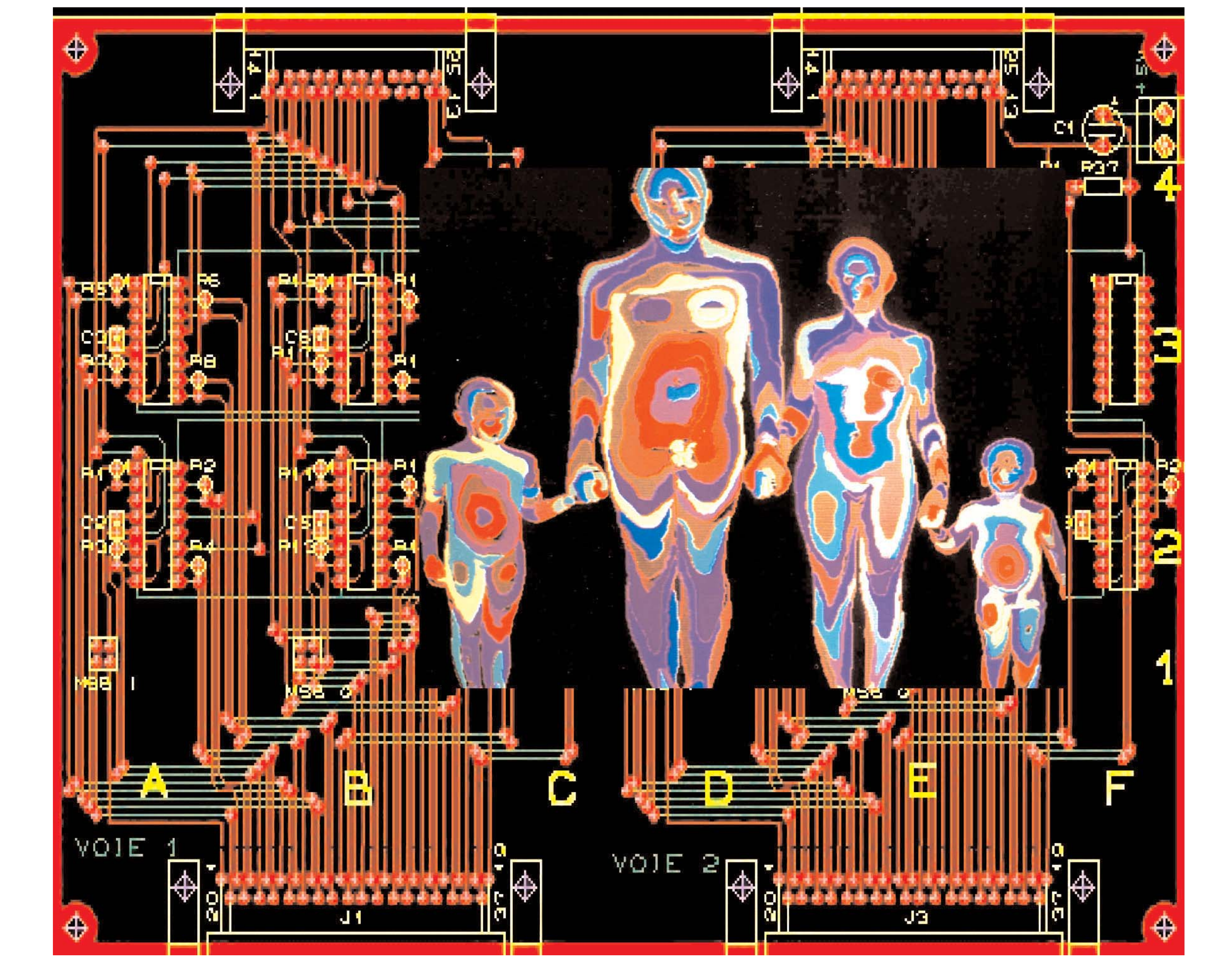


P5
R52
R40
R29
R42
R33
R30
R35
R44
R114
R108
R100
R101
R102
R104
R105
R106
R109
R110
R111
R112
R107
R103
R24
R77
SCART1
U15
R15
R25
R11
R8
R10
R6
R5
R4
R3
U10
MAX232ECPE
U2
74AC163
Y1
D1
U5
R23
R26
R36
R17
R18
R12
R28
D5
D3
D2
R19
R20
R14
F1



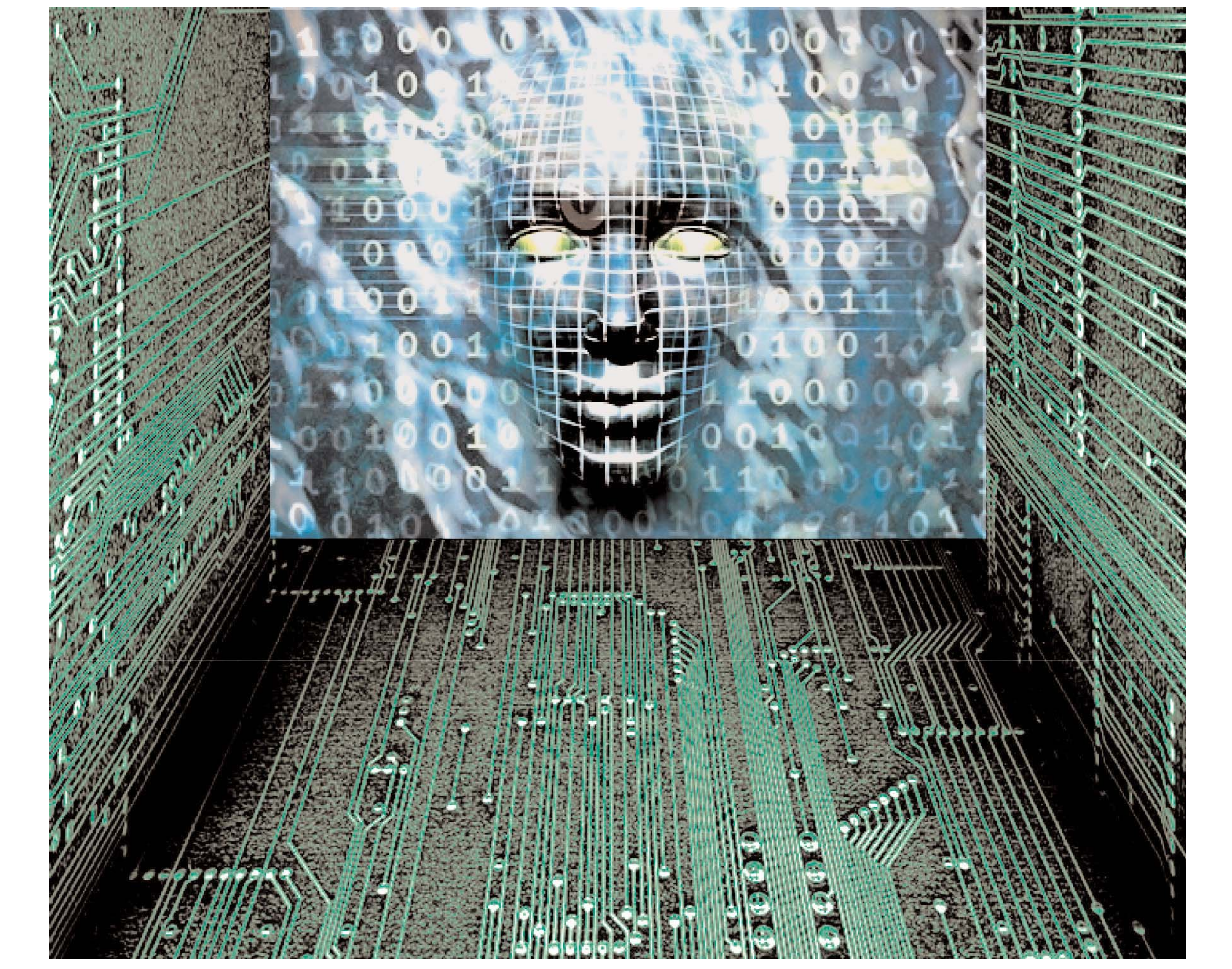


K2
CONN_8
P10
P5
CONN_8
P7
Clock
input
P4
P3
CONN_3X2
CONN_8X2
CONN_8X2
GND
CONN_3
GND
VEE
GND
Vin
P2
GND
3,3V
K1
CONN_2
U2
TLV1117
U3
TLV1117
GND
VCC
U1
OSC_DIP8
G***
SW_PUSH
SW1
Vio
P8
P9
JTAG_6
P1
P11
CONN_8X2
CONN_8X2
P6
MaxBoard
2012
Reset



4
3
2
1
A
B
C
D
E
F
VOIE 1
VOIE 2
J1
J3
C1
R37





n'agissent pas au niveau du conscient dans notre société : (...) le mythe dynamique émerge au niveau de la société scientifique globale, comme une tendance organisatrice qui module le flux des découvertes et oriente de façon inconsciente les démarches individuelles. » (Abraham Moles cité in «À l'image de l'homme», Breton, 1995)

Le mythe dynamique de notre époque est le saint des Écritures qui par son ascétisme ne veut plus être esclave de la matière. C'est aussi le «corps épuré» de Pythagore mais dans les deux cas, cela ne veut pas dire de mépriser le corps mais d'affirmer une vie spirituelle plus forte que les passions et les souffrances charnelles. Dans la cyberculture, cet idéalisme mystique est plutôt fantasmé jusqu'à l'extrême.

**«L'histoire n'est qu'un éternel recommencement. »** (Trucyde)

Cette théologie mystique de la Lumière est l'essence même des arts de la cyberculture, où l'œuvre sans support, sans matériaux, sans corps, s'exprime dans la fluidité lumineuse des octets. : le carré blanc de Malevitch sans le support du cadre = lumière.

Le corps/oeuvre devient évanescent, absorbé par le pur Esprit du réseau/mandala électronique. Immatérialité, intemporalité, retournement de la métaphysique du «Verbe s'est fait chair» par la «chair qui se fait Lumière. » Fusion extrême de l'organique dans l'inorganique, sortie définitive du cycle naturel de la vie et de la mort. Comme aux origines, notre esprit/signal errera dans l'univers/réseau comme l'Australopithèque sur terre mais sans les affres de la vie naturelle. Nous venons à peine, pour certains, de nous libérer du ciel et de l'enfer monothéistes que déjà pointe le cyberciel. Décidément, «le futur est derrière nous. » (Riton)

**«La fête est finie, l'heure est venue de choisir son camp. »**

Artistes et scientistes sont donc engagé dans une longue procédure de décréation, de dématérialisation diront les gourous du pixel. Toutes les grandes théories philosophiques, religieuses, politiques artistiques, scientifiques se sont appuyées sur une représentation de l'homme; hommes égaux en démocratie, hommes asservis en dictature. Pour les bio-sciences, le corps est bien une représentation de l'homme malléable, modifiable; pour la cybernétique, l'homme peut se fusionner à la machine ou vice versa mais, jamais dans l'histoire de l'humanité, nous avons eu affaire avec une représentation de l'homme qui implique sa disparition physique, c'est à dire qui prévoit la sortie du corps de son univers terrestre par la création d'interfaces entre le corps et le numérique des logiciels pour nous propulser dans l'immatérialité de l'espace opérationnel virtuel.

«La connaissance s'est transformée chez nous en une passion qui ne s'effraye d'aucun sacrifice, et n'a au fond qu'une seule crainte, celle de s'éteindre d'elle-même... La passion de la connaissance fera peut-être périr l'humanité. Nous sommes peut-être parvenus à l'idée de l'humanité qui se sacrifie, non pas sur l'autel de la vérité, mais sur l'autel du savoir. » (Edelman Bernard, 1991)

**«L'enfer, c'est de se croire par erreur au paradis.»** (Simone Weil)

Les eaux primordiales du nouveau continent élu sont cyberespace où tout s'évanouit. Plus de peau, de corps, de races, plus de rôles sexuels, plus de désirs, de besoins, disparition du social, de la politique, des idéologies de l'économie, disparition de l'altérité, de l'autre, seul compte le salut individuel dans le vertige de la disparition.

« Ce vertige est-il dangereux ? De prime abord, probablement. Mais grâce à lui, nous nous libérons enfin des carcans, du dogme, de l'idéologie et de la répression. Par le vertige, nous pouvons enfin être libres complètement, à jamais ( et nous perdre, il est vrai dans cette liberté). Face au vertige, le fait d'être homme ou femme, juif, chrétien bouddhiste ou musulman n'a aucune importance. Face au vide, nous muons, laissant nos vieilles peaux idéologiques glisser sous nos pieds. Face au vide, nous sommes nus. Nus et premier. Libérés d'un Dieu tout-puissant, d'un bonheur et d'un malheur inhérent, d'un destin étouffant. Face au vide, il n'y a pas d'intouchables. Tous ont maintenant la possibilité d'être ce qu'ils veulent, de renaître en ce qu'ils choisissent, de se détruire en ce qu'ils désirent. Les enfants du vide ne seront ni pécheurs, ni condamnés, ni élus. Ils seront tout simplement. Tout leur sera possible. Leur existence sera leur univers. »

« Nous avançons aujourd'hui vers ce monde avec enthousiasme et espoir, mais sans vraiment comprendre ce que nous sommes, sans vraiment reconnaître à qui ou à quoi, historiquement et politiquement, nous appartenons. Sur ce continent, nous célébrons la fin de nos identités raciales, nationales, religieuses et sexuelles, car nous y voyons avec raison, la possibilité d'un recommencement, mais nous déplorons aussi le vide soudain de nos êtres. Sur le *Continent X*, nous sommes universels et amnésiques, affranchis des prisons de la pensée et des dogmes humains, mais aussi de toute amarre et de toute fidélité. »

(…) «Une chose est certaine quoi que l'on pense de ce continent, il ne disparaîtra pas, car jamais dans l'histoire de l'humanité n'avons-nous tourné le dos à une transformation. Jamais n'avons-nous reculé devant une percée scientifique, jamais n'avons-nous ignoré une découverte technologique et ce, peu importe qu'elles aient été bonnes ou mauvaises... » (Dyens, Continent X, 2003, p. 152-153)

Le dernier paragraphe de cette citation est très troublant. Premièrement, il démontre que l'éthique n'a jamais réussi à s'imposer pour arrêter la volonté de puissance en action, tout au plus, elle peut ralentir le processus. Deuxièmement, toute cette philosophie post-humaniste repose sur la faillite existentielle de l'homme. Prenons seulement la relation de l'homme avec son environnement, le protocole de Kyoto, qui permettrait de ralentir l'effet de serre, bien que ratifié, ne sera peut-être jamais respecté. Nous savons tous que l'effet de serre met en péril des millions d'espèces animales et végétales et provoquera des cataclysmes écologiques, météorologiques dont nous subissons déjà les conséquences. Notre manque de courage est symptomatique de la catastrophe annoncée. Et l'évolution rapide de la situation fera que nos «éthiciens» seront toujours un pas derrière la réalité. Le post-humanisme deviendra ainsi « la victoire historique» de l'animus, victoire de la raison, défaite de l'anima et de la nature dans leur disparition.

**«Nos utopies sont placées au bord du désespoir. »**

Nous sommes placés devant des échéanciers qui réclament un changement radical des mentalités. Or cette prise de conscience de l'humanité se situe encore une fois au niveau de la crise comme si nous étions incapables de «prévenir pour guérir. » Désertification, pollution, épidémie, famine, guerres civiles, massacres ethniques, fanatisme religieux, tels sont les symptômes d'une planète malade. L'intérêt accru que l'on porte aux cétacés et aux ours polaires est proportionnel aux possibilités de leur éminente extinction. Pourtant depuis des siècles des écrivains comme Whitman et Thoreau nous chantent la nature menacée et nous rappellent les prophéties désespérées des grands chefs amérindiens déchus.

«Sans doute parlent-ils tous du déclin de « notre civilisation », mais ils laissent ordinairement entière la question de savoir si le « notre » doit se rapporter à la civilisation humaine en général ou seulement à sa phase occidentale. Le problème qu'il s'agit de résoudre en l'occurrence se ramène donc logiquement à la question suivante : d'où proviennent et à quoi doivent aboutir les tendances internes qui menacent « notre » Civilisation occidentale de décadence ? Appartiennent-elles à un Système causal intéressant uniquement la phase occidentale de la civilisation, c'est-à-dire une période n'excédant pas un millier d'années ? » (de Mann, Ère des masses)

**Corps perfectible,**



Spengler a qualifié de faustienne notre civilisation. Faust représente le désir de l'homme d'avoir « bien plus que Dieu et le Diable ne peuvent lui donner. » Faust incarne en lui ces forces en raison de sa volonté de puissance et de perfection qui ne connaît pas de limites, en raison de son ambition de dominer la nature, du dynamisme où dans sa conception de la vie et du monde, le progrès ne s'accorde ni trêve ni repos. Les philosophes du siècle des Lumières exprimaient précisément cette idée selon laquelle l'être humain ne se définit par aucune essence fixe. Valeur fondatrice de l'humanisme moderne, au cœur des avancées tant démocratiques que scientifiques et techniques majeures de nos sociétés occidentales, la notion de perfectibilité suppose que l'être humain ne réalise son humanité que dans l'arrachement à la nature. L'idée de perfectibilité humaine est consécutive à l'avènement de la modernité. Elle est une invention moderne. (Nicolas Le Dévédec, De l'humanisme au post-humanisme : les mutations de la perfectibilité humaine, Revue du MAUSS, 21 décembre 2008)

La notion de perfectibilité permet d'appréhender la société comme une création, une œuvre proprement humaine. Une autre conception de la perfectibilité renvoie à cette capacité de l'homme de se rendre, grâce au progrès des sciences et des techniques, ainsi le corps est appréhendé depuis le XVII$^{e}$ siècle comme un « avoir » plus qu'un « être », autrement dit, comme une machine obéissant aux lois de la mécanique et susceptible d'être modifié, amélioré. Sauf que la finalité du perfectible implique que l'arrachement de l'homme à la nature signifie aussi l'arrachement de l'homme à son propre corps.

L'art constitue une partie de ce même processus de dissolution qui n'est qu'un phénomène complémentaire aux symptômes de décomposition sociale et psychologique. En cela aussi il existe toute une gamme dont on peut suivre les nuances dans l'évolution de, l'impressionnisme au surréalisme en passant par le symbolisme et l'expressionnisme, tout comme le médecin suit les progrès d'une névrose ou d'une psychose. Depuis l'art expressionniste, la figure humaine, comme le monde, n'a fait que déchoir.

C'est pour cela que l'art moderne a sans cesse versé dans l'historisme et dans l'exotisme en cherchant sans cesse et de propos délibéré une nouvelle inspiration dans des styles plus anciens ou étrangers dominée par le sentiment qu'il faut à tout prix exprimer quelque chose d'autre que le monde de ce qui existe, tout simplement parce que la condition préalable : un sens nouveau donné à la vie et au monde par une nouvelle communauté entre les hommes, n'existe pas.

L'art est ainsi devenu sans objet en un double sens : en perdant sa mission sociale il a perdu le respect des choses du, monde extérieur. L'artiste, n'a plus d'autre mission que de « s'exprimer lui-même. » Seul compte encore le « sujet » au détriment de « l'objet » jusqu'au point où l'artiste ne s'intéresse plus qu'à ce qui se passe en lui-même. La plupart d'entre nous ne manquent aucunement de connaissances et de culture générale et pourtant, nous agissons comme si nous n'avions rien vu venir. Pourquoi ?

«La Science explore; la Technologie exécute; l'Homme se conforme. » (Thème de la Foire internationale de Chicago, 1933)

Mais contrairement aux utopies des siècles passées qui se proposaient comme idéal lointain, les utopies modernes se présentent comme imminentes et réalistement opérationnelles dans notre développement actuel. Toutes les avancées technologiques nous font miroiter un perfectionnisme sans effort vers la béatitude sociale sous la dictature de la mégamachine. Ne l'oublions pas : devant la technologie, «l'homme se conforme. »

Nous nous retrouvons ainsi tous, politiciens, économistes, syndicalistes, scientistes, artistes, simples citoyens, piégés dans une logique de vision culturelle beaucoup plus profonde que nos choix politiques. Que l'on soit de gauche, de droite, centriste, anarchiste sur Internet, peu importe puisque de toute manière, c'est tout l'Occident qui a été fasciné et possédé par le mythe de la machine. Or, la technocratie actuelle est l'aboutissement totalitaire d'une tradition culturellement machiniste qui s'est imposée, incrustée depuis le Moyen-Âge. Or, devant tout despotisme, la majorité des hommes s'écrase. «Servitude volontaire» dites-vous ! Rien de plus faux !

«Hélas, si elle était volontaire, cette servitude, cela voudrait dire qu'en dernier ressort les gens sont vraiment libres. Demain s'ils le voulaient vraiment, ils pourraient se libérer de la servitude. Or, je crois que c'est théoriquement possible, mais que, dans la pratique, cela n'a pas de sens, (…) ceux qui vivent aujourd'hui dans cette société obsédée par le fric, qui sont obligés de penser sans arrêt à leur livret de caisse d'épargne, à leur retraite, à leurs actions, à leur assurance-vie... ceux qui regardent la télé telle qu'elle existe aujourd'hui, peut-on dire qu'ils ont cédé à la servitude, que leur servitude est volontaire ? » (Pierre Thuillier, www.mediaport.net/HumainsAssocies)

Volontaire, non ! Involontaire oui ! Car servitude il y a. Depuis l'Antiquité, l'homme est prêt à brader sa liberté pour plus de sécurité. Et c'est là qu'intervient Zarathoustra. Lorsque Zarathoustra se promène à travers cette ville antique où tout est rapetissé, il voit le résultat d'une politique d'apprivoisement réussie et incontestée : il lui semble que les hommes ont réussi à élever une nouvelle variante humaine. Ils se sont librement soumis à la domestication et au choix d'élevage qui mène à un comportement domestique. L'étrange critique de l'humanité à laquelle se livre Zarathoustra vient de ce qu'il a pris conscience de la fausse innocence dont s'entoure l'homme moderne prétendument bon.

On ne saurait pourtant parler d'innocence si les hommes choisissent délibérément de s'élever eux-mêmes pour être innocents. La prévention nietzschéenne envers toute culture humaniste repose sur la découverte du secret de la domestication humaine. Il souhaite dénoncer et révéler la fonction secrète de ceux qui se sont approprié le monopole de l'élevage – les prêtres et les professeurs qui se présentent comme amis de l'homme pour mieux le contrôler. Nietzsche postule ici le conflit de base pour l'avenir : la lutte entre petits et grands éleveurs de l'homme – que l'on pourrait également définir comme la lutte entre humanistes et super-humanistes, Le post-humanisme, c'est donc l'ouverture de nouvelles possibilités d'élevage, de dressage, de domestication de l'homme.

«Dans ce monde de Big Brother, ravagé par la pollution, la pénurie et la surpopulation de « Soleil Vert », tel qu'on se le figure généralement, convergent les chimères de « *L'Ile du docteur Moreau* » (H.G Wells, 1896), les « robots », ces travailleurs mécaniques inventés par Capek en 1921, les « numéros », ces foules d'ingénieurs taylorisés, décrits par Zamiatine (« Nous autres », 1926), et les technologies policières de Philip K.Dick dans les

années soixante. Bref, un monde où contrairement au vieux dogme du parti de l'émancipation, le pouvoir aurait par ses moyens techniques, ses complots, sa terreur, non seulement la capacité d'écraser toute opposition, mais de mettre fin à l'Histoire par l'incarcération de chacun dans la machine universelle. » (Serge Trottein, « Le post-humanisme de Nietzsche : réflexions sur un trait d'union », Noesis, N°10, http://noesis.revues.org/document662.html.)

Encore aujourd'hui, surtout depuis l'effondrement des tours jumelles new-yorkaises, des mesures de sécurité exponentielles encerclent l'individu qui ne voit pas le piège à long terme. Que faire lorsque la taille de nos sociétés deviendra si énorme qu'il sera quasi impossible d'y aller d'une gestion humaine ? Curieusement, les questions de pouvoir sont toujours absentes dans les écrits post-humanistes. Des questions aussi simples que «Qui a fabriqué ces machines» ? «Qui en a écrit le programme informatique» ? sont toujours évacué au profit d'un silence douteux sur les enjeux politiques ici en cause. On préfère le flou artistique.

«Le monde à venir sera comme ci comme ça. La technique nous acclimate, nous forme, nous déforme, crée des besoins, modèle les cerveaux en fonction de la machine dont l'homme devient un complément. » (Patrick Rambaud, Siècle rebelle, p. 198)

Ce système techniciste est extrêmement rigide et complexe. Tellement que même la lucidité nécessaire à la révolte reste confinée à un petit groupe que l'on refuse d'entendre renforçant l'immobilisme du système. On ne change pas la trajectoire de la machine comme culte dominant aussi aisément, si bien que pour toutes ces raisons, le système se dirige plutôt vers son implosion, un affaissement complet. (Thuillier, La grande implosion, 1995)

Nul autre que la vidéo *happiness in slavery* a démontré ce renversement des valeurs. Rejetant toute politique organisée au profit d'une idéologie strictement individualiste de salut personnel, les personnages évoluent dans un décor de machines dévorantes auxquelles ils se soumettent allant jusqu'à coucher avec une machine sexuelle qui sera l'instrument de leur destruction; une machine mante religieuse qui anéantit le géniteur.

Google-vidéo/nin-happiness in slavery dailymotion

**«Nous abordons le XXIe siècle avec des pouvoirs de démiurges et des instincts de primates. »** (Thierry Gaudin)

Nous assistons aussi à une véritable géopolitique de l'intérieur, l'art, la science, la technologie nous dévoilant à chaque jour de plus en plus que le corps est le nouveau territoire à conquérir. Ce néocolonialisme de l'intérieur par le transgénique et autres technosciences n'est que l'aboutissement d'une logique de domination où le marché est souverain. Le gène n'est pas une âme mais un bien négociable, copiable et manipulable. Soit ! Mais qui contrôle ce marché ? Les mêmes qui gèrent l'économie mondiale actuellement; des industriels gavés par la bible du progrès au point de ravager la vie dans toutes ses composantes. C'est un véritable techno-fascisme qui assaille la nature actuellement et dites-vous bien que l'état de la nature actuelle, agressée à coup de pesticides et d'herbicides, est le reflet de ce qui attend vos viscères et organes nourries aux bananes anti-hépatite, au colza oméga 3 et viandes aux hormones.

Toute l'industrie du transgénique est en train de sélectionner quelles sont les espèces rentables au détriment des autres, y compris chez l'humain et cela représente la plus terrifiante dérive totalitaire du capitalisme néo-libérale. Staline et Hitler ne sont pas morts. Hommes nouveaux, fœtus aryens aux yeux bleus, surveillance biomédicale pour plus de sécurité civile; tout est en place quoi! Plus aucune place pour se cacher.

**«Ils ont voulu changer la vie avant même de la découvrir. »**

Il ne s'agit pas de crier à la catastrophe par principe mais de comprendre que les technosciences mettent en place un plan de campagne stratégique d'une mégalomanie jamais atteinte et que plus le plan avance, plus il nous sera impossible de faire marche arrière. C'est un pensez-y bien ! Car pour eux, le monde n'est pas ce qui est mais ce qu'ils peuvent en faire.

«La technologie marchande pénètre au sein même des gènes humains, mais aussi de n'importe quel gène, renversant ainsi une nouvelle muraille de Chine... Le contrat social change de nature : l'appropriation achevée du monde est en marche. (...) Celle-ci est déjà bien lancée, la transgénisation de toute vie existante est tout à fait envisageable que ce soit pour refaire une planète propre et plus résistante aux dégâts capitalistes ou pour rendre

l'espèce plus compatible avec un environnement de plus en plus dégradé. La question de la nourriture serait réglée. Flore et faune résisteraient à la pollution. On serait toujours nécessairement en bonne santé. (...) Non seulement, le capitalisme ferait ainsi la preuve sans réplique de son omnipotence, mais le contrôle de tout l'environnement, y compris la société humaine, serait enfin total: un marché infiniment captif, dans lequel tout ce qui est vivant est breveté et reproductible en série. L'utopie réalisée...» (Sensor, 1998)

Pour certains artistes et scientistes, l'évolution marche inévitablement vers son destin et tel est notre horizon, pour d'autres, la contestation s'organise, il y aura bel et bien une résistance et elle sera futuriste non pas passéiste. Puisqu'il nous est impossible de vivre en harmonie avec la nature, quittons-la définitivement en quittant notre corps pour le cyberespace, la résistance dans la fuite. La cybernétique dans l'art posthumain porte la marque d'un manque et d'un désir. La posthumanité n'est pas simple science-fiction; elle est une fiction se voulant scientifique tournée vers un désir de transcendance.

### Corps démiurgique

**« Défaire, dé-créer, est la seule tâche que l'homme puisse s'assigner, s'il aspire, comme tout l'indique, à se distinguer du Créateur. »** (Cioran)

Bruno Schulz est peut-être le seul philosophe à avoir abordé le totalitarisme sous l'angle de la spiritualité : le désir de l'homme d'être dieu est son Mal radical. Bruno Schulz est sensible aux atteintes d'un mal de vivre, qui se confond avec le Mal tout court dont il s'occupa à montrer les aspects. Ce Mal radical, Schulz le connaît bien. Et pour cause lui qui a connu les affres du nazisme avec son démiurge nommé Adolphe Hitler et son complexe de déité via la création d'un homme nouveau, d'une race nouvelle. Installé au bord de l'infini, les personnages de Schulz vaquent à leurs lamentables affaires tandis que derrière eux se déroule un autre drame idéologique, celui de la dépravation et l'avilissement totalitaire.

La tragi-comédie, que Schulz décrit, ressemble étrangement à celle que nous connaissons à l'aube du nouveau millénaire. Il tente de démonter le mécanisme de l'économie marchande : «la camelote et la pacotille remplacent les marchandises de qualité; le tissu urbain est dégradé par des immeubles pauvrement construits et aux façades caricaturales. » Mais surtout, il fait du mannequin (le Traité du mannequin) le symbole de l'aliénation de l'homme envoûté par tant de veaux d'or, une véritable «servitude volontaire. » Par mannequin, Schulz entend donc un esprit aliéné dans la matière, un sujet devenu objet. En montrant ces organes humains actifs comme des objets passifs et presque comestibles, Schulz vient de franchir une limite qui enfreint en nous un tabou immémorial : l'homme devenu objet est lui-même consommable.

Mais attention ! Ici point de contestation pamphlétaire mais plutôt renversement ironique où la modernité et ses symboles - camelote, pacotille et mannequin deviennent objets d'adoration dans une sorte de sublimation théâtrale de la société contemporaine, à la limite de la comédie marchande, vision prémonitoire du pop art et du kitsch, près de trente ans auparavant. Le simulacre parfait est celui qui contamine la réalité. Sommes-nous plus réels que ces pantins ? Tout se passe comme si chacun des personnages est doublé par des signes kitsch qui le dégradent, l'anéantissent comme si la fin du monde a déjà eu lieu; vision postmoderne de l'homme spectacle de lui-même.

Ce désir de pouvoir se retourne contre l'humain, la vie en générale au point où il se met à rêver d'un autre monde, d'une autre vie. Il se produit alors une inversion des valeurs où l'instinct de vie est supplanté par l'instinct de mort ; le risque de vivre devient soumis à l'immobilisme de la sécurité qui, sous prétexte d'améliorer l'homme, tente de le domestiquer, de le soumettre. Vidé de son contenu existentiel, l'homme, ce fou de dieu, devient névrosé au point d'espérer sa transcendance dans sa propre disparition. Pour ne plus avoir à contempler le néant, on se jette dedans.

Pour Shultz, la démiurgie est donc ce désir de créer un nouvel homme, peu importe les conséquences, malgré le Mal. C'est ici que fusionne la symbolique des créatures artificielles du golem au cyborg comme dessein totalitaire de la religion, de l'art, de la science, du politique. Déjà auparavant le père de la «peinture métaphysique» De Chirico dans des toiles aux atmosphères mélancoliques si non angoissantes révélaient tout le malaise si non les traumatismes de l'époque où les hommes sont remplacés par des mannequins évoluant dans des décors froids, inhumains. De Chirico dans ses écrits nous apprend qu'il voulait nous «enseigner la profonde signification du non-sens de la vie» comme si l'homme depuis l'ère industriel avait transformé le monde en nature morte. Modifier scientifiquement l'être humain, ce n'est pas agir comme sur un objet, c'est détruire l'être humain et créer quelque chose d'autre à la place. Il faudrait peut-être réapprendre à souffrir notre condition, au lieu de la fuir sans cesse : avoir faim, froid, éprouver de la fatigue après un effort physique ou intellectuel, cela n'a jamais tué personne. "

# LA DÉCRÉATION EXPLIQUÉE ?

Nous avons que trop longtemps vécu terrorisé par le Démiurge, trop longtemps la perfection de son oeuvre a paralysé notre propre initiative. Mais nous ne voulons pas entrer en compétition avec lui. Nous n'avons l'ambition de l'égaler. Nous voulons être créateurs dans notre propre sphère, plus basse, nous aspirons aux jouissances de la création, en un mot, à la démiurgie. Le Démiurge n'a pas le monopole de la création: la création est le privilège de tous les esprits. La matière possède une fécondité infinie, une force inépuisable et en même temps une puissance de séduction qui nous pousse à la modeler.

Dans les profondeurs de la matière se dessinent des sourires imprécis, des conflits se nouent, des formes ébauchées se condensent. Elle ondoie toute entière de possibilités inachevées qui la traversent de frisson vagues. Dans l'attente d'un souffle vivifiant, elle oscille sans fin et nous tente par des millions de courbes molles et douces nées de son délire ténébreux. Privée d'initiative propre, malléable et lascive, docile à toutes les impulsions, elle constitue un domaine sans loi ouvert à d'inombrables dilettantismes à la charlatanerie, à tous les abus, aux plus louches manipulations démiurgiques.

Elle est ce qu'il y a de plus passif, de plus désarmé dans l'Univers. Chacun peut la pétrir et la faconner à sa manière. Nous nous devons de pénétrer tous les courants propices à l'asujettissement de celle-ci: l'art, la science, la philosophie, l'économie et surtout la religion, lieu privilégié de toutes les manipulations et fanatismes démiurgiques. Une fois ces courants bien investis, le politique suivra. La réalité sera ainsi pervertie, évacuée au profit d'une frivolité fictive et burlesque

Toutes les structures de la matière sont fragiles et instables, sujettes à la régression et à la dissolution. Tel est le sens régulateur des famines, des épidémies, de la guerre, des génocides et de l'esclavagisme, du racisme: une violence, un crime, soit, mais nécessaires à l'égard de formes engourdies et réfractaires qui ont cessé d'être intéressantes donc, viables. Sur cette violence s'est construire l'histoire de l'humanité; une décréation rigoureuse de l'oeuvre initiale; séduction de la catastrophe. Nous sommes corruption et la terre est notre pandémonium.

Le Démiurge était amoureux de matériaux solides, compliqués et raffinés, tel est son Univers. A la beauté, nous opposerons notre fascination pour la laideur. Nous ferons de l'inutile une nécessité.

Nous donnons la préférence à la camelotte. Nous sommes attirés et positivement séduits par la camelotte, pour tout ce qui est vulgaire et quelconque. Comprenez-vous bien le sens profond de ce culte des idoles, de cette passion pour l'objet, par cette préséance de l'objet sur l'être: boulimie du gadget, anorexie des sentiments. Eh bien c'est notre amour idolâtre pour la matière en tant que telle, pour ce qu'elle a de duveteux, de poreux, pour sa consistance mystique et inachevée.

Nous aimons ses dissonnances, ses résistances, sa maladresse dégrossie. En un mot, nous voulons créer l'homme une deuxième fois à l'image de la matière; l'homme-idole de lui-même; une tautologie mystique dans la demesure et l'obcénité de l'homme-objet. Spectacle narcogène de la technoscience.

Nos créatures seront donc à notre image imparfaite et appelées ainsi à la vie. Nous opposerons la laideur, la régression à la beauté sublime.Fascination de la laideur... Nous leurs donnerons par exemple qu'une moitié de visage, une jambe, une main, celle qui sera nécessaire pour leur rôle social. Ce serait pur pédantisme de se préoccuper d'un second élément s'il n'est pas destiné à entrer en jeu. Nous créérons l'homoncule, le nouveau combustible de la société machinale.

Nos homoncules seront parfaitement adaptées à leur environnement. Il leurs importera peu que la neige soit jaune, que les pluies soient acides, que l'architecture et la structure obèse des mégapolis soient blessantes. Nos créatures appartiennent au futur, c'est à dire adaptables à la pollution, se souciant pas du béton, de l'asphate ou de l'effet de serre encore moins des arbres, des plantes et des animaux appelés de toute manière à disparaître parce qu'inutiles. Par d'habiles manipulations génétiques, nos homoncules se nourriront par photosynthèse.

Notre décréation spirituelle et physique est un sacrifice nécessaire à la "libération" de nos créatures dans l'aliénation totale et consentie en échappant à cette conscience qui, précisément, a fait de nous un humain. Nous nous offrons en sacrifice. Renoncement à la raison, perte de la conscience de soi, retour au pré-natal de l'Univers, notre accomplissement dans la mort de la nature humaine. Décréation garantie

Claude Paquet / Bruno Schulz

La décréation expliquée est une adaptation de "Rue des Crocodiles" in "Les Boutiques de Cannelles" écrit par Bruno Schulz, philosophe polonais assasiné par les nazis en 1943 .
Edition du Seuil

Le dénominateur commun à toutes ces dérives est bien l'avènement de l'homme nouveau où chacun, le prêtre, l'imam, le rabbin, le despote, le savant, le politicien, l'artiste, veut recréer une seconde fois l'homme à son image. Or ce fantasme de l'homme magnifié est au cœur de tous les mouvements totalitaires qu'ont été les croisades, les génocides tout azimut, le nazisme, le stalinisme, le maoïsme, l'ultra-libéralisme économique, le fondamentalisme religieux ou l'intégrisme biotechnicien et informatique et dans bien des cas avec la complicité de gouvernements démocratiques. Ces psychopathes de la création ultime sont bel et bien des fous de Dieu. Nous assistons aujourd'hui à une véritable course contre la montre vers la déité de l'homme, la plus fondamentale névrose de l'homme. Ce complexe de déité étant la réponse névrotique de l'homme aliéné par le dogmatisme religieux.

Depuis Homo abilis, depuis 3 millions d'années, nous nous sommes évertués à force de renoncements, d'oppressions, de cruauté, de répressions sexuelles, de mythes religieux, d'œuvres artistiques à nous éloigner par la culture de l'animalité commune à toutes les espèces. Depuis 2 millions d'années, nous avons investi dans des sociétés de plus en plus complexes pour éviter le désordre qui rôde autour de nous dans la nature et en nous, ex-animaux. Nous avons policé nos instincts, tués nos voisins et admis nos faiblesses comme des péchés que seul dieu pouvait pardonner. Tout cela pour se rendre compte que nous avons tellement eu peur de notre bestialité naturelle que nous avons été fascinés par l'ordre humain au point d'en accepter les dérives totalitaires qui, ironie de la chose, nous propulse de nouveau dans le monde des barbaries animales.

Et à bien des égards, ces violences naturelles, avec le recul du temps, nous apparaissent bien inoffensives, l'observation comparative nous l'assure, comparées aux immondes cruautés et tortures que notre espèce fait subir à ses propres membres. Force est d'admettre que, malgré les lois, les codes, les religions, les États, la raison et les connaissances, nous avons lamentablement échoué et avons tellement honte que nous n'aspirons plus qu'à disparaître.

Comme si notre angoisse d'exister était telle que nous avons déclaré la guerre à la vie elle-même. À défaut d'être puissante, l'humanité se met à vouloir posséder la puissance par le pouvoir, quitte à se détruire elle-même. Cette névrose «sotériologique» du salut conduit l'homme/sauveur à sa perte. L'utilisation incessante et exagérée des moyens de destruction dont dispose le sujet pour combattre Dieu est ce que nous appellerons le complexe de déité. Le complexe déité étant une sublimation (déification) collective de notre volonté de puissance personnelle. Par le complexe de déité, "l'inhumanité de l'humanité", la barbarie s'actualise. Comme si par cette névrose l'homme avait perdu le secret qui permet d'entretenir l'humanité de l'homme.

«Du point de vue de l'analyse existentielle, prétendre «être comme Dieu», c'est se condamner à la névrose. (...) L'homme sera de plus en plus saisi de fièvre : il lui faut se prouver à lui-même sa nécessité, son égalité avec Dieu, sa certitude que «sans lui, rien ne va plus» : Il s'accable alors toujours plus de charges, de devoirs, d'exigences, de rendement, multiplie combats et techniques, mais ne fait par là qu'accroître ses sentiments de culpabilité, que multiplier les reproches qu'il s'adresse à lui-même, et tout cela uniquement parce que dans son dégoût de n'être qu'homme, il poursuit un but absurde. » (Drewermann, Le Mal, 1996, p.10-11)

De la divinisation de l'homme comme fondement spirituel de la modernité à la tentation démiurgique, le pas a été facilement franchi : le complexe de déité (homme-dieu, maître du monde) serait à la modernité ce que la démiurgie (dieu, créateur d'univers) est à l'époque archaïque. On peut ici y voir une transgression l'ordre divin: non seulement, l'homme moderne s'est employé à maîtriser la nature, il a aussi décidé de la modeler à son image; de devenir à son tour créateur d'univers.

Au début du siècle dernier, la méthode scientifique a réussi à "ordonner la mécanique" du monde naturel et social; elle chercha tout aussi naturellement à appliquer cette méthode à l'homme lui-même. Le nouveau champ de recherche de la science est maintenant de recréer la vie en laboratoire avec comme projet utopiste une nouvelle race surhumaine et uniforme. Uniformisation, standardisation envahiront le champ de la conscience humaine au même rythme que la standardisation de la nature. Au début du siècle, l'Asie produisait plus de cent-vingt variétés de riz, l'Amérique cultivait plus de neuf cents espèces de poiriers; dans les deux cas aujourd'hui à peine une dizaine de variétés subsiste. A la variété viendra s'opposer l'instrumentalisme qui impose son discours, celui des certitudes. Cette course à l'uniformité biologique est aussi insensée que la recherche de la pensée unique; une erreur fatale.

«Une culture après l'autre a forgé sa propre réponse à ce problème en produisant des types d'idéaux, et en les incarnant dans une infinie succession de modèles en la personne de ses dieux, de ses héros, de ses saints et de ses sages. Mais il s'est révélé qu'aucun de ces modèles ou de leurs variantes n'a jamais été tout à fait couronné de succès, jamais applicable universellement. Pour ne parler que des Grecs, ni Zeus, ni Apollon, ni Prométhée, ni

Héphaïstos, ni Héraclés, ni Achille, ni Ulysse ne répondent à tous les besoins. Si nous nous tournons vers les plus conscients efforts de la religion et de la philosophie pour incarner un type humain idéal, nous sommes également déroutés dans notre choix : le confucianiste, le taoïste, le zoroastrien, le bouddhiste, le platonicien, le stoïcien, le cynique, le chrétien, le mahométan, tous ont produit leurs propres conceptions de l'homme parfait, dans une large mesure à titre de négation défensive de types plus grossiers qui avaient dominé la civilisation ancienne. (...) J'en conclus que ce que cela signifie, c'est que la seule manière efficace d'aborder ce problème, c'est celle que la nature adopta de longue date : fournir la possibilité d'une infinie de variété de types biologiques et culturels, étant donné que nul type unique, si riche, si gratifiant soit-il, n'est capable d'englober toutes les potentialités latentes de l'homme. Aucune culture unique, aucune race unique, aucune période unique ne saurait faire plus que produire des variations neuves sur ce thème inépuisable. » (Mumford, Le Mythe de la machine, t.II,1974, p.391)

Depuis les Origines, la vocation de l'homme était la recherche d'équilibre entre l'harmonie et la puissance, alors que, depuis un demi-millénaire, l'esprit de l'homme s'est orienté vers la démesure de la seule puissance. N'oublions pas que l'Occident a engendré la démocratie mais aussi le colonialisme, le fascisme, le totalitarisme et la nouvelle technocratie.

La technique ne crée pas de sens, il n'y a que des abstractions, des images, des objets où tout le processus de production est effacé au profit de la seule consommation. Nous avons dépassé la «société du spectacle» pour devenir soi-même le spectacle; acteur dans un monde nouveau qui s'improvise au fur et à mesure des découvertes technologiques. Nous sommes enfermés dans une «oeuvre artificielle» que nous avons patiemment élaboré depuis tellement de siècles. Le «corpus» de l'œuvre artificielle est simple mais aux conséquences plurielles et complexes : depuis toujours, l'homme a inventé des outils «techniques» pour se substituer ou remplacer un organe déficient : la hache remplaçant le poing nu, donc à y regarder de plus près, à remplacer par des objets inorganiques (la pierre, le fer) de l'organique. En ce sens, le concept post-humanisme, post-biotique, est à la fois d'origine préhistorique et moderne, donc intemporelle.

Tout le développement de la technique repose indubitablement sur le transfert des propriétés et fonctions de l'organique vers l'inorganique parce que les propriétés de l'inorganique se laissent plus facilement découvrir. Ainsi, on peut facilement reproduire la nature organique avec une exactitude étonnante tandis que notre savoir sur la nature de la vie est carrément déficient. Il est donc plus facile d'imiter, de substituer l'objet inorganique à la vie; là est l'essence de l'industrialisation : remplacé l'ouvrier (organique) par la machine (inorganique); là est l'essence du post-humanisme : créer des êtres/concepts post-biotiques (inorganique) au détriment de la vie biologique (organique); en somme affirmer le «totalitarisme» de la pensée, de l'esprit sur la matière comme l'art conceptuel.

**«Liquider le présent au profit d'une hypothèse. »**

«Le danger des fabriques de cadavres et des oubliettes consiste en ceci : aujourd'hui avec l'accroissement démographique généralisé, avec le nombre toujours plus élevé d'hommes sans feu ni lieu, des masses de gens en sont constamment réduites à devenir superflues, si nous nous obstinons à concevoir notre monde en terme utilitaires. Les événements politiques, sociaux et économiques sont partout tacitement de mèches avec la machinerie totalitaire élaborée à dessein de rendre les hommes superflus. » (Hannah Arendh, Les origines du totalitarisme, Seuil, 1972, p.201)

L'homme hors de l'existence, c'est l'homoncule attaché aux routines actuelles du bureau, de l'usine, du laboratoire, de l'école ou de l'université, fondées sur les postulats stériles du système de puissance de la mégamachine. Plus qu'essentiellement politique, le totalitarisme est le principe de la terreur, est l'expression du Mal radical qui tend vers la destruction complète de l'humanité en proposant une identité de l'homme dégradé; c'est une politique d'anéantissement de l'individu.

«On ne doit pas effrayer les hommes, il ne faut surtout pas qu'ils comprennent qu'on les fait travailler à l'abolition de l'humanité – c'est-à-dire à leur propre disparition. Le monde du vivant a été tellement investi par le capitalisme afin d'y développer de nouveaux espaces pour la marchandise que certaines de ses conséquences possibles sur l'humanité

# LA DÉCRÉATION EXPLIQUÉE ?



elle-même ont fini par percer le mur du silence. » (Dany-Robert Dufour L'homme modifié par le libéralisme, Le Monde diplomatique, Paris, avril 2005)

Devant ce malaise civilisateur, il y a toujours la fuite en avant. Nous assistons à une course contre la montre pour la transformation physico-psychique de l'être en y intégrant l'ordre mécanique, cybernétique, quantique non plus pour participer à la civilisation du surhomme mais pour la quitter le plus rapidement possible, éviter la catastrophe des catastrophes. D'ailleurs, l'idée est simple : après avoir démoli toutes les mythologies flatteuses des illusions humaines pour en révéler l'imposture, après avoir détruit irrémédiablement son environnement, après avoir découvert que l'homme de la raison portait en lui l'ultime catastrophe atomique, l'homme ainsi dépouillé est fin prêt à accepter toute manipulation susceptible de le sauver.

Science appliquée et art ont donc rendez-vous pour enfin actualiser le vieux rêve hermétique/alchimiste tel qu'on le retrouve dans les dix-sept traités grecs du *Corpus Hermeticum* où il est écrit que l'homme peut «devenir dieu» par la connaissance et pour ce faire, il faut se rendre «étranger» au monde (C.H. XIII, I) afin d'accomplir « la naissance de la divinité» (XIII, 7) et l'homme ainsi régénéré disposera d'un corps immortel, il est «Fils de Dieu, le Tout dans le Tout. » (XIII, 2) (Eliade, T-2, 1978)

Tout est donc en place pour préparer la nouvelle théologie anthropocentrique (homocyberlogie) de la fusion homme/machine, telle que prophétisée par les gourous artistico-cybernétiques et les grands pontes de la biotechnologie. Encore ici même subterfuge paléolithique (déguisement) même ruse des religions (simulacre), pour nous faire croire à l'art désacralisé, typiquement humain, coupé de tout mythe, de toute religion : l'art pour l'art.

L'art post-humaniste est le mensonge, le paravent derrière lequel se cache la nouvelle alliance magico-religio-métaphysique et néo-libérale de l'ADN mystique et du corps ressuscité grâce à l'androgynie hermaphrodite et nanotechnologiquement immortel du post-humanisme cybernétique. Tous ces mouvements ont comme dénominateur commun un idéal messianique de l'art rédempteur du monde et de l'homme, de l'art conjurant les malheurs de l'histoire : la science comme art sotériologique.

Notre déification individuelle aura été le continuum, avec l'aide de la religion, de la science, de l'art, de l'État, de l'économie, du détournement de la spiritualité au profit de la théologie de la domination de l'homme-Dieu comme fondement de la modernité et le complexe de déité aura été notre fabuleuse névrose. Faut-il le rappeler: les enfants de Descartes ont le plus haut taux de suicide au monde. L'Incarnation de l'homme, sa divination dans l'homme total conduit irrémédiablement à sa perte, à sa décréation: sa dé-genèse.

«L'harmonie originelle pré individualiste qui régnait entre l'homme et la nature et entre l'homme et la femme a été remplacée par le conflit et la lutte. L'homme souffre de cette perte de son unité. Il est seul et séparé de son semblable et de la nature. Ses efforts les plus passionnés tendent à retourner au monde de l'union qui était le sien avant qu'il n'ait "désobéi". Ce qu'il souhaite, c'est de renoncer à la raison, à la conscience de soi, à la responsabilité et de retourner à l'utérus, à sa Mère la Terre, à l'obscurité où la lumière de la conscience et de la connaissance ne luit pas encore. Il veut échapper à cette liberté qu'il a récemment acquise et perdre cette conscience qui, précisément, fait de lui un humain. »

«Mais il ne peut revenir en arrière. Les actes de désobéissances, la connaissance du bien et du mal, la prise de conscience de soi sont des choses irréversibles. Il n'y a pas de moyens de revenir en arrière. (...) L'homme se crée lui-même dans le processus historique qui a commencé avec son premier acte de liberté - la liberté de désobéir, de dire "non". Cette "corruption" fait partie de la nature même de l'existence humaine. (...) Il peut se détruire lui-même ou, au contraire, progresser vers la réalisation d'une nouvelle harmonie. »

(...) «Plus le cœur de l'homme s'endurcit, moins il a la liberté de changer, plus il est déterminé par ses actions précédentes. Mais il arrive un point de non-retour où le cœur de l'homme devient tellement dur et tellement lourd qu'il perd toute possibilité de liberté et qu'il se trouve forcé d'aller de l'avant jusqu'à la fin inévitable, laquelle est en dernière analyse sa destruction physique et spirituelle. » (Erich Froom, "Vous serez comme des Dieux" 1975)

**«Plus l'homme veut être en haut, plus il se sent inférieur.** » (Schultz-Hencke)

Depuis la *Genèse*, l'homme a cherché dans la connaissance du bien et du mal à réaliser la promesse du Serpent: "Vous serez comme des Dieux" Or notre désir de déité est l'origine de notre mal radical qui nous transforme en diable et la Terre en un enfer, notre pandémonium.

«L'Europe est certes ce continent où naquirent Platon, saint François d'Assise, Vinci, Descartes, Pascal, Newton, Kant, Hegel Kierkegaard ou Nietzsche, celui où vécurent Eschyle, Dante, saint Jean de la Croix; mais elle fut aussi le théâtre des crimes de Phalaris, d'Héliogabale, de Robespierre, de Staline et d'Hitler, sans parler des autres ni de leurs successeurs présents et à venir. Tout ce qui fut et demeure, l'Europe l'essaima en Amérique, en Afrique, en Asie, en Océanie pour le meilleur et le pire. Mais c'est d'Europe que sont aussi partis les tout-puissants disciples de Prométhée, d'Hercule, de Dédale, de Tantale et Faust, tous héros du savoir et du pouvoir à qui les hommes demandèrent d'apprendre ce qui leur permettrait de devenir "comme des Dieux. » (Jean Brun, L'Europe philosophe, p. 367 et ss.)

Aucune civilisation qu'elle soit mésopotamienne, égyptienne, juive, chinoise, aztèque, aborigène, ottomane, arabe, occidentale, n'a pu prendre son essor sans une métaphysique spécifique et une représentation de l'homme dans l'Univers. Tous nos mouvements artistiques, scientistes, religieux, socio-politiques et économiques actuels sont tous des reliquats d'une théologie occidentale de domination. Mais nous vivons, fait unique, dans une civilisation où la représentation de l'homme est associée à sa disparition comme espèce. On est en droit de s'interroger sur le type de civilisation qui sera engendré par cette collusion.

« Il arrive que le monde nous fatigue. Notre esprit s'embrouille à cause de lui. Parfois nous le trouvons trop compliqué. Nous ne savons pas nous en servir. Parfois, nous éprouvons le sentiment d'être étranger en lui. Entre lui et nous ça ne va pas. Entre lui et nous, c'est l'absurde. Nous souffrons de n'avoir qu'un seul trop grand monde à notre disposition, pas à notre avantage. Il nous joue un spectacle dont nous ne sommes pas le héros principal. Il nous déçoit. Quand la souffrance va trop loin, nous saisit le désir intense d'en finir. Nous voulons disparaître parce que le monde ne ressemble pas assez aux autres mondes que nous rêvons d'habiter. » (Bourdil, Les autres mondes, 1999)

Les sciences et les philosophies ont beau nous expliquer ce qu'elles peuvent, nous souffrons d'une insatisfaction essentielle. Déplorant que l'essence de l'humanité appartienne à un autre, dieu, roi et maître, l'homme constitue le projet d'un autre monde, voire une autre humanité, pour en être le maître, dût cette révolution passée pour irréaliste. Or, l'homme peut jouer au poète. Il peut inventer des mondes étrangers à l'idée même d'une connaissance, constitués de fantaisies, de rêves, d'utopies, habités par des personnages étranges, passionnés, monstrueux, souverainement libres de dire et de penser n'importe quoi. C'est le point de départ de l'imaginaire. » (Bourdil, Les autres mondes, 1999)

**«L'homme ne peut être dupe que de lui-même. »** (Emerson)

C'est ainsi que l'homme devient metteur en scène de son monde. Rappelez-vous Dürer qui s'est peint sous les traits du Sauveur dans un autoportrait (1493) ou de Gauguin qui use du même stratagème dans le Christ en jaune. Nous assistons à une incroyable autofiction où l'homme «transfigure son existence et son identité, dans une histoire irréelle, indifférente à la vraisemblance. » L'humanité se projette alors dans un récit héroïque, une sorte d'autofabulation fantastique. (Colonna, Autofiction & autres mythomanies littéraires, 2004, p.75-77)

Nous demandons alors aux rêves, aux arts, aux livres, au théâtre, au cinéma, aux sciences, aux religions, aux philosophies, de métamorphoser le monde. Tout va pour le mieux jusqu'au jour où l'imaginaire cherche à étendre sa domination pratique sur le réel. Nous assistons alors à la guerre des mondes, c'est à dire la bataille entre deux imaginaires névrotiques, celle entre un monde illusoire à l'image de Dieu versus un monde à l'image d'un surhomme, tout aussi illusoire, tous deux trouvant leur finalité existentielle dans leur ciel fictif, le paradis pour l'un et le cyberciel pour l'autre.

«Au commencement comme à la fin de l'histoire religieuse de l'humanité, on retrouve la même nostalgie du Paradis. Si l'on tient compte du fait que la nostalgie du Paradis se laisse pareillement déchiffrer dans le comportement religieux général de l'homme des sociétés archaïques, on est en droit de supposer que le souvenir mythique d'une béatitude sans histoire hante l'humanité dès le moment où l'homme a pris conscience de sa situation dans le Cosmos. » (Eliade, Aspect du mythe, 1963)

L'apogée de l'autofiction fantastique au vingtième siècle revient à Teilhard de Chardin dans *Le Phénomène humain* et *L'Avenir humain* où il conçoit et ajoute à côté de la lithosphère, de l'hydrosphère, de l'atmosphère, une nouvelle sphère qu'il nomme la noösphère : une sorte de «pellicule d'esprit», une couche de conscience qui se répand autour de la terre. En somme, toute la création se trouve en marche vers l'apothéose de l'intelligence abstraite : le Point Oméga où l'évolution sera parvenue à son couronnement; un cerveau unique, mondial où les âmes perdront leur identité corporelle pour se magnifier dans la pensée pure elle-même. Toute la philosophie post-humaniste trouve ici, dans les écrits du réputé père jésuite, ses textes fondateurs car, pour atteindre cette noösphère, l'homme doit dé-créé sa propre nature biologique. Ici, l'auto transcendance

scientifico-mystique rejoint l'auto-fabulation fantastique des poètes, des peintres et des écrivains de tout temps.

**«Le Grand Cerveau pense, donc je ne suis pas. »** (Teilhard de Chardin)

Retournement complet du «je pense donc je suis» de Descartes au profit d'une superstructure artificielle où toutes les potentialités de la vie sont réduites à être manipulées et transformées conformément aux exigences du Dieu électronique.

**«L'enfer est pavé de bonnes intentions. »**

Rien de plus totalitaire et de plus fallacieuse que cette sphère à la fois religieuse et technocratique de l'avenir de l'homme où la vie, toute vie, est subordonnée à l'intelligence organisée. Et Teilhard de Chardin, dans *le Phénomène humain*, de conclure en allant au bout de sa logique :

«Pour monstrueux que cela soit, le totalitarisme moderne n'est-il pas la distorsion de quelque chose de magnifique, et par là tout à fait près de la vérité ? »

Il y a des «attentes colossales» entre ce que les hommes veulent et ce qu'ils obtiennent, entre ce qu'ils voudraient être et ce qu'ils sont. «Le résultat est un sentiment personnel d'insuffisance. Mais la réaction à ce sentiment d'infériorité consiste en une surcompensation renouvelée (la déité), qui conduit à renforcer encore le sentiment d'infériorité. On se heurte une fois de plus à un cercle vicieux qui ne fait qu'intensifier l'inhibition du départ» : ce qu'on appelle «la loi de l'esclavage croissant. » Les «attentes colossales» transférées vers la science prennent alors une forme exorbitante.

«Aujourd'hui, la science se substitue à la pratique religieuse; elle reste inaccessible à la plupart des gens qui néanmoins y croient fermement et considèrent sa fonction comme sacrée. (...) Les sciences biologiques, physiques et astrophysiques sont les voies actuelles par où passent la connaissance, la vérité, la vie au-delà du concevable quotidiennement, matériellement. Il n'est donc pas surprenant que les biochimistes, les physiciens se mêlent de philosophie, de métaphysique, de morale. Ce sont les nouveaux prophètes de la nouvelle «religion» : celle de l'esprit résumant les lois de la matière, de l'énergie et du temps en formules mathématiques... Ces institutions obscures échappent aux règles de l'éthique mais elles imposent leur vérité. » (M.Otte, Préhistoire des Religions, p.127-127)

L'artiste D.A. Therrien est quant à lui convaincu que technologie et religion forment un seul et même système de contrôle des masses. Tous les deux promettent une libération individuelle future (paradis, cyberespace) pour mieux dominer les corps physiques.

Google-vidéo/D.A. Therrien TX : Pandaemonium

Pour Therrien, la technologie-religion amplifie les effets du pouvoir, il prévoit même une future Inquisition technologique où les machines

d'aujourd'hui peuvent servir comme les machines du Moyen Âge à torturer les corps pour rendre l'esprit docile. Avec *TX : Pandaemonium*, Therrien nous montre que derrière la technologie se terre un désir de puissance exponentiel qui guide l'humanité vers un totalitarisme absolu. Toutes les performances de Comfort/Control mettent l'accent sur l'impuissance de l'homme face à ses créations technologiques ; ici, c'est bien Frankenstein qui remporte la mise et asservit son créateur.

**Conclusion.**

Depuis le Temps des origines jusqu'à nos jours, nous avons vu que les représentations du corps ont toujours oscillé entre corps idéalisé et corps réel, entre corps aimé et haï, entre corps aliéné et libéré, entre corps de chair et évanescent. Nous avons vu également que le post-humanisme représente la finalité de l'homme biologique, met fin au cycle de l'évolution physique des espèces telle que découverte par Darwin. Nous savons également que le concept du corps machine depuis la Renaissance a permis de désacraliser le corps primitif pour mieux le soumettre aux manipulations quai démiurgiques de la science et que le cyborg est bien une réalité de notre temps. Même si les avancées extraordinaires en médecine, en neuroscience, en pharmacologie et en orthopédie soumises à des codes d'éthique et protocole de recherche stricte ont leur raison d'être en permettant à des milliers d'individus d'avoir une vie confortable et de qualité supérieure, il est indéniable que des dérives totalitaires, certes aujourd'hui marginales, sont aussi à l'œuvre.

Même si l'avènement du cerveau numérique est peu probable de nos jours, il fait quand même l'objet d'une quantité de recherches phénoménales qui permettent de croire à sa réalisation. Selon la revue *Wired* de mars 2005, une douzaine de laboratoires américains subventionnés reçoivent déjà des dizaines de millions de dollars du département de la Défense pour créer des robots intelligents et des interfaces cerveau-ordinateur.

Nous avons vu également que de tous temps, l'homme a cherché à améliorer sa condition et même à entrevoir que la «vraie vie» était ailleurs que sur terre : paradis, nirvana, cyberespace, etc. Si bien qu'il est impossible de comprendre les enjeux du post-humanisme sans en saisir la dimension théologique et métaphysique.

Nous savons maintenant que depuis les grandes civilisations antiques, la notion de corps sacré en harmonie avec l'univers s'est dégradée jusqu'à devenir objet de corruption et responsable du malheur des hommes. Dans toutes les grandes religions, le corps en chair et en os fait problème. C'est ce constat qui nous permet de saisir l'aspect métaphysique du post-humanisme en droite ligne avec la pensée manichéenne.

Précisons que le post-humanisme est une sous-culture qui a plus l'allure d'une secte. Ce qui ne veut pas dire qu'il est sans importance, n'oublions pas que la pensée manichéenne s'est propagée et a contaminé fortement toutes les religions jusqu'à ce jour et en a déterminé toute la culture occidentale.

Depuis la nuit des Temps, le corps de l'homme a oscillé entre deux visions diamétralement opposées : le corps adoré mais irréel et le corps haï réel; deux notions que nous avons tenté de découvrir via la représentation du corps dans l'art.

Au début du siècle dernier, Émile Durkheim, dans son ouvrage intitulé *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, mit en évidence que la religion est constitutive de la culture et qu'elle y joue un rôle social dans les sociétés archaïques et un rôle politique dans les sociétés de l'Antiquité comme nous l'avons vu. «En tout état de cause, la religion était déjà ce qu'elle allait rester, le reflet de croyances collectives, d'un vécu localisé, et d'une politique vis-à-vis de la réalité. »

Nous avons du remonter jusqu'au religion de la Mésopotamie bien avant Zarathoustra et l'antique religion dualiste des anciens Perses avec son dieu du bien Ahura-mazda et son dieu du mal Ahriman et leur lutte éternelle qui divise le monde entier en deux : le jour et la nuit, le pur et l'impur, l'âme et le corps, l'homme et la femme... Depuis 4 000 ans, la *Bible*, ensuite le *Nouveau Testament* et finalement le *Coran*, nous présente le néant, l'au-delà comme seule réalité acceptable. La vie est une maladie, la chair y est méprisée et l'homme tourmenté cherche à se venger et transforme « en haine de la terre ce qui était amour de la vie et des choses terrestres. » Le corps est la source du mal, l'universel tentateur, c'est le corps qui est vicié, faussé, et garde la trace du péché des origines. Le corps c'est le corrupteur; un principe de malignité vit en lui. Il est donc le diable en son corps, alors que l'esprit correspond au divin. Descartes, par la suite, perpétua ce dualisme en séparant «logiquement» le corps de l'esprit, pire en transformant le corps en machine pour finalement trouver sa finalité dans l'abnégation complète.

De tous les écrits antiques, le manichéisme fait un retour phénoménal via le post-humanisme en ce début du troisième millénaire où c'est toujours la lutte entre le corps et l'esprit qui domine. Rappelons-nous que Mani réclamait la disparition complète de la créature humaine, il faut que l'homme anéantisse

tout lien avec la matière car le monde est abandonné au mal et contamine, infecte l'homme lui-même de la même «maladie. » Devant une semblable perspective, il eût mieux valu que l'homme ne fût pas.

Ces idées se retrouvent chez les Grecs avec Platon (427-347) qui traite le corps de cercueil (soma/séma) puis chez Paul de Tarse qui invente la notion de « chair » (sarx, carné) et certains gnostiques. (Deschamps, Corps haï et adoré, p.51 et 70) Mais le courant de somatophobie est beaucoup plus large. Ce dégoût du corps est étendu à tout ce qui participe à la nature corporelle: la femme tentatrice de l'homme, les sauvages qui ne sont que leur corps, les animaux horribles, dégoûtants et diaboliques, la nature qui recèle les mauvais esprits, la terre et tout ce qu'elle produit de vivant. Cette haine du corps se manifeste essentiellement par une persécution générale de la vie.

Exactement ce que réclame la cyberculture postmoderne : l'esprit, (l'âme) seul mérite d'être sauvé de la déchéance du biologique, délivré de la fatalité du corps mortel. Une fois dissipées les brumes hermétiques des signes ésotériques, nous pouvons soulever, enfin en pleine lumière du jour, le voile et pénétrer dans le sanctuaire secret où la connaissance parfaite dissipe tout mystère : le post-humanisme est un univers sans mystère, pur logos, version post-moderne du manichéisme antique devenu le mode de pensée de notre époque.

**«Nous sommes fatigués de l'homme! »** (Nietzsche)

«Après deux mille ans d'assauts platonico-chrétiens contre le corps et les passions, d'anathème jeté sur son essence, le désir humain s'est peu à peu retourné contre lui-même, pour s'engager à rebours dans sa tendance naturellement affirmatrice et créatrice, dans la fuite affolée et inquiète d'une autre vie, d'un autre monde, immuable, paradisiaque, éternel. » (Louis Godbout, Avez-vous rencontré Nietzsche aujourd'hui ? Le Devoir, 2000)

Tout détruire plutôt que de continuer ainsi et disparaître enfin dans le cyberespace/paradis. Nous sommes bel et bien catastrophés. Alors aussi bien en finir une fois pour toutes. Finis la révolte, les dépressions, les guerres, la haine; enfin la béatitude de la noösphère inorganique.

«Toutes les pulsions tendent à reconstituer ce qui existait. Un instinct ne serait que l'expression d'une tendance inhérente à tout organisme vivant et qui le pousse à reproduire, à rétablir un état antérieur auquel il a été obligé de renoncer sous l'influence de forces perturbatrices extérieures... L'état antérieur, originel du vivant serait le non-vivant, et il s'ensuit pour Freud que le dernier but de la pulsion est le retour à l'inorganique. (...) Le moi ne veut pour ainsi dire rien d'autre que son repos. (...) Toutes les pulsions se situent donc sous le «principe du nirvana» et tendent à «la suppression de la tension interne»; autant la pulsion de mort (Thanatos) ou pulsion de vie (Éros) s'orientent désormais vers la stabilité de l'inorganique et deviennent l'expression d'une aspiration «de tous les êtres vivants à en revenir au repos du monde inorganique. » (Drewermann/Freud, Le Mal, 1996, p.214)

Il est urgent comprendre que toutes les théologies de domination axées principalement sur l'asservissement de la nature sont une impasse. Tous les peuples ont sans doute conçu des religions dominatrices mais l'opération semble avoir échoué partout. Car tous les langages et écrits qui transcrivent la connaissance de génération en génération que ce soient les Upanisads, le taoïsme, le bouddhisme, les mythologies égyptiennes, sumériennes, grecques, les cosmogonies africaines, amérindiennes, aborigènes, le *Coran*, la *Bible*, la *Torah* y compris la science et la philosophie ne sont que récits parcellaires et poétiques d'un mystère qui nous dépassera toujours, l'univers étant en expansion et par le fait même en perpétuelle transformation. Si bien que «notre raison a des limites. » (Kant). Il en sera ainsi du post-humanisme et de son utopie post-biologique.

«Lorsque la nature devient la propriété de l'homme, elle cesse de lui être immanente. Elle est sienne à la condition de lui être fermée. S'il met le monde en son pouvoir, c'est dans la mesure où il oublie qu'il est lui-même le monde : il nie le monde mais c'est lui-même qui est nié. Tout ce qui est en mon pouvoir (nature, femme, esclave) annonce que j'ai réduit ce qui m'est semblable à ne plus exister pour sa propre fin mais pour une fin qui lui est étrangère. Ainsi l'homme subit l'effet ricochet de sa propre aliénation en devenant étranger à lui-même, aliéné dans un monde qu'il a lui-même asservi; où il se laisse dicter sa ligne de conduite par ses propres créations. » (Bataille, Œuvres complètes, 1957)

**«Nous vivons à toujours à l'ombre d'une arrogante fumisterie. »**
Jamais dieu n'a été aussi vivant depuis qu'il a été déclaré mort. Le cyberespace est rempli de cyberdieux comme au temps des sociétés polythéistes, comme autant de promesses d'un futur cyberciel. Toute cette philosophie de la transcendance du biologique, ce post-humanisme, se nourrit toujours aux mêmes sources que jadis. Ce concept postmoderne puise généreusement à même cet immense réservoir des mythologies archaïques et religieuses. Et c'est par l'ésotérisme, c'est à dire en se comportant comme une secte d'initiés qui ont décrypté les codes secrets que le post-humanisme opère la jonction avec les religions historiques.

Mais n'oublions jamais que le cyberespace, comme tous les mythes universels, n'existe pas, que c'est un paysage de l'esprit «occidental» obnubilé par ses créations électroniques. Dans toutes les cultures et de tous temps, les histoires chantées ou contées recelaient de lieux mystérieux et abstraits, tel le cyberespace, où se mêlaient hallucinations et souvenirs collectifs. Ce que les philosophes du post-humanisme nous présentent comme le cyberciel est en réalité un endroit qui fut décrit par Homère, VII siècles avant J.C., comme l'Hadès, «le lieu invisible, éternellement sans issue, où les âmes, perdues dans les Ténèbres (cyberespace), ont accepté consciemment de se pervertir. C'est l'échec total, définitif, irrémédiable de l'existence humaine. » (Dictionnaire des symboles, p.405-406)

«Ce lieu invisible éternellement sans issue» n'est-il pas ce fameux cyberespace où les âmes, comme les images d'une vidéo-installation, tournent en boucle; où l'histoire «boucle la boucle», enfin numérisée, échantillonnée, sans cesse recyclée et d'une transcription sans fin. Imaginez le «moi» numérisé en onde audiovisuelle.

«Le bouclage est caractéristique d'une histoire lue à toute vitesse comme si elle était saisie par balayage optique. On peut la recomposer, la transcrire ou la cloner en fonction d'une métamorphose dominante…(…) Roland Barthes a déclaré un jour que la «répétition sans fin est la forme idéologique dominante. » (Arthur et Marilouise Kroker, in Esthétique des arts médiatiques, p.431)

Tout art recèle un fondement religieux et le post-humaniste n'y échappe pas. Le post-humanisme se positionne comme salut universel alors qu'il n'exprime qu'une perspective partielle et carrément restreinte, confinée à l'Occident technologique. Il n'y a aucun autre dialogue authentique avec les autres visions des autres cultures, au contraire il y a rupture lorsque d'entrée de jeu l'on propose aux autres civilisations le seul modèle occidental comme gage de prospérité tout en sachant que la planète terre n'a pas les ressources nécessaires pour la supporter. Notre tentative de réduire le bien-être au seul développement même durable, de cliver la surface de la terre en zones économiques sont parmi les principales raisons de notre impasse.

«Transformer le monde, intervenir, est une responsabilité et donc une sainte mission pour l'Occidental. On ne peut lui en vouloir de suivre sa nature, son «dharma» : civiliser, évangéliser, développer, se faire l'avocat des droits de l'homme et leur application à travers le monde, en un mot un artisan de paix. Mais le problème est qu'il a tendance à «identifier les limites de sa propre vision du monde avec l'horizon humain lui-même. » Il se sent menacé par tout ordre social ou système de valeurs autre que le sien. Il ne voit plus alors dans les autres que des primitifs à civiliser, des païens à évangéliser, des sous-développés à développer, des opprimés à libérer. (...) Les «autres» ne lui apparaissent alors que comme des vides à remplir, de la cire pour sa flamme de droits et justice. La question ne lui vient que rarement à l'esprit : «et si la Réalité dépassait largement non seulement l'interprétation que l'Occident en donne mais l'expérience que l'Homme lui-même tout entier en a ou peut en avoir ? » Ou se pourrait-il que l'Occident se sente menacé dans son «pouvoir» par la réalité différente de l'autre ? » Comme s'il n'acceptait pas au fond «d'être mis par l'autre face-à-face aux limites de l'Occident, de ses valeurs, de sa raison critique, de sa cosmologie, anthropologie et philosophie de vie. (...) C'est peut-être la raison pour laquelle il absolutise ses valeurs par ailleurs géniales de : Dieu, Homme, Personne, Autonomie, Démocratie, Droits de l'homme. Il ne veut pas prendre sa place dans l'univers. Il veut toute la place. » (Robert Vachon, Interculture, cahier 144, p. 24-25, 2003)

C'est malheureusement dans cette optique de l'Occident néo-colonialiste que se situe la technocratie moderne. Le pouvoir est investi non pas en Dieu, mais dans une mégamachine qui gère un système complexe d'interventions et de paramètres où tous (professeurs, savants, prêtres, politicien, artistes, citoyens) travaillent dans la même direction unilatérale i.e. dans le sens que veut le Capital. Le Capital comme mégamachine commande et les experts et politiciens proposent et votent les lois inéluctables de son progrès. Les gens ne peuvent même plus décider ce qui est bon pour eux, faute de le savoir, ou plutôt, nous avons laissé aux experts le soin de décider à notre place. La mégamachine nous place toujours devant le fait accompli, exactement comme pour le médicament Vioxx, les OGM et autres aliments transformés. C'est à prendre ou à laisser et comme nous n'avons pas le choix de nous guérir et de nous nourrir... Nous oublions que la vie nous interroge autant sur nos actes que nous pouvons l'interroger sur son sens.

«On voudrait souligner que la démocratie libérale, qui est désormais reconnue comme le meilleur des régimes, est fragile, sujette aux dérives, et que les circonstances ne nous permettent plus, en la matière, la moindre erreur de jugement. On voudrait suggérer que la partie la plus prospère de la planète est en train de gâcher le seul modèle, pour l'heure, de surmonter la tentation totalitaire à laquelle conduisent, ailleurs, la peur et la misère. S'il devait apparaître aux habitants des autres nations qui cherchent leur voie, que la vie sous nos cieux n'est pas plus digne d'être vécu; que l'air que nous respirons, au sens propre et métaphorique, est peut-être doux mais raréfié, et

n'est, à la longue, pas plus respirable; que nous laissons en friche les terrains conquis par la liberté et que notre démocratie est, pour cette raison, plus apparente que réelle; que nous abandonnons notre conscience à la direction des experts; que nos pensées sont des mécanismes et nos actes, des gestes; que notre capacité à créer n'est plus qu'une capacité de produire; que les «droits de l'homme» et «le devoir d'ingérence» ne sont que des incantations destinées à servir d'alibis à notre capacité d'agir; bref que l'absence du joug sur notre nuque se justifie seulement par la disparition de la nécessité, il est probable que le cycle du désespoir, ouvert au début du XX^e siècle (en Occident), se rouvrira au XXI^e dans le reste du monde, avec les moyens de la destruction finale.» (Slama, L'angélisme exterminateur, 1993, p.14)

**«Je sens en moi un grand effroi. »** (Podesta)

Le post-humanisme occidental est une fable qui tient du fantasme. L'homme a toujours préféré la narration du récit à la réflexion philosophique. Tel est le «scandale» du procès et de la mort de Socrate : la première société «démocratique» a choisi de sacrifier «le plus sage des hommes» et par le fait même, condamnée la philosophie. Pas vraiment, plutôt, la philosophie s'est fait remettre à sa place comme forme particulière de la narration du monde. Bien qu'exigeante, elle côtoie le discours épique, dramatique, religieux, mythique, poétique, théâtrale et romanesque. Mais l'homme a toujours préféré la facilité du récit à la recherche ardue de la vérité. Car l'homme est avant tout un poète. Il aime inventer des mondes constitués de fantaisies, de rêves, d'utopies, des mondes habités de personnages étranges, passionnés, souvent monstrueux, des univers interchangeables en diapason avec les dernières connaissances scientifiques et l'avancée des connaissances. Ainsi sous les récits post-humanistes se cachent les mêmes histoires mythiques qui ont aidé l'homme à vivre depuis la nuit des Temps. Le récit post-humaniste est un nouvelle tentative qui veut donner un sens à ce qui n'en a pas.

**«La vérité est qu'on ne veut pas de la vérité. »** (Hentsch)

Bien avant les premiers écrits philosophiques de la Grèce antique, bien avant les hiéroglyphes égyptiens et l'écriture sumérienne, la parole du conte, la poésie des chants étaient les récits oraux d'une histoire sacrée, gardiens de la mémoire humaine. Là est la force indéniable du récit. Ni la philosophie, ni la théologie, ni la science n'ont toujours été, le récit, si. Le récit est de tous les temps et se transmet de génération en génération comme un lègue, une tradition qui ne souffre aucune autre interprétation surtout pas celle de la «vérité philosophique» L'homme a toujours couronné le récit de l'illusion qui fait consensus au détriment de la réalité. (Hentsch, Raconter et mourir 2002)

Ce que le XX^e siècle nous révèle : c'est tout le gâchis psychologique, social et politique du récit de la chute mésopotamienne adopté et adapté sous de nouveaux noms, que ce même récit est contingent à toute l'histoire de l'humanité, le summum de notre psychose collective qu'on arrive si peu à contrôler encore aujourd'hui. L'invention de la chute cosmique des âmes sur terre, la création de l'âme donc, furent sans doute perçues comme une extraordinaire révélation : l'homme avait une origine cosmique. Mais ce faisant, nos ancêtres antiques introduisirent une dualité immémoriale entre l'âme céleste, pure et le corps terrestre, impur.

« Dès que l'homme se donne une origine céleste et même stellaire, il ne peut que mépriser son corps. Il se sent étranger à son corps et de parenté divine. » (Deschamps, Corps haï et adoré, p.226)

Les différentes théosophies et théologies pensées par une élite ont ainsi inventé tout un éventail de subterfuges afin «de priver l'homme modeste de pensées propres et à en faire plutôt des haut-parleurs répétant des slogans répétitifs et des automates au service des passions collectives. » (Hartmann) À l'image des sectes ésotériques primitives, tout un langage magico-religieux se met en place encore aujourd'hui; les oeuvres d'art deviennent obscures, incompréhensibles, le savoir scientifique devient hyperspécialisé, élitiste, impénétrable, langage réservé aux seuls initiés incompréhensible à l'entendement du plus grand nombre.

Ainsi les initiés du post-humanisme dans leurs tentatives de «faire nouveau» répètent encore les mêmes anciennes formules du manichéisme antique «reliftées» et servies à la mode du jour. Ainsi toutes ces histoires que nous aimons nous raconter sur notre future cyberascension, ne sont que simulacres des sauveurs antiques pour nous faire oublier le saccage de la nature, les déchirures dans la communauté des hommes et les inégalités entre l'élite technocratique occidentale et les masses laborieuses exploitées comme au temps des grands empires sumériens et égyptiens.

Force est de constater qu'à partir de Sumer des religions d'asservissement ont été crées à des fins politiques. La puissance des dieux vient suppléer à la trop évidente faiblesse humaine en légitimant un pouvoir royal capable de résister aux conflits et autres forces de désintégration s'exerçant contre lui. N'oublions pas que la violence entre individus, entre clans et familles étaient toujours susceptibles de déstabiliser le régime. Il fallait donc «établir un pouvoir sur les hommes, reconnu par les hommes, exercé par des hommes,

mais renforcé et garanti par les dieux. » (Hatzfeld, Les racines de la religion, 1993, p. 219)

«La justification du contrôle social dans le monde moderne était ancienne : les êtres humains sont des pécheurs, voilà pourquoi le mal et la souffrance existent sur terre. Les êtres humains sont des pécheurs parce que le péché originel les a séparés de Dieu; (...). Là était la source de toutes les autres séparations : patriarcat, autorité, hiérarchie, division de l'humanité en meneurs et en menés, propriétaires et travailleurs, séparation de chaque individu d'avec l'autre. » (Greil Marcus, Lipstick Traces, 1998)

**«Ni Faute, ni Sauveur. Nous n'avons pas à être sauvé d'une faute qui n'existe pas. »**

Nous vivons sous le signe d'une faute inexistante, forgée de toutes pièces, il y a plus de 30 siècles, par des prêtres mésopotamiens avides de pouvoir. Le péché originel est une invention théologique à des fins de contrôles politiques des masses, le plus grandiose détournement de la vie. On a peine à imaginer que la chute mésopotamienne ait provoqué une profonde mutation de la vie instinctive; une véritable pétrification métaphysique. Il nous faudra bien admette un jour que l'invention de cette chute originelle, sans être la cause unique des psychopathologies, recèle néanmoins en son sein nombres de névroses, de perversions, psychoses et est responsable du malaise existentielle de l'homme. Plus encore, savoir que la faute est au service d'un projet fondamentalement despotique d'asservissement des populations comme stratégie de survie.

À l'image de cette haine de la vie, le post-humanisme, philosophie gnostique «néo-mésopotamienne» par excellence, a la destruction au cœur et dans le sang. Contre le monde, elle oppose un anti-monde, le cyberespace et déclare une impitoyable guerre contre la vie à l'image des religions bibliques (judaïsme, christianisme, islam) où la destinée humaine est soumisse à une vie future en dehors de sa biologie. Si, comme l'affirment les historiens, «l'Histoire occidentale commence à Sumer en Mésopotamie», alors le post-humanisme est la conclusion logique de la pensée négative issue de la chute mésopotamienne qui s'est transmise de génération en génération à travers d'innombrables cultures depuis près de quatre milles ans. Cette haine de la vie a mis l'humain hors jeu et conséquemment, une kyrielle d'idéologies de la mort a pu proliférer.

«L'affaire est métaphysique mais surtout éthique. (...) Schopenhauer croit qu'un ascétisme, une haine retournée contre soi-même, est le seul avenir de la pure méchanceté, un avenir retourné et inversé, un avenir qui dénie et expie. (...) La méchanceté mène à haïr, et c'est le vestibule qui conduit vers la sortie, vers la dernière phase d'une existence philosophique : celle qui consistera à se haïr, se nier soi-même comme individu. La méchanceté serait le dernier palier du calvaire, au-delà duquel s'arrête l'effort de vivre, et où commence l'effort de ne plus vivre, pour tuer la vie en soi. » (François Guery, Haine et destruction, 2002, p.31-51)

Nul autre que Camus a pu souligner avec Caligula le drame de l'homme trop dupé par les aliénations sociales et politiques. Caligula, empereur antique raisonnable et bon chercha d'abord à rendre son peuple heureux. Mais la mort prématurée de sa sœur Drusilla l'entraîna vers le manichéisme gnostique fort populaire à l'époque romaine : le monde tel qu'il fait n'est plus supportable. Caligula va devenir cruel et cynique et sèmera une haine sans borne envers les êtres et le monde. L'absurdité de la vie rend le bonheur impossible; «j'ai donc besoin de quelque chose qui soit dément peut-être mais qui ne soit pas de ce monde. » (Camus, Caligula, p.110)

«L'énergie inemployée se retourne contre elle-même et provoque l'apparition des formes d'autodestruction au sein de la vie. « Se crée alors une situation d'extrême tension dans laquelle l'individu se débat. Un mécontentement plus grand et, de nouveau et de plus en plus, le besoin de s'en défaire. » Il y a un nom pour désigner cela : la maladie de la vie (le post-humanisme). La vie malade, ne parvenant pas à s'accomplir, à se réaliser, tend alors à ne trouver d'issue que dans la fuite. «La fuite dans l'extériorité (mass média ou cyberespace) en laquelle il s'agit de se fuir soi-même et ainsi de se débarrasser de ce qu'on est, du poids de ce malaise et de cette souffrance. » Voilà un trait caractéristique de l'empire de la maladie de la vie en notre monde postmoderne. «La fuite de soi est le titre sous lequel on peut ranger presque tout ce qui se passe sous nos yeux. » (...) Il s'agit pour l'énergie inemployée de la vie de tenter de se défaire de soi, de s'oublier en tant que vie, de disparaître : de mourir. Non pas d'une mort physique, mais plus essentiellement encore, de ne pas vivre sa vie, de mourir comme présence au monde, comme Présence à soi, de disparaître dans le flux de l'inconsistant et l'irréel d'une vie autre... » (Serge Carfantan / Michel Henry, Philosophie et spiritualité, leçon 90, p.7, http://sergecar.club.fr)

Ce processus de désintégration serait la conséquence du «déclin des grands récits» modernes mis en place depuis le XVII$^{e}$ siècle : préséance de l'individu sur la communauté, maîtrise de la nature, suprématie de la production/consommation capitaliste, idéologie du progrès technique et scientifique, le tout formant une pensée unique susceptible de rassembler les

membres de la société. Or tous ces grands récits connaissent encore des disfonctionnements majeurs, pensons simplement à la situation des droits de l'homme dans le monde en perte de vitesse et que dire de celle de la femme, la crise financière provoquée par le capitalisme sauvage et des conséquences dramatiques d'une conception du monde physique vu strictement comme réservoir de matières premières.

Au niveau psychologique, la bombe atomique de Hiroshima et Nagasaki et les camps d'extermination germaniques ont laissé des traces indélébiles et néfastes dans l'esprit de l'homme. Les autres guerres et génocides ont eux aussi remis en cause les principes mêmes de l'humanisme et ont contribué à la croissance du cynisme ambiant envers les grandes structures fondamentales de nos sociétés.

Depuis le temps qu'on enseigne, depuis le temps qu'on lit des livres, magazines et journaux, depuis le temps que nous regardons des documentaires et films d'époque, au fond nous le savons parfaitement que tout est en train de foutre le camp, que nous sommes tristes à mourir et que, nous nous en contentons.

La philosophe Hannah Arendt, en 1963, déjà entrevoyait, dans son essai *La conquête de l'espace et la dimension de l'homme*, que plus l'homme se projettera dans l'espace plus les perspectives humanistes subiront les assauts cybernétiques d'où «le retard considérable aujourd'hui du développement social et politique en comparaison avec le progrès techno-scientifique. »

Que les utopies post-humanistes soient réalisables ou non importe peu finalement pour le moment présent. Par contre le récit qu'elles sous-entendent est primordiale et le constat navrant : l'écosystème de la terre s'appauvrit de jour en jour, son atmosphère se détériore, les populations humaines ont déjà atteint leur seuil limite alors si l'homme se laisse aller à se déprécier psychologiquement tout en dégradant son monde biologique jusqu'au point de non-retour; alors le post-humaniste deviendra réalité. C'est pour cela qu'il verse dans l'extase du sublime et se présente comme nouvelle théologie parce que le danger d'une humanité suicidaire est bien réel.

«La majorité des courants contemporains ont en commun une impulsion fondamentale : l'évasion de l'« ici » vers l'« ailleurs », hors du présent dans une autre époque. L'évasion dans d'autres directions tendait, sous la forme de l'historisme et de l'archaïsme vers un passé idéalisé ; et, sous celle du futurisme, vers un avenir conçu comme une technocratie totalement privée d'âme. On en arrive à cette conclusion que notre civilisation de l'humanisme est devenue un « archétype » figé, et qu'il n'y aurait alors d'autre alternative, si l'on voit les choses biologiquement, que la mort ou la mutation. »

«Quand les événements eux-mêmes apparaissent dépourvus de sens, l'histoire a atteint ses limites. L'histoire est un produit de l'esprit humain élaboré pour que les événements puissent être mesurés à l'échelle des buts et des forces humaines. À des événements comme ceux que nous vivons aujourd'hui il semble que cela ne s'applique plus ; et ce sentiment est à la base de l'impression que nous avons que « les temps sont révolus », que nous sommes entrés dans une époque en marge de l'histoire. Ce monde en marge de l'histoire qu'un instant Hamlet a entrevue dans le miroir de son âme égarée : un monde disloqué. »

«En quoi consiste donc le devoir que dicte la situation actuelle, de l'humanité et de la civilisation ? La réponse à cette question résulte directement du diagnostic formulé dans les chapitres précédents, pour autant qu'on en reconnaisse la justesse. Nous sommes menacés d'une catastrophe universelle dont nous ne pouvons pas savoir si et quand elle se produira, ni quelle en sera l'issue. Mais ce que nous savons bien, c'est qu'elle est dans la ligne de certaines tendances évolutives qu'il nous est actuellement possible de constater et qu'il nous faudrait par conséquent stopper ou détourner avant que la menace ne devienne inéluctable. » (de Man, Thomas, Ère des masses, ch. art et psychose)

Le développement contemporain des technosciences représente un enjeu fondamental pour l'homme par cette puissance de transformation qu'elles développent. Parce que l'usage des sciences et des techniques a déjà conduit à des dérives fatales pour l'homme il convient de déterminer aujourd'hui s'il y a des limites à ne pas franchir mais dont les nouvelles technologies se rapprochent inexorablement. Et si limite il y a, elle semble se situer dans l'utilisation de ces technologies vis à vis de l'homme et de son milieu de vie. À l'origine la science était perçue comme outil de compréhension de l'homme et son milieu alors que maintenant les technosciences sont actions sur lui et sur le monde. Il convient alors de réfléchir à la cause d'un tel changement dans la conception que l'homme a de lui-même et de ce qu'il peut ou doit faire. Il s'agit de mesurer à quels bouleversements non seulement scientifiques mais également politiques et culturels il faut s'attendre.

Une fois qu'on a déterminé la direction du courant contre lequel il s'agit de

nager, on connaît du même coup la direction opposée que l'on doit prendre. » Ni bête, ni dieu, l'homme compense son incomplétude par l'union fraternelle avec l'autre; c'est la loi de la polis, la cité si chère au Grec, lieu de convergence des êtres multiples, individualisés tout en formant une communauté. Tout le contraire du cyberespace où les esprits qui le composent sont condamnés comme dans les sociétés animales à reproduire les mêmes comportements collectifs car impossible d'échapper à la règle.

En bref nous sommes condamnés à l'action si non, devenons alors évanescent comme l'éther et osons la transgression ultime, voilà le mandat qui nous échoit. Il ne s'agit pas de jouer au Cassandre technophobe, mais plutôt de décrypter rapidement les codes «secrets» des exposés techno-chamanistes messianiques, car ne l'oublions pas : «toute idéologie «transcendantaliste» qui promet une «sortie de l'histoire, un dépassement de la mort» contient en germe une apocalypse qui serait son apothéose. » (Haraway citée dans Vitesse virtuelle, p.27)

En somme, la seule question qui reste : jusqu'où sommes-nous prêt à laisser les technosciences définir notre destin ?

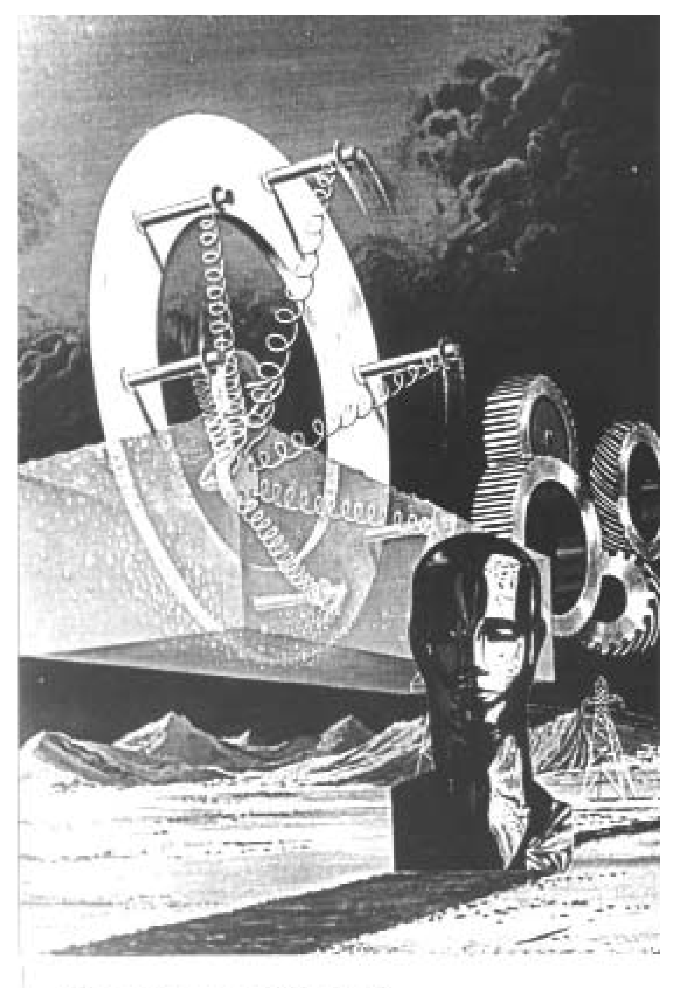
«L'humanité est devenue assez étrangère à elle-même pour réussir à vivre sa propre destruction comme une jouissance esthétique de premier ordre. » (Walter Benjamin)

**ÉPILOGUE**

## LA DÉ-GÉNÈSE

«Il y eut une fois une étoile sur laquelle des animaux intelligents inventèrent la connaissance. Ce fut la minute la plus arrogante et la plus mensongère de l'histoire universelle: mais ce ne fut qu'une minute. A peine quelques soupirs de la nature et l'étoile se congela, les animaux intelligents durent mourir. »

Nietzsche, Le Livre du philosophe, l873



**Source bibliographique.**

Allègre Claude, Dieu face à la science, Éditions Fayard, Paris, 1997.

Azuma Hiroki, Génération Otaku, Éditions Hachette, Paris, 2008.

Baldassari Anne, Art et publicité, Édition du Centre Pompidou, Paris, 1990.

Baqué Dominique, Visages, Éditions du regard, Paris, 2007.

Barthes Roland, Mythologies, suivi de Le Mythe aujourd'hui, Éditions du Seuil, coll. Pierres vives, Paris, 1957.

Bataille Georges, Lascaux ou la naissance de l'art, Édition d'art Albert Skita, Genève, 1980.

Bataille Georges, Œuvres complètes, Éditions Gallimard, Paris, 1957.

Baudrillard Jean, La société de consommation, Éditions Gallimard/Idées, Paris, 1970.

Baudrillard Jean, L'échange symbolique et la mort, Éditions Gallimard, Paris, 1976.

Baudrillard Jean, De la séduction, Éditions Galilée, Paris, 1979.

Baudrillard Jean, Simulacres & Simulation, Éditions Galilée, Paris, 1981.

Baudrillard Jean, La transparence du Mal, Éditions Galilée, Paris, 1990.

Baudrillard Jean, L'illusion de la fin, Éditions Galilée, Paris, 1992.

Baudrillard Jean, Le crime parfait, Éditions Galilée, Paris, 1995.

Baudrillard Jean, Figures de l'altérité, Éditions Descartes & cie, Paris 1994.

Bazin Germain, Histoire de l'art, Éditions Garamond, Paris, 1953.

Beaulieu Victor Lévy, Jack Kerouac, essai poulet, Édition du jour, Montréal, 1972.

Bergeron Richard, Le cortège des fous de Dieu, Éditions Paulines, Montréal, 1982.

Begey Roger, La quadrature du cercle et ses métamorphoses, Éditions du Rocher, 1993.

Beguin Albert, L'âme romantique et le rêve, Librairie José Corti, Paris, 1939.

Béret Chantal, Les années pop, Édition du centre Pompidou, Paris, 2001.

Berlin Isaiah, Le bois tordu de l'humanité, Éditions Albin Michel, Paris 1992.

Bernard Edina, L'art moderne, Éditions Bordas, Paris, 1988.

Bertrand Guy Marie, La révélation cosmique, Éditions Fides, Montréal, 1983.

Bihalji-Mérin Oto, La fin de l'art à l'ère de la science, Éditions La connaissance, Bruxelles, 1970.

Blavatsky H.P., La doctrine secrète, Editions Adyar, Paris, 1982.

Blindé Jérôme, Les clés du XXI$^{e}$ siècle, Éditions Unesco/Seuil, Paris, 2000.

Bologne Jean-Claude, le Mysticisme athée, Éditions du Rocher, 1995.

Borduas Paul-Émile, Écrits I, Écrits II, Éditions PUM-UQAM, Montréal, 1987.

Bourdil Pierre-Yves, Les autres mondes, Édition Flammarion, Paris 1999.

Boutot Alain, L'invention des formes, Édition Odile Jacobs, Paris, 1993.

Brague Rémi, La sagesse du monde, Éditions Fayard, Paris, 1999.

Breton Philippe, La techno-science en question, éléments pour une archéologie du XX$^{e}$ siècle, Éditions Champ Vallon, Seyssel, 1990.

Breton Philippe, La tribu informatique, Éditions Métailié, Paris, 1990.

Breton Philippe, À l'image de l'homme : du golem aux créations virtuelles, Éditions du Seuil, Paris, 1995.

Breton Stanislas, Philosophie et mysticisme, existence et surexistence, Éditions J. Million, Genève, 1996.

Breton Thierry, La fin des illusions : le mythe des années hight-tech, Éditions Plon, Paris, 1992.

Broch Kermann, Quelques remarques à propos du kitsch, Édition Allia, Paris, 2001.

Brun Jean, L'Europe philosophe, Éditions Stock, Paris,1988.

Brun Jean, Philosophie de l'histoire, Éditions Stock, Paris, 1990.

Brun Jean, Le Rêve et la Machine, Éditions La Table ronde, Paris, 1992.

Cabane Pierre, Restany Pierre, L'avant-garde au XX$^{e}$ siècle, Éditions Ballannd, Paris, 1969.

Calvet J., Histoire de la littérature française, J. de Gibord Éditeur, Paris, 1966.

Caraco Albert, Le tombeau de l'histoire, Éditions La Bâconnière, Neufchâtel, 1966.

Carotti Elena, Bibo Debbie, Basquiat, Edizioni Charta, Milan, 1999.

Carrera Gaston Fernandez, L'art envie, Ante Post, Bruxelles, 1996.

Caumartin Philippe, Rouet Albert, l'homme inachevé, Éditions de l'atelier, Paris 1998.

Chalumeau Jean Luc, Lectures de l'art, Éditions du Chêne, Paris, 1991.

Charon Jean R, Les lumières de l'invisible, Édition Albin Michel, Paris, 1985.

Charon Jean E., Le Tout, l'esprit, la matière, Éditions Albin Michel, Paris 1987.

Chazal Malcolm de, Sens-plastique, Éditions Gallimard, Paris, 1948.

Chevrier Marc, Le temps de l'homme fini, Argument, vol 5, no 2, Québec, 2003.

Citati Pietro, La lumière de la nuit, L'Arpenteur-Gallimard, Paris, 1999.

Clair Jean, L'Âme au corps, arts et sciences, 1793-1993 », Réunion des Musées Nationaux, Éditions Gallimard, Électa, Paris, 1993.

Clair Jean, La responsabilité de l'artiste, Éditions Gallimard, Paris, 1997.

Cohn Nik, Awopbopaloobop Alopbamboom, Edition Allia, Paris, 1999.

Cohn Norman, Les fanatiques de l'Apocalypse, Édition Payot, Paris, 1962.

Colonna Vincent, Autofiction & autres mythomanies littéraires, Éditions Tristam, Auch, 2004.

Comte-Sponville André, Traité du désespoir et de la béatitude, Quatrige PUF, Paris, 2002.

Conche Marcel, Philosopher à l'infini, PUF, Paris, 2005.

Conio Gérard, L'Art contre les masses, Édition L'Age d'Homme, Lausanne, 2003.

Corbin Alain, Courtine Jean-Jacques, Vigarello Georges, Histoire du corps, Tome 1-2-3, Éditions du Seuil, Paris, 2006.

Cottin Jérôme, La mystique de l'art, art et christianisme de 1900 à nos jours, Éditions du Cerf, Paris, 2007.

Coulmas Peter, Les citoyens du monde, Éditions Albin Michel, Paris, 1995.

Couture Francine, Les arts visuels au Québec dans les années soixante, tome I, 1993, tome II, 1997, VLB Éditeur, Montréal.

Cosmao V., Changer le monde, Éditions du Cerf, Paris, 1981.

Crichton Michael, Next, Éditions Robert Laffont, Paris, 2007.

Cuny Hilaire, Heisenberg et la mécanique quantique, Éditions Seghers, Paris, 1966.

Danto Arthur, Après la fin de l'art, Éditions du Seuil, Paris, 1996.

Darwin Charles, L'origine des espèces, Éditions Maspero, Paris, 1980.

Dehen Joseph, Les images du futur, Éditions Mazarine, Paris, 1984.

Delevoy Robert L., Dimensions du XX^e^ siècle, Éditions Skira, Genève, 1965.

Demers Maurice, Moreau André, Québec Underground, T-III, Éditions UQAM, Montréal.

Denys l'Aéropagite, Les noms divins, 7,3, Oeuvres complètes, Éditions Aubier, Paris, 1948.

Dery Mark, Vitesse virtuelle, la cyberculture aujourd'hui, Éditions Abbeville, Paris, 1997.

Deschamps Marc-Alain, Corps haï et adoré, Éditions Sand, Paris, 1988.

Dorfles Gillo, Le kitsch, Éditions Complexe, Bruxelles, 1978.

Dortu M.G., Tout Toulouse-Lautrec, Éditions Flammarion, Paris, 1981.

Drewermann Eugen, La spirale de la peur, Stock, Paris, 1994.

Drewermann Eugen, Le Progrès meurtrier, Stock, Paris, 1993.

Drewermann Eugen, Le Mal, tome I, II, III, Édition Desclée de Brouwer, Paris, 1996.

Drouin Pierre, L'Autre futur, Éditions Fayard, Paris, 1989.

Duclos Denis, L'autophagie, grande menace de la fin du siècle, Monde Diplomatique, août 1996.

Durkeim, Émile, Les formes élémentaires de la vie religieuse, PUF, Paris, 1960.

Dufour Dany-Robert, L'homme modifié par le libéralisme, Le Monde diplomatique, Paris, avril 2005.

Dupont-Sommer André, Les écrits esséniens découverts près de la mer morte, Éditions Payot, Paris, 1980.

Dussault Gabriel, Panthéisme, Action, Oméga, Éditions Desclée de Brouwer, Bruges, 1967.

Dussault Jean-Claude, Éloge et procès de l'art moderne, VLB Éditeur, Montréal, 1979.

Duve Thierry de, Voici 100 ans d'art contemporain, Édition Ludion/Flammarion, Paris, 2000.

Dyens Ollivier, Chair et métal, VLB Éditeur, Montréal, 2000.

Dyens Ollivier, Continent X, VLB Éditeur, Montréal, 2003.

Edelman Bernard, La Recherche, septembre 1991, p. 1065.

Edina Bernard, L'art moderne, Éditions Bordas, Paris, 1988.

Élie Robert, Rupture, revue la Relève, 6e cahier, 2e série, Montréal, février 1936.

Eliade Mircea, Méphistophélès et l'androgyne, Éditions Gallimard, Paris, 1962.

Eliade Mircea, Aspects du mythe, Éditions Gallimard/Folio, Paris, 1963.

Eliade Mircea, Le sacré et le profane, Éditions Gallimard, Paris, 1965.

Eliade Mircea, Histoire des croyances et des idées religieuses, Éditions Payot, Paris, T I-1976, T 2-1978, T 3-1983.

Ellul Jacques, La subversion du christianisme, Éditions du Seuil, Paris 1984.

Ellul Jacques, Les nouveaux possédés, Éditions Mille et une nuits, Paris, 2003.

Engelhard Philippe, L'homme mondial, Éditions Arléa, Paris, 1996.

Engels Friedrich, La Guerre des paysans in Sur la Religion, Éditions sociales, Paris,1972.

Étienne Marc, Les dieux de l'Égypte, Édition de la Réunion des musées nationaux, Paris, 1998.

Éthier-Blais Jean, Autour de Borduas, Édition PUM, Montréal, 1979.

Farago France, La Nature, Éditions Armand Colin, Paris, 2000.

Foucault Michel, Surveiller et punir, Éditions Gallimard, Paris, 1975.

Ferrari Silvia, Guide l'art du XX$^{e}$ siècle, Édition Solar, Paris, 2000.

Ferro Marc, Sociétés malades du progrès, 1Éditions Plon, Paris, 1998.

Figuier Richard, Dieux en sociétés, Éditions Autrement, série Mutation, no:127, Paris 1992.

Fontaine Philippe, La question du mal, Éditions Ellipses, Paris, 2000.

Forest Jean, La Terreur à l'Occidentale, Tome I et II, Éditions triptyque, Montréal, 2005.

Forget Philippe, Polycarpe Gilles, L'homme machinal, Syros alternatives, 1999.

Foucault Michel, Les Mots et les choses, NRF-Gallimard, 1966.

Foucault Michel, Surveiller et punir : naissance des prisons, Éditions Gallimard, Paris, 1975.

Fournier Valérie, Les nouvelles tribus urbaines, Édition GEORG, Chêne-Bourg, 1999.

Fourest Caroline, Venner Flametta, Tirs croisés, la laïcité à l'épreuve, Éditions Calmann-Lévy, Paris, 2003.

Freud Sigmund, Malaise dans la civilisation, PUF, Paris, 1971.

Froom Erich, Vous serez comme des Dieux, Éditions Complexe, Paris, 1975.

Fukuyama F., La fin de l'homme. Les conséquences de la révolution biotechnologique, La Table Ronde, Paris, 2002.

Gabellieri Emmanuel, Pour une esthétique de l'Incarnation, Artension, no 14, p.5, 2003.

Gablik Suzi, Le modernisme et son ombre, Thames & Hudson, Paris, 1997.

Gagnebin Murielle, Fascination de la laideur, Éditions Champ Vallon, Seyssel, 1994.

Gagnon François-Marc, Borduas, Éditions Fides, Montréal, 1978.

Gagnon François-Marc, Structures de l'espace pictural chez Mondrian et Borduas, Études françaises, Volume 5, numéro 1, février 1969.

Gagnon François-Marc, Le silence dans la peinture contemporaine, Revue Théologique, Volume 7, numéro 2, 1999.

Garaudy Roger, Vers une guerre de religion?, Éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1995.

Gauchet Michel, Le Désenchantement du monde, NRF-Gallimard, Paris 1985.

Gillo Dorfles, Le kitsch, Éditions Complexe. Bruxelles, 1978.

Giorgi Rosa, Anges et démons, Édition Hazan, Paris, 2004.

Gleizal Jean-Jacques, L'art et la politique, Éditions PUF, Paris,1994.

Glucksmann André, La troisième mort de Dieu, Nil Éditions, Paris, 2000.

Gobry Ivan, Le sens de la beauté, Éditions La Table Ronde, Paris, 2003.

Godard Henri, L'expérience existentielle de l'art, Éditions Gallimard, Paris, 2004.

Godin Christian, La fin de l'humanité, Éditions Champ Vallon, 2003.

Gray Camilia, L'avant-garde russe dans l'art moderne, Éditions Thames & Hudson, Londres, 2003.

Green Arthur, Seek my face, Speak my name, Northvale, N.J., Jason Aronson, 1992.

Greene Brian, L'Univers élégant, Éditions Robert Laffont, Paris, 2000.

Gros de Beler Aude, La mythologie égyptienne, Éditions Molière, Paris, 2003.

Guérin François, Haine et destruction, Ellipses Éditions, Paris, 2002.

Guery François, Haine et destruction, Ellipses Éditions, Paris, 2002.

Guénon René, La crise du monde moderne, Éditions Gallimard, Paris, 1946.

Guitton Jean, Dieu et la science, Éditions Grasset, Paris, 1991.

Hamel Christopher de, Une histoire des manuscrits enluminés, Phaidon Press Ltd., Londres, 1995.

Haffen Marc, L'athéisme, J. Grancher Éditeur, Paris, 1990.

Hatzfeld Henri, Les racines de la religion, Édition du Seuil, Paris, 1993.

Hayles K., How we became posthuman, Virtual bodies in Cybernetics, Literature and Informatics, The University of Chicago Press, 1999.

Hida Shuntaro, Little boy, Récits des jours d'Hiroshima, Édition Quintette, 1984.

Hentsch Thierry, Raconter et mourir, Les Presses de l'université de Montréal, 2002.

Hobsbawm Éric J., L'Âge des extrêmes, Édition complexe, Paris, 2000.

Imbert Michel, La vision aujourd'hui in La lumière, art et science, Éditions Odile Jacob, Paris, 2005.

Irwin Robert, Le monde islamique, Éditions Flammarion, Paris, 1997.

Isou Isidore, Introduction à la nouvelle poésie et à une nouvelle musique, Éditions Gallimard, Paris, 1947.

Jaccard Roland, L'exil intérieur, PUF, Paris, 1975.

Jacques Daniel, La révolution technique, Éditions Boréal, Montréal, 2002.

Jacques Daniel, L'humanisme à l'âge des machines spirituelles, Argument, vol 6, no 2, Québec, 2004.

Jaspers Karl, Origine et sens de l'histoire. Éditions Plon, Paris, 1954.

Jean Georges, L'écriture mémoire des hommes, Éditions Gallimard, Paris, 1987.

Jetten Marc, Enclaves amérindiennes: les «réductions» du Canada 1637-1701, Editions du Septentrion, Québec, 1994.

Johannisse Yvon, Lane Gilles, La science comme mythe, VLB Éditeur, Montréal 1988.

Jung C.G., L'âme et la vie, Éditions Buchet/Chastel, Paris, 1963.

Kandinsky Wassily, Du Spirituel dans l'art, et dans la peinture en particulier, Folio Essais, Denoël, 1989.

Kane Gordon, Supersymétrie, Éditions le Pommier, Paris, 2003.

Kant Emmanuel, Critique de la raison pure, Éditions Gallimard, Paris, 1997

Kaprow Allan, L'art et la vie confondue, Centre George Pompidou, Paris, 1996.

Katz Michèle, Déotte Jean-Louis, L'art à l'époque de la disparition, Revue «Verso, arts et lettres», Juillet 2001.

Kaufmann Jean-Claude, L'invention de soi, Édition Armand Collin, Paris, 2004.

Keyser Eugénie de, L'Occident romantique 1789-1850, Éditions Skira, Genève, 1965.

Kharitonova Irina, Le monde de l'art, Edition d'art Aurora, Léningrad, 1991.

Klein Etienne, Lachièze-Rey Marc, La quête de l'Unité, Editions Albin Michel, 1996.

Koyre A., Du monde clos à l'univers infini, Éditions Gallimard, Paris, 1988.

Kundera Milan, L'art du roman, Éditions Gallimard, Paris, 1986.

Küng Hans, Dieu existe-t-il ?, Éditions du Seuil, Paris, 1981.

Laborit Henri, Éloge de la fuite, Éditions Gallimard, Paris, 1981.

Lacroix Michel, Avoir un idéel est-ce bien raisonnable ?, Éditions Flammarion, Paris 2007.

Lafontaine Céline, L'empire cybernétique, Édition du Seuil, Paris, 2004

Lambert Jean-Clarence, La peinture abstraite, Éditions Rencontres Lausanne, Paris, 1967.

Landreaux-Valabrègue Jackie, Les scientifiques à la recherche de Dieu, Éditions Filipacchi, Paris, 1993.

Laneyrie Dagen, L’Invention du corps, Éditions Flammarion, Paris, 1997.

Lang Bernhard, Eugen Drewermann : interprète de la Bible, Les Éditions du Cerf, Paris, 1994.

Lanterni Vittorio, Les mouvements religieux des peuples opprimés, Librairie François Maspéro, Paris, 1962.

Lavoie Vincent, Bavures techniques et autres surprises collatérales, Argument, vol 6, no1, Québec, 2004.

Le Bras Chopard Armelle, Le zoo des philosophes, Éditions Plon, Paris, 2000.

Le Breton David, La chair à vif, Éditions Métailié, Paris, 1993.

Le Breton David, L’adieu au corps, Éditions Métailié, Paris, 1999.

Le Breton David, La sociologie du corps, PUF, Paris 2000.

Le Breton David, Signes d’identité : tatouages, piercings et autre marques corporelles, Édition Métailié, Paris, 2002.

Le Breton David, La peau et la trace, Édition Métailié, Paris, 2003.

Le Breton David, Anthropologie du corps et modernité, PUF, Paris, 2005.

Leclerc Denise, La crise de l’abstraction au Canada, catalogue d’exposition, Musée des Beaux Arts du Canada, Ottawa, 1992.

Le Dévédec Nicolas, De l’humanisme au post-humanisme : les mutations de la perfectibilité humaine, Revue du MAUSS, 21 décembre 2008.

Le Goff Jacques, Une histoire du corps au Moyen Âge, Éditions Liana Levi, Paris, 2003.

Legrand Jacques, Chronique du XX$^{e}$ siècle, Éditions Boulogne-Billancourt, Paris, 1993.

Lemaire Gérard-Geeorges, Le noir, Édition Hazan, Paris, 2006.

Lemieux Michel, Voyage au levant, Éditions Septentrion, Québec,1992.

Lemoyne Serge, Lista Giovanni, Nakov Andrei, Les avant-gardes, Édition Hazan, Paris, 1991.

Lenoble Robert, Histoire de l’idée de nature, Éditions Albin Michel, Paris, 1969.

Lenoir Frédéric, Tardan-Masquelier Ysé, Le livre des Sagesses, Éditions Bayard, Paris 2002.

Lenoir Frédéric, Les métamorphoses de Dieu, Éditions Hachette-Plon, Paris, 2003.

Lenoir René, À la recherche du sens perdu, Éditions Michalon, Paris, 2003.

Lévêque Pierre, Bêtes, dieux et hommes, Éditions Messidor, Paris 1985.

Levi Pierre, Si c’est un homme, Éditions Presses-Pocket, Paris, 1988.

Lévi-Strauss Claude, Tristes Tropiques, Presses Pocket-Plon, Paris1955.

Leroi-Gourhan, Les religions de la préhistoire, PUF, Paris, 1976.

Lindfors, Bernth, Africans on Stage. Studies in Ethnological Show Business, Indiana University Press, USA, 1999.

Linssen Robert, La spiritualité quantique, Éditions du Mortagne, 1995.

Loux Françoise, Le corps dans la société traditionnelle, Éditions Berger-Levrault, Paris, 1979.

Löwry Michaël, Sayre Robert, Révolte et mélancolie, Éditions Payot, Paris, 1992.

Lyndee Susan, Nelkin Dorothy, La mystique de l’ADN, Édition Belin, 1998.

Maître Eckhart, Traités et Sermons, Éditions Aubier-Montaigne, Paris, 1942.

Mandel Gabriel, Les arts premiers, Éditions Solar, Paris, 2002.

Marcel Jean, Histoire de la peinture surréaliste, Éditions du Seuil, Paris, 1959.

Marcus Greil, Lipstick Traces, Éditions Allia, Paris 1998.

Marcuse Herbert, L’homme unidimensionnel, Éditions de Minuit, Paris, 1968

Marinjnissen Roger-Henri, Ruyffelaere Peter, L’ABCdaire de Bosch, Édition Flammarion, Paris, 2001.

Masson André, Toute la mémoire du monde, les sentiers de la création, Éditions Skira, Genève, 1974.

McLuhan Marshall, Pour comprendre les médias, Éditions Hurtubise HMH, Montréal, 1968.

Menand Louis, American art and the Cold War, The New Yoker magazine, October 17, 2005.

Ménard G., Miquel C., Les ruses de la technique. Le symbolisme des techniques à travers l’histoire, Éditions Boréal, Montréal, 1988.

Mèredieu Florence de, Arts et nouvelles technologies, Éditions Larousse/VUEF, Paris,

2003.

Messadié Gérald, Histoire générale du Diable, Édition Robert Laffont, Paris 1993.

Michaud Yves, La crise de l'art contemporain, PUF, Paris, 1997.

Michaud Yves, L'Art à l'état gazeux, Éditions Stock, Paris 2003.

Milon Alain, La réalité virtuelle, Éditions Autrement, Paris, 2005.

Minois Georges, Histoire du mal de vivre, Éditions de la Martinière, Paris 2003.

Miquel Pierre, Le pouvoir et l'artiste, Édition Belfond, Paris, 1994.

Mirzoeff Nicholas, L'artiste au corps à corps avec l'histoire, Courrier de l'Unesco, juillet/août 2001.

Mohen Jean-Pierre, Arts et Préhistoire, Éditions Pierre Terrail, Paris, 2002.

Morin Edgar, La Méthode-3, La connaissance de la connaissance, Éditions du Seuil, Paris, 1986.

Morin Michel, Créer un monde, Éditions Hurtubise HMH, 2000.

Moscovici Serge, Hommes domestiques et hommes sauvages, Union générale d'éditions, collection 10/18, Paris, 1974.

Moscovici Serge, Essai sur l'histoire humaine de la nature, Éditions Flammarion, Paris, 1991.

Mourral Isabel, Millet Louis, Histoire de la philosophie par les textes, Tome I-II, Éditions Gamma, Paris, 1988.

Mourre Michel, Malgré le blasphème, Éditions Julliard, Paris, 1951.

Mouton Georgette, Jeunesse et Genèse du nazisme, Les Éditions universelles, 2001.

Moyse A-M, Les Hommes et leurs Dieux, Librairie Larousse, Paris, 1982.

Muchembeld, Une histoire du diable, Éditions du Seuil, Paris, 2000.

Muchembeld, Le roi et la sorcière, l'Europe des bûchers, XV$^{e}$ – XVIII$^{e}$ siècle, Éditions Desclée, Paris, 1993.

Mumford Lewis, Technique et Civilisation, Édition du Seuil, Paris, 1950.

Mumford Lewis, La cité à travers l'histoire, Éditions du Seuil, Paris, 1964.

Mumford Lewis, Le Mythe de la machine, Éditions Fayard, tome I, 1973, tome II, Paris, 1974.

Nancy J.L., L'Expérience de la liberté, Éditions Galilée, Paris, 1988.

Nakov Andrei, Les avant-gardes, l'avant-garde russe, Édition Hazan, Paris 1984.

Nasr Seyyed Hossein, La religion et l'ordre du monde, Éditions Médicis-Entrelacs, Paris, 2004.

Nasr Seyyed Hossein, Introduction to Islamic Cosmological Doctrines, The State University of New York Press, Albany, 1948.

Néret Gilles, Érotique de l'art, Édition Taschen, Köln, 1993.

Nicosia Gerald, Memory Babe, Éditions Québec-Amérique, Montréal, 1994.

Nietzsche Friedrich, Oeuvres complètes, Gallimard/La Pléiade, Paris.

Nietzsche Friedrich, Ainsi parlait Zarathoustra, Édition Folio, Paris.

Noorbergen Christian, Les distances du divin, Artens!on, no 14, p.7, 2003.

Onfray Michel, La puissance d'exister, Éditions Grasset, Paris, 2006

Otte Marcel, Préhistoire des Religions, Masson, Paris, 1993.

Ouellet Pierre, Le sens de l'autre, Éditions Liber, Montréal, 2003.

Palmier Jean-Michel, L'expressionnisme comme révolte, Tome I et II, Éditions Payot, Paris, 1980.

Papon Pierre, Le temps des ruptures, Éditions Fayard, Paris, 2004.

Parrinder Geoffrey, Les Religions du monde, Hasso Ebeling International Publishing, Luxembourg, 1981

Pascal Blaise, Pensées, Œuvres complètes, Éditions de la Pléiade – Gallimard, 1957.

Pelletier Jean-Jacques, La chair disparue, Éditions Alire, 1998.

Pelt Jean-Marie, Dieu de l'univers, science et foi, Éditions Fayard, Paris, 1995.

Pérec Georges, Les Choses, une histoire des années soixante, Éditions Julliard, Paris, 1965.

Pergamon Métropolite Jean de, L'ascétisme écologique... , Notre Planète, PNUE, volume 7 no: 6, 1995.

Pewzner Evelyne, L'homme coupable, Éditions Odile Jacob, Paris. 1996

Pignarre Philippe, Mythologies d’aujourd’hui, Nouvel Observateur, Hors-série, 2004.

Pingaud Bernard, La bonne aventure, Éditions du Seuil, Paris, 2007.

Pitts Rembert Virginia, Mondrian aux USA, Parkstone Press, USA, 2002.

Platon, Le banquet, Flammarion, coll. Garnier Flammarion / Philosophie, Paris, 1999.

Poe Edgar, Eurêka ou essai sur l’univers matériel et spirituel, Éditions Robert Laffont, Paris, 1989.

Pois Robert A., La religion de la nature et le national socialisme, Édition du Cerf, Paris.

Poissant Louise, Pragmatique esthétique, Éditions Hurtubise HMH, Montréal,1994.

Poissant Louise, Esthétique des arts médiatiques, tome 1 & 2, Presses de l’Université du Québec, Montréal, 1995.

Popovic Pierre, Les prémices d’un refus (global), Études Françaises, vol.23, no : 3, Montréal, 1987.

Pradel Jean-Louis, La figuration narrative, Éditions Hazan, Paris, 2000.

Rasponi S., Michelangelo, Édition CELIV, Paris 1990.

Rauschning Hermann  La révolution nihiliste, Édition Gallimard, Paris, 1980.

Read Herbert, La philosophie de l’art moderne, Édition Sylvie Messinger, Paris 1988

Rehban Gérard, Histoire de la philosophie par les documents, Éditions Zgharta, Beloeil, 1991.

Rhodes Colin, Le Primitivisme et l’art moderne, Thames & Hudson, Paris, 1997.

Ribon Michel, Esthétique de la catastrophe, Editions Kimé, Paris, 1999.

Ricoeur Paul, Le conflit des interprétations, Éditions Le Seuil, Paris, 1969.

Robillard Yves, Québec Undergroung, tome I, tome II, tome III Éditions Mediart, Montréal, 1973.

Robitaille Antoine, Le nouvel homme nouveau, Éditions du Boréal, Montréal, 2007.

Roco M.C., Bainbridge W.S., (sous la dir. de), Converging Technologies for Improving Human Performance, National Science Foundation, Arlington (Virginie), 2002.

Rodinson Maxime, De Pythagore à Lénine, Éditions Fayard, 1993.

Rose Barbara, Le monochrome de Malevitch à aujourd’hui, Éditions du regard, Paris 2004.

Rouss Jean-Marie, Jack Kerouac le clochard céleste, Éditions Renaudot, Paris, 1989.

Roy Annick, L’inconvénient, revue littéraire, Montréal, 2000.

Ruby Marcel, Histoire de Dieu, Éditions du Rocher, Paris 2002.

Russ Jacqueline, La marche des idées contemporaines, Armand Colin Éditeur, 1994.

Sandler Irving, Triomphe de l’art américain, Édition Carré, Paris, 1990.

Saul John, Vers l’équilibre, Éditions Payot, Paris, 2001.

Saunders Frances Stonor, Qui mène la danse ? La CIA et la Guerre froide culturelle, Éditions Denoël, Paris, 2003.

Schaeffer J-M., La fin de l’exception humaine, Éditions Gallimard, Paris, 2007.

Schnapp Alain, Préhistoire et Antiquité, Éditions Flammarion, Paris, 1997.

Schuon Frithjof, Racines de la condition humaine, Éditions de  La Table Ronde, Paris, 1990.

Schulz Bruno, Les boutiques de cannelle, Éditions Denoël, Paris, 1974.

Semprun Jorge, Mal et modernité, Éditions Climats, 1995.

Slama Alain-Gérard, L’angélisme exterminateur, Éditions Grasset & Fasquelle, Paris, 1993.

Sloterdijk Peter, Règles pour le parc humain, Éditions Mille et Une nuits, 1999.

Sloterdijk Peter, La domestication de l’être, Paris, Mille et Une Nuits, Paris, 2000.

Sourgines Christine, Les mirages de l’art contemporain, Éditions La table ronde, Paris, 2005.

Steiner George, Réelles présences, Éditions Gallimard, Paris, 1989.

Stierlin Henri. Le monde de la Grèce, Édition Princesse, Paris, 1980.

Syboni Daniel, Les trois monothéismes, Éditions du Seuil, Paris, 1992.

Tadié Benoît, Le polar américain, la modernité et le mal, Édition PUF, Paris, 2006.

Taguieff P-A, Le sens du progrès. Une approche historique et philosophique, Éditions Flammarion, Paris, 2004.

Taguieff P-A, La bioéthique ou le juste milieu. Une quête de sens à l'âge du nihilisme technicien, Fayard, Paris, 2007.

Taylor Charles, Grandeur et misère de la modernité, Bellarmin, 1992.

Tazartes Maurizia, Guide du futurisme, Canal Éditions, Paris, 1998.

Teilhard de Chardin Pierre, Le phénomène humain, Éditions du Seuil, Paris, 1955.

Teilhard de Chardin Pierre, L'avenir de l'homme, Éditions S.I, Bruxelles, 1959.

Teilhard de Chardin Pierre, Sens humain, sens divin, Éditions du Seuil, Paris, 1971.

Thomas Hugh, Histoire inachevée du monde, Editions Robert Laffont, Paris, 1986.

Thuillier Pierre, La grande implosion, Éditions Fayard, Paris 1995.

Tillich Paul, Le courage d'être, Éditions Casterman, Paris, 1967.

Touati Armand, Aux limites de l'humain, Cultures en mouvement, Éditions Desclée de Brower, Paris 2003.

Toynbee Arnold, L'histoire, Éditions Payot, Paris, 1995.

Vadeboncoeur Pierre, Une tradition d'emportement – Écrits (1945-1965), PUL, Québec, 2007.

Vadeboncoeur Pierre, L'humanité improvisée, Éditions Bellarmin, Montréal, 2000.

Vadeboncoeur Pierre, Essais sur la croyance et l'incroyance, Éditions Bellarmin, Montréal, 2005.

Valabrèque Frédéric, Malevitch in Le siècle rebelle, Éditions Larousse, Paris 1999.

Vigneault Louise, Identité et modernité dans l'art au Québec, Éditions Hurtubise HMH, Montréal, 2002.

Villanueva Migue Angel, Sex Pistols – Punks not dead – Édition La Mascara, Valence, 1995.

Vergne Philippe, l'Art au corps, Éditions Musée de Marseille, 1996.

Volpert Jean-François, La machine à exister, Édition Privat, Toulouse, 1978.

Walther Ingo F., Ruhrberg Karl, L'art au XX$^{e}$ siècle, peinture, Éditions Taschen, Köln, 2005.

Walther Ingo F., Schneckenburger Manfred, Fricke Christiane, Honnef Klaus, L'art au XX$^{e}$ siècle, sculpture, nouveaux médias, photographie, Éditions Taschen, Köln, 2005.

Warr Tracey, Jones Amela, Le corps de l'artiste, Éditions Phaidon, Paris 2005.

Wasqueriel Emmanuel de, Le Siècle rebelle, Éditions Larousse, Paris 1999.

Wiener N., Cybernétique et société. L'usage humain des êtres humains, Éditions UGE, coll. 10/18, Paris, 1954.

Whitford Frank, Egon Schiele, Éditions Thames & Hudson, Paris, 1990.

Ziegler Jean, Les vivants et les morts, Éditions du Seuil, Paris, 1975.

Zuppiroli/Bussac, Le traité des couleurs, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 2001.

**Source électronique.**

Andral Jean-Louis, in Art contemporain en France - Tous les pluriels du rien et du singulier, http://www.adpf.asso.fr

Beauron Eric, L'espace, les automates et le végétal (Hopper II) http://www.lampe-tempete.fr/Hopper2.htm

Bergman Jerry, traduit par Ketsia Lessard, Le darwinisme et l'holocauste nazi, http://www.trueorigin.org/holocaust.asp

Bellat Fabien, Sur l'art de la propagande, www.eberfole.chez-alice.fr

Bonnin Jerôme, http://www.artelio.org/art.

Braffort Paul, Science et littérature, www.paulbraffort.net

Carfantan Serge, Philosophie et spiritualité, http://sergecar.club.fr

Chimot Jean-Philippe, Les désastres de la guerre, Revue Amnis, p.6, http://www.univ-brest.fr/amnis

De Man, Thomas, Ère des masses, http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/, 2005

Leoni-Figini Margherita, Le corps à l'œuvre, http://www.centrepompidou.fr/education

Saint-Martin Isabelle, Figures du religieux dans l'art contemporain, http://eduscol.education.fr

Trottein Serge, Le post-humanisme de Nietzsche : réflexions sur un trait d'union, Noesis, N°10, http://noesis.revues.org/document662.html.